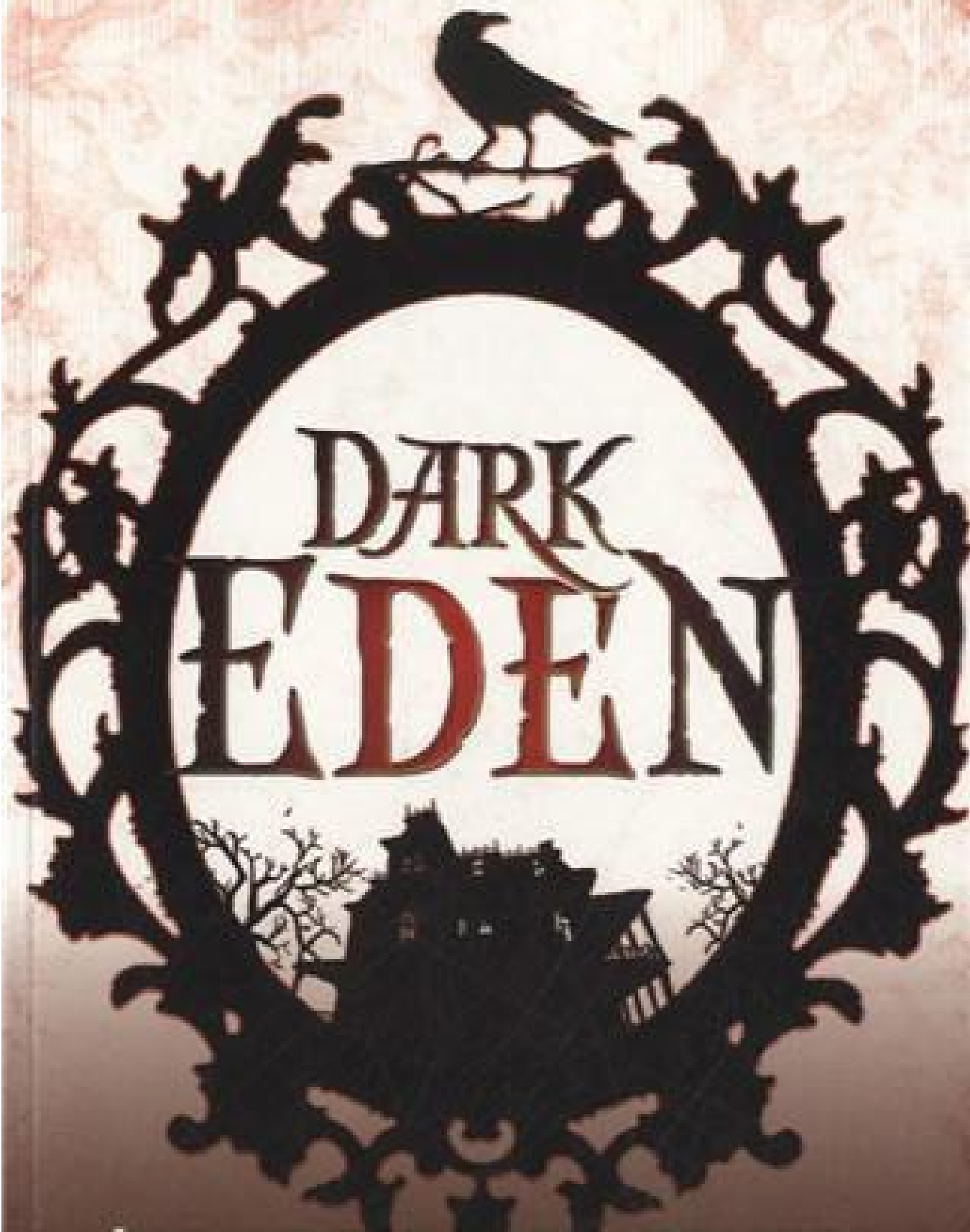


PATRICK CARMAN



ILS DOIVENT AFFRONTER LEURS PEURS
POUR ESPÉRER SURVIVRE À FORT EDEN

ARRIVÉE

EDEN 1

Pourquoi te caches-tu là, tout seul, dans cette pièce ?

Ce ne sont pas les questions qui manqueront sur Fort Eden, les sept, Rainsford, Davis, Mrs Goring, le *programme*. Mais la première, celle qui mettra tout en branle, sera une question simple. On la posera quand ils me retrouveront.

Nous t'avons posé une question, Will. Pourquoi te caches-tu là, tout seul, dans cette pièce ?

J'ai réfléchi à la manière dont je répondrai. Cela ne me plaira pas d'être acculé.

De voir la porte bloquée par quelqu'un à qui je serai obligé de parler. Il vaut mieux que je mémorise la réponse afin qu'ils me laissent sortir dans les bois où je pourrais m'enfuir.

Car je savais.

C'est ce que je dirai quand ils m'interrogeront.

Je savais, et j'avais peur.

William Besting, S 167

Dr Cynthia Stevens

12-06-2010

Il y en a d'autres comme toi. Tu n'es pas le seul, Will.

Comment ça, d'autres comme moi ?

Tu n'es pas le seul à avoir peur. Beaucoup de gens de ton âge ont peur. Le monde peut sembler effrayant quand on a quinze ans. Mais pour certains, comme toi, il y a des choses qui sont beaucoup plus effrayantes qu'elles le devraient. Tu sais ça. Nous en avons discuté. Mais rien ne t'oblige à être tout seul ; il y en a d'autres comme toi.

Pourquoi est-ce que vous me dites ça ?

J'étais en train de regarder mes notes, aujourd'hui, avant que tu arrives. Il y a longtemps que nous nous voyons. Trop longtemps, Will.

Attendez, quoi ?

Est-ce que tu me fais confiance, Will ? Est-ce que tu me fais vraiment confiance ?

Je crois. Bien sûr.

Alors je vais te dire la vérité. Je ne peux pas t'aider. J'en ai envie, mais je ne le peux pas. Et il y en a d'autres comme toi, six pour être exacte. Six autres que je ne peux pas aider. Six autres qui ont peur, comme toi tu as peur. Et il existe un endroit où j'aimerais que vous alliez tous.

Vous voulez dire, moi et six personnes que je n'ai jamais rencontrées ? Elles ont quel âge ?

Le même âge que toi.

Il n'en est pas question. Vous ne pouvez pas m'obliger.

Tes parents veulent que tu y ailles. Je le leur ai déjà demandé. Je crois qu'ils commencent à se lasser de mon absence de progrès. Cent soixante-sept séances, Will. Plus de deux années. Tu ne comprends pas ? Je ne peux pas t'aider. Mais je crois qu'il y a quelqu'un qui en est capable.

Il est où, cet endroit où je ne vais pas aller, et c'est qui ces gens que je ne rencontrerai pas ?

* * *

Là-dessus, l'écran de son téléphone s'alluma et elle détourna le regard. Le Dr Stevens était une femme grande et maigre dans la quarantaine. Elle était blonde, jolie et portait des lunettes élégantes, caractéristiques qui offraient une distraction continuelle. Elle avait une dent tordue : ce détail aurait dû gâcher un visage beau par ailleurs, mais c'était désarmant et naturel. A mon avis, c'était le détail qui faisait toute la différence, la cerise sur le gâteau.

Tout en s'excusant, elle quitta la pièce, qui se trouvait au deuxième étage d'une maison mitoyenne réaménagée qu'elle partageait avec trois autres conseillers. Elle laissa la porte entrouverte ; et je sus quand son pied toucha la quatrième marche car son craquement était suffisamment fort pour que je l'entende de l'intérieur de la pièce. Au loin, en bas des escaliers, j'entendis une porte se fermer.

Elle était sortie sous le porche pour passer un coup de téléphone ; c'est du moins ce qui me semblait. Un faible bourdonnement de voix me parvint d'une autre pièce, tel un ronronnement de chat dans une ruelle obscure, et je me levai de mon fauteuil.

Il y avait tellement longtemps que nous nous voyions qu'on aurait dit que le Dr Stevens était ma tante ou une sœur beaucoup plus âgée. Il lui arrivait de prendre son déjeuner lors de nos rendez-vous ; d'autres fois, elle faisait une pause pour aller aux toilettes ou bien dans la cuisine qui se trouvait en bas. Je fouillais alors dans ses affaires tout en guettant le craquement de la quatrième marche des escaliers.

Ce n'était pas prudent de sa part de me laisser tout seul. Elle n'aurait pas dû me faire peur ainsi. Fouiller dans ses affaires était devenu une mauvaise habitude. C'était comme voler un journal qu'on ne compte même pas lire et puis s'apercevoir qu'on emporte quelque chose qui n'est pas à soi chaque fois qu'on entre dans un magasin. Avec les secrets, c'est pareil. Ils s'empilent les uns sur les autres jusqu'à ressembler à un château de cartes qui, pour rester debout, nécessite beaucoup d'efforts.

Cela remontait à loin, la première fois que j'avais pris un dossier dans le bureau du Dr Stevens. Si je bâtissais un château de cartes, j'en serais à mon deuxième jeu désormais. Avec du recul, il y a quelques séances qui m'ont laissé un souvenir bien plus tenace que toutes les autres.

SÉANCE NUMÉRO 12

Le Dr Stevens, pensai-je, lisait peut-être mon avenir dans les feuilles de thé restées au fond de sa tasse. Mais elle avait seulement besoin d'une autre dose de caféine, carburant nécessaire pour tenir une demi-heure de plus avec Will Besting. Elle tapota donc quelques touches et descendit les escaliers, me laissant seul dans la pièce pour la première fois. Je me levai de mon fauteuil, m'assis dans le sien et regardai l'écran de son ordinateur portable.

Il était verrouillé mais j'y remédiai facilement. Le Dr Stevens tapotait sur son clavier avec insouciance ; et son mot de passe était bien trop court et bien trop simple pour des yeux inquisiteurs comme les miens. Je n'avais repéré que les deux premières touches - le *c* et le *a* - puis le mouvement rapide de son maigre index vers les touches du dessus.

Elle avait encore appuyé sur quatre ou cinq touches avec rapidité et précision, tandis que je faisais mine de regarder par la fenêtre, la tête tournée d'un côté, les yeux de l'autre.

Le mot de passe avait commencé par *c-a* et son long doigt blanc avait sans doute poursuivi sur la rangée du haut : par un *t*.

cat

Je ne vais pas mentir : c'était palpitant dès le début, de s'asseoir dans son fauteuil, mes doigts courant sur les touches, pour essayer de découvrir ses secrets. Des secrets sur moi. Sur elle.

catplay. catonroof. cathairball. catcatcat. catfood.

La quatrième marche craqua et je regagnai mon fauteuil aussitôt, empoignant les bras en bois au moment où le Dr Stevens rentrait dans la pièce derrière moi, sa tasse de nouveau pleine.

Une demi-heure plus tard, au moment de nous dire au revoir, j'aperçus une rangée de livres sur une étagère. Il y en avait quatre, mais un seul attira mon attention : celui avec un fond bleu et un chat devant, qui saluait en levant son chapeau rayé et souriait de toutes ses dents.

catinhat

Un mot de passe que je finirais par trop bien connaître.

SÉANCE NUMÉRO 19

Je trouvai mon propre dossier, rempli de transcriptions audio. Je savais qu'elle enregistrerait toutes nos séances - j'y avais même consenti - mais bizarrement, de les voir là, les unes à la suite des autres, avec des dates, ça me dérangeait. C'était comme si elle avait creusé dans les profondeurs de mon âme et qu'elle en avait arraché les parties secrètes, puis qu'elle les avait entreposées comme des petits cercueils dans une chambre froide.

Je découvris que mes parents m'avaient trahi aussi. À partir de 2005, j'avais tenu un journal intime sur support audio.

J'avais tout juste neuf ans quand je le commençais, à une époque où j'adorais entendre ma propre voix. Le Dr Stevens en possédait tous les fichiers, y compris ceux enregistrés au moment où les ennuis commencèrent.

SÉANCE NUMÉRO 31

Après ça, je gardai autour du cou une longue chaîne à laquelle était suspendu un Saint-Christophe en argent, caché sous ma chemise. Le médaillon était ovale - épais comme trois tablettes de chewing-gum - et si je tirais dessus de chaque côté, il se transformait en un objet plus utile. La partie inférieure du Saint-Christophe, une fois détachée, était une clef USB, qui contenait suffisamment d'espace pour y mettre beaucoup, beaucoup de fichiers audio.

catinhat

J'effleurai du doigt le dossier sur lequel était marqué WILL BESTING, je le fis glisser sur l'écran et j'introduisis son contenu dans le Saint-Christophe.

Et c'est ainsi que, chaque fois que le Dr Stevens quittait la pièce le téléphone à la main, j'emportais un autre truc, un truc auquel je m'étais dit que je ne toucherais pas.

catinhat

J'étais rentré dans son ordinateur, le cœur battant la chamade comme à chaque fois que je m'asseyais dans son fauteuil. Il y avait longtemps que j'arrivais à me repérer. Je savais où se trouvaient tous les fichiers audio des patients. J'aurais pu les écouter quand je voulais, allongé sur mon lit, chez moi, tout en mangeant des Dragibus. Mais non, à aucun moment. Je n'avais toujours pris que mes fichiers, parce qu'il me semblait alors, tout comme maintenant, qu'ils m'appartenaient en propre, et non à mes parents ou au Dr Stevens.

Il y avait un certain dossier que j'avais toujours voulu examiner. C'était un dossier qui m'attirait comme l'odeur du pop-corn montant de la cuisine quand j'étais dans ma chambre, tout au bout du couloir.

LES 7

Tous les autres dossiers comportaient des noms de patients ou des dates ou encore des catégories bénignes. Mais celui-ci - LES 7 -, que signifiait-il ? Elle était médecin, donc il devait s'agir de sept patients. Mais pourquoi ces sept-là ? Et pourquoi placer les informations les concernant dans un dossier isolé ?

Qu'est-ce qu'elle m'avait dit ? *Je ne peux pas t'aider. J'en ai envie, mais je ne le peux pas. Et il y en a d'autres comme toi, six pour être exacte. Six autres que je ne peux pas aider. Six autres qui ont peur, comme toi tu as peur. Et il existe un endroit où j'aimerais que vous alliez tous.*

Je séparai le Saint-Christophe en son milieu. La clef ainsi détachée, je l'insérai dans le port USB. Les jambes en argent du saint ressortaient, toutes droites. On aurait dit que sa tête se trouvait à l'intérieur de l'ordinateur du Dr Stevens, occupée à chercher les 7, jetant un œil dans les dossiers pour trouver ce qui me concernait. Je ne regardai pas à l'intérieur, me contentant de faire glisser le dossier sur la clef et d'attendre que les dizaines de fichiers audio entrent en ma possession.

Je n'eus pas à ouvrir le dossier pour savoir ce que j'y trouverais. J'y trouverais mon nom. Il y en avait six autres, et il y avait moi.

J'étais l'un des 7.

* * *

Au cours des mois qui suivirent, le Dr Stevens et mes parents cherchèrent à me convaincre qu'une semaine loin de chez moi allait enfin me débarrasser de mon problème.

Cette opportunité, personne ne l'appelait par son vrai nom. A la place, ils se servirent de la gentille accroche d'un camp, d'un camp de vacances ; il y aurait des tas de potes à moi et on ferait du canoë et du tir à l'arc. Le tir à l'arc, le canoë et les potes, c'était du vent. Je compris ce qu'en réalité on attendait et pensait de moi. Ils s'imaginaient que j'étais incurable. Ils tentaient le tout pour le tout.

— Nous recherchons un changement majeur, dit mon père, le regard suppliant, et s'adressant à moi comme si j'avais dix ans et que nous étions tous les deux des copains. Le Dr Stevens pense que ça va marcher, et nous la croyons. Essaie, c'est tout.

— Dis à Will ce qu'elle nous a dit, ajouta ma mère en touchant la main de mon père. À propos de ce type, Rainsford.

— Si tu as la possibilité d'y aller, c'est uniquement parce que le type a formé le Dr Stevens il y a une vingtaine d'années. C'est une sorte de génie. Il propose un programme juste à côté de Los Angeles, unique, et très cher. Et elle t'y a inscrit pour presque rien.

— Tu vois ? Nous ne voulons que ce qu'il y a de mieux pour toi, ajouta ma mère.

— Pourquoi est-ce que je ne peux pas y aller tout seul ?

— Parce qu'il s'agit de travailler sur ce problème à plusieurs, insista mon père. Ça ne se passe pas comme avec le Dr Stevens. C'est différent, c'est tout.

— Tu veux parler de thérapie de groupe, comme pour les fous.

Mon père leva les bras au ciel et entra dans la cuisine. Mais ensuite, il se retourna et posa les mains sur la table de la salle à manger où ma mère et moi étions assis.

— Réfléchis-y, c'est tout, d'accord ? On pense que c'est ce qu'il y a de mieux pour toi.

Les semaines s'écoulèrent.

J'implorais mes parents mais il arriva un moment, cinq jours avant mon départ, où je compris qu'ils n'allaient pas me laisser rester à la maison. Je le sus surtout à cause de mon frère cadet, Keith, qui se montrait d'une précision étonnante quand il s'agissait de prédire les intentions de mes parents.

— Tu y vas, c'est déjà décidé, me dit-il.

Nous étions assis par terre dans ma chambre, en train de jouer à Berzerk sur un vieil Atari 2600 que j'avais eu sur eBay. Il portait la même casquette verte que d'habitude, rabattue sur les yeux en sorte que ses cheveux ressortaient en épis autour de ses oreilles. Le jeu, comme tant de jeux de cette époque, produisait des bruits de robot, parmi les plus excellents que j'aie jamais entendus.

C'était le genre de bruits qui me trottaient dans la tête jusqu'à l'aube. Lorsque les robots vous trouvaient, ils vous pourchassaient en faisant entendre une mise en garde monotone : *Intruder alert ! Intruder alert !* On aurait dit une voix électronique surgie de l'intérieur d'un ventilateur en marche.

Mes scores étaient tellement plus élevés que les siens qu'il me faisait pitié ; c'était mon talon d'Achille. Ne jamais avoir pitié d'un petit frère dans une situation de compétition parce qu'il l'emportera toujours à la fin.

— T'es sûr ? demandai-je, sans quitter les yeux d'un robot en 2 D qui traversait l'écran d'un air stupide.

— Ils font leur drôle de tête. C'est plié.

Keith avait treize ans.

Il était dégingandé et avait pas mal d'amis. Comme moi, il était silencieux et mystérieux, mais bien meilleur athlète.

Un jour, dans le garage, j'étais en train de le massacrer au air hockey - un exploit insignifiant - quand tout à coup, le voilà qui se met à me coller le visage contre notre terrain de basket, ce qui n'était vraiment pas rien.

— Vas-y, c'est tout, dit-il en se levant pour partir.

Mais il resta pour observer un peu plus longtemps, absorbant les techniques de jeu qu'il utiliserait plus tard pour

m'anéantir.

« Ça va pas te tuer. »

Lorsque je me retournai vers lui, il avait disparu, tel un fantôme qui vient de transmettre un message pour disparaître au moment où j'ai le plus besoin de lui. Parfois, j'avais l'impression que l'aîné, c'était Keith, et non moi. Assis à mon bureau, je regardais la rue en bas, par la fenêtre, pendant que mon ordinateur se mettait en route.

Au cours des trois heures qui suivirent, j'écoutai les voix des sept - y compris la mienne - et jouai à Berzerk, l'esprit plongé dans une nuée de robots violets et de peurs bizarres dont je ne connaissais rien.

* * *

Ce qu'elle n'aurait pu savoir, alors que nous nous trouvions côte à côte sur la banquette arrière d'une camionnette en route pour Los Angeles, c'est à quel point je la connaissais déjà.

La voix de Marisa Sorrento - comme celle de tous les autres présents dans le véhicule ce jour-là - me surprit la première fois que je l'entendis pour de vrai. Je m'étais demandé comment ce serait, de mettre un véritable visage sur une voix que je connaissais intimement. Marisa Sorrento, celle dont la voix me plaisait le plus, celle vers qui j'étais le plus attiré.

— Tu trouves pas ça incroyable que nos parents nous obligent à faire ça ? demanda-t-elle.

Avant que je puisse répondre, quelqu'un intervint.

— Si ça se trouve, ça va être amusant, comme une colo.

Cette voix, je la connaissais aussi. Alex Chow.

Ses parents l'avaient manifestement convaincu de partir la semaine en utilisant les mêmes procédés que ceux utilisés pour me convaincre moi. Sachant ce que je savais d'Alex, ajouté au fait que nous nous rendions en pleine nature, je me dis que c'était un miracle qu'il n'ait pas ouvert brusquement la portière de la camionnette et ne se soit jeté sur la chaussée.

Sur les sièges de devant, une conversation s'ensuivit et je reportai mon attention sur Marisa. C'était une Latino, ce que j'aurais deviné du fait de son prénom ; mais sans cela, je n'aurais pas su le dire. Sa voix, comme sa peau couleur cannelle, était douce et presque trop parfaite.

En l'écoutant, j'avais eu l'impression qu'elle s'évertuait à dissimuler toute trace d'accent. Je savais qu'elle vivait avec sa mère et une sœur et qu'un mystère entourait la mort de son père, survenue plusieurs années auparavant. Ses yeux étaient des flaqes marron foncé qui cherchaient les miens, guettant une réponse. Que m'avait-elle demandé déjà ?

Tu trouves pas ça incroyable que nos parents nous obligent à faire ça ?

Je hochai la tête : je trouvais ça incroyable.

Mais il y avait longtemps qu'elle avait posé la question et la réponse arriva comme un cheveu sur la soupe. J'eus l'air d'un imbécile.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-elle, des pattes d'oie se formant au coin de ses yeux.

— Ouais, réussis-je à dire. Ça va. Comment vas-tu ?

Oh là là, quel crétin. J'avais le visage en feu, la langue comme du papier de verre.

— J'en sais rien, dit-elle, en secouant suffisamment la tête pour que sa queue-de-cheval se balance. Est-ce que toute cette histoire te paraît pas un peu bizarre ? Je ne connais même pas ces gens.

C'était gentil. Comme si elle et moi étions « nous » et tous les autres, « eux ». Pourquoi fallait-il que j'aie la gorge serrée ? On aurait dit que j'aspirais un milk-shake au chocolat avec un bâtonnet à cocktail.

— T'es sûr que ça va, hein ? demanda-t-elle encore, en s'écartant de moi comme si elle craignait que je vomisse à tout moment sur son sweat bleu.

Et puis arriva la chose que j'avais redoutée.

Une pensée me préoccupa : je ne pouvais pas être le seul dans cette camionnette à avoir une petite idée de ce qui se passait. Tout le monde me regardait-il pendant que je cherchais à reprendre mon souffle ? Tout le monde dans cette camionnette était malade, malade de peur ou d'un truc pire encore.

Qu'est-ce qui lui arrive, à Will Besting ? Hé, regardez-le. Non, sérieusement. Regardez-le !

Je ne cessais de me dire de me calmer, que c'était idiot, que tout allait bien. C'était la première fois que ces gens me rencontraient et je ne les avais jamais vus. Ils ne s'étaient même jamais rencontrés.

Il n'y avait donc aucune raison que je ne puisse pas faire partie de leur bande. Je les connaissais mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes. Je connaissais leurs secrets et leurs peurs. Je savais qu'ils étaient tout aussi paumés que moi.

Si le Dr Stevens ou mes parents s'imaginaient une seconde que j'allais faire des progrès avec eux, ils se trompaient cruellement.

Je préférerais nager dans une mare remplie de piranhas.

* * *

Ensuite, je regardai par la vitre de la camionnette, imaginant mon frère Keith, dans ma chambre, en combat corps à corps avec des robots.

J'allais être parti une semaine, et à mon retour, sur la longue suite de détenteurs de « high-scores » qui s'affichait sur l'écran de l'ordinateur de la maison, on ne lirait plus

WILL

WILL

WILL

et encore WILL...

Et on ne lirait pas non plus KEITH car ce n'est pas ainsi que les choses fonctionnent. Les petits frères sanguinaires ont plus de jugeote. Les dix espaces seraient tous remplis, jusqu'en bas de l'écran.

BON

COURAGE

POUR

ME

BATTRE

MAINTENANT

KEITH !

KEITH !

KEITH !

KEITH !

J'aurais dû fermer ma porte à clef et sortir par la fenêtre pour qu'il ne puisse pas toucher à mes affaires.

La camionnette quitta la route principale, prenant une route de campagne et le Dr Stevens se mit à parler. Elle nous dit que nous arrivions en montagne à présent et commença à égrener les consignes.

Cela eut pour effet de faire taire tout le monde. Elle blablata en disant que nous allions tous apprendre à vraiment nous connaître, que ça allait être vraiment super.

— Je veux que chacun de vous considère cette semaine comme le début de la fin, dit-elle, en tournant sur un chemin de gravier. La fin du fardeau que vous portez depuis trop longtemps. Appuyez-vous les uns sur les autres, apprenez à vous connaître. Et laissez le processus suivre son cours.

Je regardais pour la première fois ces gens après avoir entendu leurs voix des semaines durant.

Il y avait Connor Bloom, un mec costaud coiffé en brosse, le genre d'athlète qui dominait quand, sur le terrain, la force brutale était un atout majeur. À le voir, Alex Chow ne semblait pas le stéréotype du mec futé : il avait un côté plus *GQ* que je l'aurais imaginé, mais il ne fallait pas s'y tromper. Alex était plus intelligent que nous tous réunis. Il préférerait simplement que cela ne se sache pas. Ben Dugan était à la fois maigre et petit, un état qui lui faisait perdre confiance sur le chapitre des filles.

Mais je l'aimai bien d'entrée de jeu car il n'avait pas cette caractéristique qu'ont les mecs petits d'être sans arrêt à vous chercher.

Avery Varone avait les cheveux bruns ; elle était jolie et silencieuse. Kate Hollander était blonde, belle et autoritaire : toutes les deux correspondaient à peu près à ce que j'avais imaginé.

Quant à Marisa Sorrento, elle incarnait toutes mes espérances : un joli sourire, une peau parfaite, de la nervosité mais maîtresse de soi.

Et, surtout, elle ne semblait pas tout à fait hors de portée. Si j'avais le cran de lui demander de sortir avec moi, il paraissait envisageable qu'elle ne me rie pas au nez. Nous allions rouler pendant six kilomètres sur le chemin de gravier et j'allais entendre le bruit des cailloux écrasés sous nos roues. Je savais cela.

J'avais vu la carte dans le dossier intitulé LES 7. Après cela, encore trois kilomètres sur un chemin de terre d'où parlaient des sentiers qui se prolongeaient dans les bois.

Sur la carte, les sentiers m'avaient fait penser aux racines d'un énorme chiendent que j'avais arraché dans mon jardin une semaine plus tôt.

Six kilomètres sur un chemin de gravier, trois sur un chemin de terre envahi par les mauvaises herbes, et il fallait continuer encore. Qu'est-ce que j'éprouverais à la place de ces gens ? Je savais jusqu'où nous devons aller et ce que nous

trouverions une fois là-bas, mais j'étais le seul. Le silence régna dans le groupe jusqu'à ce que nous atteignions une barrière et que le Dr Stevens descende de la camionnette pour aller l'ouvrir.

— On n'est plus au pays de Oui-Oui, dit quelqu'un et tout le monde se mit à rire nerveusement.

Il s'agissait de Kate Hollander, qui était assise sur le siège du passager à côté du Dr Stevens. Elle était inaccessible pour les simples mortels.

Cette particularité rendait douteux ce que je savais sur elle. Si je ne l'avais entendue dire certaines choses, j'aurais rangé ces choses dans la catégorie des mensonges que les gens envieux profèrent sur le compte des filles qui ont du succès auprès de leurs camarades.

Nous roulâmes encore sur huit cents mètres, la route descendant, abrupte, à travers la forêt. Le sol bosselé me secoua si violemment que j'en claquai des dents. Je jetai un œil à Marisa qui regardait par la vitre comme tous les autres.

J'avais envie de lui mettre la main sur l'épaule et de lui dire qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir, mais je n'étais pas assez bête. Comme tous les autres, elle s'était désintéressée de moi. Pour ces gens-là, j'étais un fantôme.

Le chemin se termina et le Dr Stevens fit un demi-tour. Les portières de la camionnette s'ouvrirent et tout le monde descendit, enfilant des sacs à dos pleins à craquer de provisions.

— Restez sur la droite, il reste environ un kilomètre, dit le Dr Stevens.

Elle se tenait devant nous, une main sur la poignée de la portière comme s'il s'agissait d'une bouée de sauvetage.

Ben Dugan, qui faisait une tête de moins que moi, blêmit.

— Vous ne venez pas avec nous ?

Je m'attendais à ce que les autres se mettent à rire. En d'autres circonstances, je suis sûr qu'ils auraient ri mais ils étaient tout aussi attachés au Dr Stevens que l'était Ben et nous nous trouvions au milieu de nulle part. Aucun de nous n'avait envie de partir tout seul devant.

— C'est le début de la fin de vos problèmes. Ici même, dès maintenant, dit le Dr Stevens.

Elle regarda le sol et inspira brusquement.

Puis elle posa sur moi des yeux humides de larmes.

« Vous allez devoir apprendre à vous fier les uns aux autres. »

— Sa Majesté les Mouches, dit Kate, en passant son bras autour de Connor Bloom, le mec le plus costaud de la bande. Toi et moi, jusqu'à la fin.

Je savais que les choses n'allaient pas se dérouler ainsi, il n'empêche que des alliances se formaient. Les faibles étaient déjà écartés.

Le Dr Stevens ouvrit la portière de la camionnette et monta à l'intérieur, en nous fixant des yeux par la vitre ouverte.

— Je ne peux pas vous guérir, mais lui le peut. Sur ce chemin, la guérison vous attend tous.

Et ensuite, sans crier gare, elle disparut et nous fûmes seuls.

* * *

— Pas de réseau, c'est vraiment génial.

Ben Dugan tenait son téléphone portable au-dessus de sa tête, regardant le soleil en plissant les yeux, espérant trouver en pleine nature un lien avec le monde.

— Y a personne qui ne soit pas chez Sprint ? demanda Connor en grattant ses cheveux ras avec le poing et en agitant son téléphone, pour essayer de faire venir un signal (ou peut-être un éclair, c'était dur à dire.)

— Ça fait une heure qu'on n'a pas de réseau, dit Marisa. Vous étiez sur quelle planète, les mecs ?

Pas de patience pour les garçons crétins, me dis-je. C'est noté.

Incapables d'échanger, par des textos, sur l'aventure folle dans laquelle ils étaient embarqués, tous s'étaient rabattus sur les photos.

Mieux valait avoir au moins un truc à poster en ligne une fois que tout serait terminé qu'arriver sur Facebook bredouille après une semaine hors réseau. Il n'était pas question de ne rien faire. Il fallait qu'ils fassent *quelque chose*, et c'était encore mieux si la chose était extrêmement intéressante.

A mesure que nous marchions, moi tout derrière, je cherchais des yeux le soleil mais en vain. De hauts arbres pleins d'aiguilles vertes encombraient le ciel. Le chemin serpentait dans la forêt profonde et deux corbeaux croassèrent avec fureur, en nous suivant de loin.

Le sentier était suffisamment large pour que deux personnes marchent côte à côte. Devant, il y avait Kate et Connor. Ben Dugan avait emboîté le pas à Alex Chow ; et tous deux se comportaient déjà comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. Marisa marchait à côté de la plus silencieuse d'entre nous, celle pour qui j'avais eu le plus de curiosité, celle qui s'appelait Avery. Elle avait connu un tas de familles d'accueil au cours des dernières années, et elle ne s'entendait pas non plus à merveille avec la dernière dans laquelle on l'avait placée.

Marisa revint en arrière et se retrouva à côté de moi. Je respirai profondément, remplissant mes poumons de l'odeur des pins et de la terre que nous faisions voler sous nos pas.

— Wouaou, elle est pas causante, murmura Marisa. Un peu comme toi.

Je nous imaginais, Avery et moi, dans une pièce, et l'échange cinglant de monosyllabes qui s'ensuivrait.

— Salut, dirait-elle.

— Salut, répondrais-je.

S'installerait alors un silence de mort et nous regarderions nos pieds.

L'après-midi était arrivé et, en cette fin de septembre, il commençait à faire chaud. Marisa retira son sweat.

— C'est pareil pour toi, hein ? demanda cette dernière, alors que nous étions tous les deux distancés de sept ou huit pas par le groupe. Tu n'as jamais rencontré un seul d'entre eux ?

Je jetai un œil à son tee-shirt rouge et essayai de lire les mots écrits en lettres noires sur sa poitrine mais en vain. Je n'étais pas assez bien placé.

— Je ne les connais pas, dis-je.

À proprement parler, il s'agissait d'un mensonge mais que dire d'autre ?

A vrai dire, je sais tout ce qu'il y a à savoir sur toutes ces personnes, toi y comprise.

Je tentai encore une fois de lire les mots de son tee-shirt et mon regard retomba sur son bras nu, dont la couleur ressemblait fort au bronzage californien que j'avais vu chez des milliers de personnes.

— Alex est mignon, dit-elle. Dommage qu'il soit gay.

— C'est vrai ? fis-je, les mots s'échappant si vite de ma bouche que je ne pus retirer ce que je venais de dire.

J'étais en train d'avoir une conversation avec elle ou quelque chose qui y ressemblait.

— Bien sûr qu'il est gay. Il a passé quatre ou cinq heures à REI (Grande chaîne de magasins basée aux États-Unis) à faire le plein pour ce périple. Personne n'est aussi beau à moins d'y travailler beaucoup.

Je n'y voyais quant à moi qu'un besoin d'être organisé, ou peut-être une sorte de TOC, mais allez savoir.

— Tu vas où au lycée ? me demanda-t-elle. T'es en quelle classe ? Laisse-moi deviner : en première, dans un lycée privé, pour les *happy few*.

Elle se trompait sur toute la ligne, mais j'acquiesçai d'un signe de tête.

La vérité ? J'étais scolarisé à domicile ; en théorie, j'étais en première, mais je n'avais pas perdu de temps si bien que je suivais déjà des cours de première année de licence en ligne. Le côté *happy few*, à la réflexion, était plus vrai qu'elle l'imaginait. J'étais tout seul dans mon école.

Je tentai une dernière fois de voir les mots de son tee-shirt et cette fois, elle s'en aperçut.

— T'as rien de mieux à faire, là, dit-elle.

Et sans crier gare, elle accéléra l'allure, augmentant de seconde en seconde la distance qui nous séparait.

Étaient-ce mes coups d'œil insistants sur sa poitrine bien roulée qui la dérangeaient ou bien mes hochements de tête à ses questions ? Dans tous les cas, je m'étais grillé.

— Attends, dis-je avant qu'elle ne rattrape les autres.

Elle se retourna, tout en marchant à reculons, et je vis enfin les mots écrits sur son tee-shirt.

I WANNA BE ADORED [Je veux qu'on m'adore]

Ça peut s'arranger, me dis-je.

Cela aurait fait une bonne réplique si seulement j'avais pu la dire tout haut. Ou peut-être une très mauvaise qu'elle avait déjà entendue des centaines de fois.

Je savais que le message du tee-shirt était plus subtil que cela et en croisant son regard, je voulus le lui dire. Mais comme Marisa s'arrêtait pour m'attendre, ma bouche devint aussi sèche que la poussière du chemin. Je m'avançai vers elle et on aurait dit que le monde penchait en ma faveur, ne serait-ce qu'une seconde.

— Qu'est-ce qu'il y a, Will ? Qu'est-ce que tu veux ?

J'avais envie de dire : *mon père est chauffeur livreur, ma mère fait des retouches, j'aime bien ton tee-shirt, je ne vais pas au lycée*.

Mais je me tus. Plus je m'approchais, plus j'étais pris de timidité. Je ne me souvenais plus du tout de ce que je voulais dire et je me mis à regarder les arbres d'un air absent.

Marisa secoua la tête et repartit jusqu'à ce qu'elle ait rattrapé Avery. Toutes les deux marchèrent en silence. Je glissai les pouces sous les bretelles de mon sac à dos et suivis, en regardant la poussière se soulever sous les talons de leurs chaussures.

Tout le monde arriva à l'embranchement, tel un troupeau de canetons derrière Kate et Connor.

— Allez, dépêche-toi, me hurla Ben, et le groupe des six s'avança vers la droite.

Je me laissai distancer davantage encore car je savais que nous approchions.

Sous peu, nous arriverions au bout du chemin et je laisserais passer ma chance. Marisa tourna la tête et me lança

encore un rapide coup d'œil, croisant mon regard, puis elle disparut.

Tous disparurent et je me retrouvai tout seul à l'embranchement, écoutant leurs voix se mêler au vent dans les arbres et s'éloigner.

Après un certain temps, je ne les entendis plus du tout.

* * *

Le sentier situé sur la gauche ne ressemblait en rien à un chemin. Tout, au fin fond de la forêt, semblait s'effondrer à mesure que je m'avançais, n'épargnant qu'une ligne de terre qui traversait les broussailles épaisses.

Les arbres demeuraient, oscillant de façon menaçante au-dessus de ma tête ; et il y avait les corbeaux, plus nombreux désormais, observant chacun de mes mouvements comme des sentinelles sur la muraille d'un château. Je devinai une clairière sur ma droite et quittai la piste complètement, avec l'espoir d'apercevoir les six autres.

Marcher à quatre pattes était relativement facile - comme dans un champ de maïs - et en un rien de temps, je parvins à la lisière même du bois. Je n'osai pas sortir ma tête du taillis ; c'était de toute façon inutile.

A travers les broussailles affaissées, je voyais très bien ce qui se trouvait devant moi : un lieu caché, sorti de terre, comme par miracle. Je savais ce que c'était. J'avais la carte provenant du dossier LES 7.

Fort Eden.

L'endroit me donna des frissons dans le dos à la seconde où je le vis. Court sur pattes, construit entièrement en béton, il était couvert de mousse et de plantes grimpantes.

A première vue, on aurait dit un cercueil énorme laissé à l'abandon dans les bois des années durant, envahi par une forêt menaçante et obscure. En même temps, je ne pouvais m'empêcher de songer au vieil Eden, celui de la Bible.

L'Eden était censé être un lieu parfait où rien ne meurt jamais, où les gens sont toujours heureux.

Mais le fort était comme l'anti-Eden, le lieu abandonné après la chute de l'Homme. Les bois restaient des bois, mais ils étaient sauvages, enchevêtrés et sombres. Il n'y avait pas ici de jours parfaits, pas de gens qui rient.

Je les vis tous - les six - devant le fort, une expression inquiète sur le visage. Même l'assurée Kate Hollander était ébranlée.

— Ça peut pas être ça, dit-elle, sa voix traversant la clairière tels des éclats de verre.

— On n'a qu'à s'en aller, dit Ben.

Au même instant, tout le monde parut s'apercevoir de mon absence. Les mots claquèrent à mes oreilles comme échappés du canon d'un fusil à plomb.

Alex : *Wouaou. C'est flippant. Il s'appelait comment, déjà ?*

Connor : *Will ! Hé, montre-toi, mec.*

Ben : *Est-ce qu'on retourne le chercher ?*

Kate : *Moi, je dis que s'ils s'imaginent qu'on va vivre dans ce truc-là pendant une semaine, ils rêvent.*

Marisa : *Sérieusement, Kate ?*

Avery : renfrognée, muette.

Je jetai un œil de chaque côté, embrassant toute la clairière du regard, évaluant mes possibilités. Il y avait le fort, un bloc rectangulaire pourvu d'une porte gigantesque et, sur les côtés, de fenêtres avec barreaux.

Sur la gauche, à une trentaine de mètres, se trouvait un bâtiment plus petit, équarri sur les côtés et suscitant une répulsion tout aussi macabre que Fort Eden. D'après la carte, je savais qu'il s'agissait du Bunker. Un arbre énorme dont le tronc s'était cassé en deux reposait contre ce bâtiment, sa partie supérieure étendue sur le toit plat tel un animal mort.

Il y avait longtemps que les pommes de pin et les aiguilles avaient disparu, remplacées par une colonie de champignons marron et de touffes d'une mousse verte et filandreuse.

De l'autre côté de Fort Eden, un sentier menait dans les bois, derrière lesquels se trouvait - comme je le savais - un étang.

Avant que les autres se décident soit à aller me chercher soit à monter les marches du perron et frapper à la porte du menaçant fort en béton, une personne sortit du plus petit bâtiment.

Je la vis le premier car j'étais déjà en train d'observer le Bunker. Elle était vieille, habillée comme une personne des bois : chemise sombre en flanelle, pantalon de travail, bottes. La femme descendit l'allée pavée l'air morose, d'un pas lent et régulier.

— Ça dit à quelqu'un de se carapater ? demanda Ben, trop haut, selon moi.

Mais d'un autre côté, il devait sentir la terreur monter dans sa gorge. Plus nous nous étions avancés sur le sentier, plus il était devenu silencieux. Il commençait à deviner la présence de choses auxquelles il ne voulait pas être mêlé.

À mi-chemin entre le Bunker et Fort Eden, la femme s'arrêta. Elle se tenait juste en face de l'endroit où je me cachais et reniflait l'air comme un chien qui flaire une piste. Son regard s'arrêta dans ma direction et une appréhension m'envahit.

Elle me voit.

Je conclurais plus tard qu'il s'agissait d'une illusion d'optique causée par la lumière entre les arbres. Mais à cet instant, caché comme je l'étais et figé sur place, j'étais convaincu qu'elle avait fouillé toute la forêt et que c'était moi qu'elle avait fixé de ses yeux de cobalt. Qui qu'elle soit, elle avait le visage sévère, impassible et froid.

Elle avait les cheveux courts et presque blancs, piquetés de petites taches noires autour du crâne. Elle se lassa de sonder les arbres du regard, et monta bientôt d'un pas lourd les marches du fort.

Elle sembla à peine remarquer le groupe jusqu'à ce qu'elle franchisse la dernière marche et se retourne.

— Je suis Mrs Goring, la cuisinière, dit-elle d'un ton sévère.

Elle avait la voix frêle mais puissante.

— Je ne suis pas votre domestique ou votre mère. Comportez-vous comme des adultes et je ne cracherai pas dans votre porridge.

J'eus l'impression qu'elle profitait de l'occasion pour faire connaître ses sentiments avant que le propriétaire du lieu puisse lui dire de laisser les invités tranquilles. Elle glissa les pouces dans les poches de son jean.

— C'est moi aussi qui m'occupe de l'entretien : plomberie, bricolage, tout le tremblement. Si vous voyez là-dedans un truc susceptible de se casser, n'y touchez pas.

Alex Chow leva la main.

— Je ne me souviens pas avoir dit que j'étais guide touristique, dit Mrs Goring. Mais je vais accepter une question.

Envoie quand t'es prêt.

— L'un de nous manque à l'appel.

Mrs Goring parut compter les personnes présentes.

Comme si elle croyait qu'Alex la faisait marcher ou bien qu'il était carrément stupide.

— C'est ce que je vois, fit-elle. Où est-il allé ?

Alex ouvrit la bouche mais pas assez rapidement pour devancer Connor Bloom, THE capitaine d'équipe.

— On pense qu'il a peut-être cherché à rentrer chez lui, dit Connor.

Ce qui était pour moi un scoop.

— Parle pour toi, dit Marisa.

Mrs Goring balaya toute cette histoire d'un geste de la main comme si ce n'était pas son problème et, avec des efforts considérables, poussa la porte.

— Rappelez-vous de ce que je vous ai dit, conclut-elle. Je ne suis pas une domestique. Et ne touchez pas aux affaires.

Pour une raison que j'ignore, Kate monta les marches et passa devant Mrs Goring. Cette initiative sembla encourager à un exode car Connor la suivit, puis Ben et Alex. Avery haussa les épaules et grimpa les marches en béton. Marisa fit une dernière tentative à mon intention, en se retournant vers le sentier et en s'adressant aux arbres à voix haute.

— On entre, Will. Si tu es par-là, on aimerait que tu viennes avec nous.

J'avais envie de lui répondre.

Et si tu venais plutôt là avec moi. Tu n'es pas obligée d'aller à l'intérieur.

Mais je ne pouvais pas faire cela.

Ils arriveraient tous en courant. Ils m'obligeraient à les accompagner, perspective qui n'était tout simplement pas envisageable.

Marisa monta les marches et Connor referma la porte derrière elle.

En regardant la clairière déserte, je pris conscience, non sans inquiétude, du caractère définitif de ma situation. J'étais tout seul.

* * *

Il se passa deux heures pendant lesquelles je ne fis rien d'autre que scruter les bâtiments et ouvrir mon sac à dos. Le vent fit venir des nuages gris et une pluie légère se mit à tomber. J'avais emporté un sweat à capuche : je le sortis et l'enfilai.

Dans le sac à dos j'avais aussi trois douzaines de barres de céréales et six bouteilles d'eau.

Ajoutés à cela, un couteau suisse, des écouteurs, sept slips, deux tee-shirts blancs, deux ou trois paires de chaussettes, ma brosse à dents et un savon encore dans son emballage.

Sans compter une lampe-stylo dans ma poche et une couverture pliée que j'avais attachée sur mon sac à dos.

Et enfin, mon Enregistreur, un objet que je n'avais pas osé sortir de mon sac à dos en présence de tout le monde.

(: Historique de l'Enregistreur

La première personne qui vit mon Enregistreur fut mon frère, Keith. Il avait onze ans ; j'en avais treize. Il y avait des semaines qu'il s'arrêtait dans ma chambre, en me suppliant de lui donner de vieux vêtements.

— T'as même pas besoin de celui-là. T'en as d'autres exactement pareils.

Lorsque Keith recevait son argent de poche de la semaine, il ne s'écoulait pas cinq minutes qu'il prenait déjà son vélo pour aller au Starbucks et s'offrir pour cinq dollars de friandises.

J'étais tout le contraire, j'épargnais ; et pendant un temps infini, j'ignorai en prévision de quoi je pouvais bien épargner.

— Allez, prête-moi dix dollars. Je te rembourserai tout.

J'aurais peut-être accepté si Keith ne s'était révélé si peu fiable. Il avait au moins deux dettes à me régler ; et qui plus est, j'avais fini par savoir quoi faire de mon argent.

Quand j'eus douze ans, ma mère me fit découvrir les cours en ligne d'un IUT basé en Inde. Des cours extrêmement bon marché assurés par les dieux de la technique au fort accent, sur des sujets pour lesquels j'avais un véritable intérêt. Au début, je suivis des cours de programmation de jeux vidéo, puis d'électronique et enfin d'intégration informatique.

J'échouai aux examens de la moitié, environ, des cours que je suivis, mais ils éveillèrent mon intérêt. Au fond, j'étais un fan d'audio, mais j'aimais bien aussi la vidéo. Les cours d'électronique et de programmation en dilettante me rendirent dingue. Je me retrouvai sur le site Craig's List à acheter de vieux iPods et appareils photo numériques jusqu'à ce que je n'aie plus d'argent.

Ensuite, je les ouvris et commençai à fouiller à l'intérieur.

— C'est quoi, ce truc ?

Keith était de retour, sirotant son argent de poche à travers une paille et regardant par-dessus mon épaule.

— C'est mon Enregistreur.

— On dirait de la camelote à sept cents dollars.

— Merci, Keith. La prochaine fois que je veux ton avis, je te l'arracherai à coups de poing.

— Ah bon ? Toi et quelle armée de blaireaux ?

Bon sang, ce qu'il pouvait m'agacer parfois. Mais je voyais bien qu'il était jaloux. Bien sûr que mon Enregistreur était grosso modo la même chose qu'un nouvel iPhone sans la partie téléphone ; mais je l'avais fabriqué moi-même et il avait vraiment de la gueule.)

Il y a des gens qui ne vont nulle part sans un téléphone portable ou un livre. Avec mon Enregistreur, je suis pareil.

Je capture des voix et des bruits, parfois des vidéos, et j'en fais quelque chose d'intéressant. Et j'aime bien écouter. D'ailleurs, c'est sans doute ce qui m'a attiré vers les fichiers du Dr Stevens.

N'ayant rien d'autre à enregistrer que ma voix -son que j'ai bien trop entendu dernièrement - je branchai le micro dans l'Enregistreur et l'orientai dans le bosquet, pour enregistrer les bruits de la nature tandis que l'obscurité enveloppait lentement Fort Eden.

A 7 heures du soir, Mrs Goring sortit du Bunker et s'assit lourdement sur un banc en béton, en laissant la porte ouverte. Je ne l'avais pas vue revenir de Fort Eden, mais peut-être qu'il existait d'autres portes et d'autres allées pavées qui serpentaient à travers la clairière.

Elle se moucha furieusement avec un chiffon, puis elle appuya la tête contre la surface dure du Bunker. Si, de temps à autre, elle n'avait bougé, j'aurais pensé qu'elle s'était endormie.

À 7 h 10, elle se leva et s'avança vers l'arrière du Bunker, d'où j'entendis un bruit de hache percutant du bois.

Elle est habile, Mrs Goring, me dis-je. Elle sait vraiment manier ce truc.

Ce son ne me dit rien qui vaille. Si, au pire des cas, je devais me battre pour sortir du bâtiment, je préférerais que mon ennemi soit bon au Monopoly, pas qu'il coupe des trucs.

A cette époque de l'année, la nuit devenait plus froide en ville. Mais je ne m'étais pas préparé à la nuit dans la montagne et à la chute des températures. Je serrai ma capuche sur mes oreilles, un frisson me parcourut le corps. Et maintenant ?

Personne n'était venu me chercher comme je m'y étais attendu. Pas d'équipe de recherche, pas même une prière amicale pour que je vienne me mettre au chaud à l'intérieur.

Peut-être qu'ils avaient oublié mon existence ou bien que cela leur était carrément égal. Ou peut-être étaient-ils tous morts. C'était possible.

Au-dessus de ma tête, une araignée marron entortillait une toile entre deux branches, et je l'observai avec inquiétude, écoutant le bruit qu'émettait Mrs Goring en fendant du bois.

Il me vint alors à l'esprit que Mrs Goring se trouvait derrière le Bunker. Je ne la voyais pas, ce qui signifiait qu'elle ne me voyait pas non plus.

Le Bunker était désert et la porte ouverte. Je pouvais prendre le risque de rester dehors toute la nuit, mais à quoi ressembleraient le froid et l'humidité à 2 heures du matin ? Et qui - ou quoi - partirait à ma recherche au plus fort de la nuit ? Fort Eden n'était pas du tout envisageable. Je n'y entrerais pas. Ils ne pouvaient m'y forcer.

Un silence profond tomba sur la clairière et je rangeai mes accessoires d'enregistrement. La nuit arrivait et je me levai dans l'obscurité croissante, me prenant les cheveux dans la toile d'araignée ; je les en délivrai aussitôt.

Je respirai profondément à deux reprises, pour m'éclaircir les idées tout en fixant des yeux la porte du Bunker.

Et puis je me mis à courir.

LES JOURS DE NOTRE CAPTIVITÉ

BEN

EDEN 1

L'énorme masse de Fort Eden est vivante.

Tel un monstre accroupi, il s'apprête à bondir et à me déchiqueter.

Ne te retourne pas. Continue à courir vers la porte.

La sensation que j'avais éprouvée en traversant la clairière à toutes jambes ne pouvait être véritable. C'était le fruit de mon imagination, rien de plus. Mais, le dos appuyé contre le mur intérieur du Bunker, je n'en restais pas moins alarmé.

J'y étais parvenu, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que Fort Eden lui-même m'avait observé, comme s'il cherchait à savoir ce qu'il devait faire de moi.

Te voilà, Will Besting. Je te vois courir. Intruder alert ! Intruder alert !

Je secouai la tête et guettai le moindre bruit susceptible de me guider, prenant mon Enregistreur et l'orientant dans la pièce. Le Bunker était-il habité par d'autres personnes qui ne s'étaient pas encore montrées ?

Peut-être Mrs Goring avait-elle une belle-fille folle, vêtue d'une robe blanche et la main serrée sur un mètre en métal ou une batte de base-ball. Auquel cas, je l'entendrais parler toute seule ou frapper l'arme contre son pied de lit. Je n'entendis rien de tel. Pendant un instant, je crus percevoir un reniflement, comme échappé d'un animal de grande taille et hostile. Mais je m'aperçus alors que c'était mon nez à moi qui coulait sur mon visage à moitié gelé.

Cela se résumait donc à ça : le Bunker était un endroit calme aux murs en béton et très peu meublé. On n'entendait pas même le tic-tac d'une horloge. Le silence me tenaillait déjà le ventre. Il y faisait froid aussi, ce qui expliquait sans doute pourquoi Mrs Goring coupait du bois dehors.

Je m'avançai dans un couloir étroit, sombre et peu engageant, guettant le retour de Mrs Goring. Je m'attendais à entendre le sol craquer sous mes pas mais tout l'endroit était en béton, le sol y compris. Il y avait quelque chose d'effrayant dans le silence de mes mouvements. Si je pouvais me déplacer avec autant de discrétion, quelqu'un d'autre le pouvait aussi. Et s'il y avait effectivement une folle qui habitait le Bunker ? Qu'elle cherche à me donner un coup de mètre sur la tête, je ne l'entendrais que trop tard.

À l'intérieur, c'était plus petit que je l'avais imaginé. J'en déduisis donc que les murs du Bunker faisaient cinquante centimètres, peut-être un mètre d'épaisseur. Sur la droite, il y avait un salon avec deux fauteuils délabrés et une lanterne

à kérosène comme celle que mon père avait achetée dans un vide-grenier, des années auparavant, en pensant que nous nous en servirions pour aller camper. L'excursion avait été annulée car Keith devait aller à un stage de basket, et désormais, la lampe se trouvait dans le garage, couverte de toiles d'araignées.



N'y avait-il pas l'électricité dans le Bunker ? Comment Mrs Goring, dans ce cas, cuisinait-elle les aliments que Marisa et les autres allaient manger ?

Dans un coin de la pièce, on voyait une ouverture large, incrustée de suie et des traces noires sur le mur : la cheminée.

Je continuai d'avancer, jetant un œil dans la chambre obscure, où se trouvaient deux lits jumeaux. En face de la chambre, il y avait une salle de bains que je n'eus pas la curiosité d'explorer. Je me tenais au centre du Bunker, tourné vers le couloir par lequel j'étais venu. Il y faisait noir et c'est à peine si je voyais la porte, malgré la lumière qui filtrait dans les coins. Je me tournai vers l'autre partie du Bunker ; sa configuration était exactement la même : deux pièces - une cuisine et une buanderie - pourvues d'appareils électroménagers anciens mais bien authentiques. Il y avait donc l'électricité. Je revins au milieu du Bunker et regardai fixement le couloir, prenant soudain conscience de deux choses terribles.

La première était que je n'avais nul endroit où me cacher et nul endroit non plus, assurément, où loger jusqu'au retour du Dr Stevens.

La seconde, bien pire encore, était que la porte du Bunker était en train de s'ouvrir.

* * *

Je me dirigeai vers la cuisine car c'était la pièce dans laquelle j'espérais que Mrs Goring viendrait en dernier. Celle-ci ferait un feu dans le salon, retirerait peut-être ses bottes et resterait assise là pendant un temps. Je m'avançai à pas de loup sur le sol glissant, en prenant garde de ne rien faire tinter ou tomber, et parvins dans le coin le plus sinistre de la pièce.

Je m'accroupis à côté d'un plan de travail en pierre et, en m'adossant, je découvris qu'il ne s'agissait pas d'un coin, mais d'autre chose : une ouverture allant du sol au plafond, large d'un mètre au moins et cachée dans les ténèbres.

Je touchais le mur froid situé derrière moi quand soudain, Mrs Goring entra dans la cuisine quasiment sans bruit. On aurait dit l'apparition d'un fantôme. Je m'aperçus alors qu'elle était en chaussettes. J'avais eu raison à propos des bottes. Je me glissai dans l'obscurité car une lanterne s'alluma, projetant des ombres vacillantes dans une galerie en pente. Je me trouvais de l'autre côté du mur, en haut d'un plan incliné massif qui descendait dans le noir. Cela signifiait que le Bunker avait un sous-sol. A une époque, ce bâtiment faisait partie d'un fort, cela n'aurait donc pas dû me surprendre.

— J'ai hâte de cuisiner pour ces crétins, hurla Mrs Goring.

Elle s'adressait au mur, plaintive. Sur les marches du perron de Fort Eden, sa voix avait paru plus douce, l'autorité la rendant presque délicate. Mais ici, dans le Bunker, quels geignements !

Une pensée me traversa l'esprit lorsque Mrs Goring quitta la cuisine pour aller vérifier son feu. J'avais pris un chemin de gravier, un chemin de terre, puis un chemin bosselé. J'avais suivi un sentier, puis j'étais entré dans les bois et enfin dans un ancien bunker au milieu de nulle part. Mais le sous-sol, c'était quelque chose de pire. Il y régnait une impression d'éternité, d'infini et de sévérité. Le saut dans l'inconnu, commencé en plein jour dans une camionnette avait mené à une entrée qui allait me conduire sous terre où personne ne m'entendrait crier. Je sortis la lampe-stylo de ma poche et l'allumai, braquant son fin trait de lumière bleue vers le bas. C'était en effet un plan incliné, comme on en voit devant des garages, et au bout, il y avait une porte ouverte.

Je n'avais pas l'embarras du choix : soit je descendais le plan incliné soit je revenais dans le Bunker et je faisais face à Mrs Goring.

— Un pas à la fois, me dis-je.

Et cela aurait duré un bon bout de temps si Mrs Goring n'était revenue dans la cuisine. Sa proximité me dérangeait. Ce fut ma chance, car à peine avais-je franchi la porte du bas que je l'entendis arriver derrière.

Lorsque Mrs Goring commença à descendre le plan incliné j'étais déjà sous terre, me dirigeant entre des étagères pour chercher une cachette. Quand j'éteignis la lampe-stylo et qu'une obscurité angoissante se fit dans la pièce, une sensation de vertige s'empara de moi sans crier gare. Je tendis le bras et me raccrochai à une étagère, en prenant soin de ne rien renverser, et j'avançai vers le mur du fond.

Au-dessus de ma tête, une lumière s'alluma, fluorescente et bourdonnante, baignant la pièce de jaune pâle. Il y avait trois rayons d'étagères et les deux au milieu desquels j'étais assis étaient remplis de produits d'épicerie. Des boîtes de préparation pour gâteau, des paquets de farine, des tomates en conserve, de la soupe et...

— Du chocolat chaud, voilà ce qu'il me faut. Ça va réchauffer, dit Mrs Goring.

Elle se trouvait devant l'étagère située à ma droite, fouillant parmi les boîtes de conserve, et marmonnant. Si elle était descendue au sous-sol dans le but d'y trouver un jeune assis par terre, elle m'aurait sûrement vu. Mais je restai complètement immobile. Elle trouva la boîte de chocolat Carnation et se dirigea vers le plan incliné, éteignant la lumière au passage.

Elle fit aussi un truc que j'avais redouté : un petit truc, en fait, mais pas sans conséquence, vu les circonstances dans lesquelles j'étais.

Elle ferma la porte du sous-sol, et autant que j'en pouvais juger, elle la verrouilla de l'extérieur.

J'étais piégé.

* * *

La table de air hockey que nous avions chez nous se trouvait au sous-sol, où des soupiraux permettaient à la lumière du jour d'entrer. Ma mère posait sans arrêt des piles de linge sur la table pour nous faire enrager ; et parfois, quand Keith perdait cinq ou six parties d'affilée, il improvisait de nouvelles règles, le jeu devenant alors une sorte de air hockey déjanté.

En équilibre sur les mains !

Tête contre le sol !

Coups de coude !

Décrire les règles qu'improvisait Keith n'est pas vraiment nécessaire. Elles parlent d'elles-mêmes. : elles étaient simplement l'expression de son désespoir face à une époque où je l'exterminais sans relâche.

Avec du recul, je crois que je lui rendis service en l'endurcissant avant qu'il ne connaisse la véritable compétition des sports scolaires et organisés. En y réfléchissant, ce genre d'entraînement ne m'aurait pas fait de mal non plus.

Assis dans l'obscurité du bunker de Goring, je songeais à Keith et aux combats auxquels nous nous livrions au sous-sol. Y avait-il ici des soupiraux, comme ceux du sous-sol de ma maison ? C'était une question importante car allumer la lumière présentait des risques. Mrs Goring était peut-être assise sur le perron, occupée à faire fuir les coyotes. Que ferait-elle si la clairière était soudain inondée de lumière ? Elle saurait qu'il y a quelqu'un au sous-sol. Et puis il y avait Fort Eden. J'avais vu ses fenêtres à barreaux. A l'intérieur, tous verraient la lumière. Ils penseraient peut-être qu'il s'agissait de Mrs Goring. Ou peut-être pas.

Tendre l'oreille était utile, car cela me permit plus ou moins d'obtenir des réponses à mes questions. Au sous-sol du Bunker régnait un silence de mort. Je n'entendais pas le feu crépiter en haut ni Mrs Goring faire des allées et venues entre les pièces. Il n'y avait pas de machine à laver, pas de bouilloire sifflante. Je n'entendais pas non plus la brise dans les arbres ou les corbeaux.

C'était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle, pensai-je en me levant et en allumant ma lampe-stylo. Une bonne, car je pouvais renverser des étagères de nourriture et personne ne m'entendrait.

Une mauvaise, car personne ne m'entendrait si je criais à l'aide. Je revérifiai, orientant la lampe vers le haut des murs de la petite pièce et ne vis qu'une corniche en béton, mais pas de fenêtres. J'allai vers la porte qui donnait sur le plan incliné et je trouvai l'interrupteur.

Je tentai d'ouvrir cette porte : elle était verrouillée de l'extérieur comme je l'avais craint. Je tournai les yeux sur la droite : trois rayons d'étagères rangées avec soin, remplies de grandes boîtes de conserve et autres boîtes. A ma gauche, un long mur en béton pourvu, tout au bout, d'une autre porte. Je m'en approchai mais choisis de ne pas l'ouvrir. Mieux valait d'abord se familiariser avec les lieux ; je pourrais revenir après.

Je découvris d'autres étagères contre un mur, des produits d'épicerie et des fournitures de construction : du bois de récupération, des pots de clous et de rivets, une bâche sentant le mois.

Je m'avançai jusqu'au fond du sous-sol, le long des étagères de boîtes de conserve et trouvai encore une porte. Mais celle-ci n'était pas comme les autres, qui toutes étaient en bois lourd et équipées de charnières en fer. La porte devant laquelle je me tenais était en métal, telle une porte de chambre froide, et dessus, peints en rouge, on pouvait lire les mots :

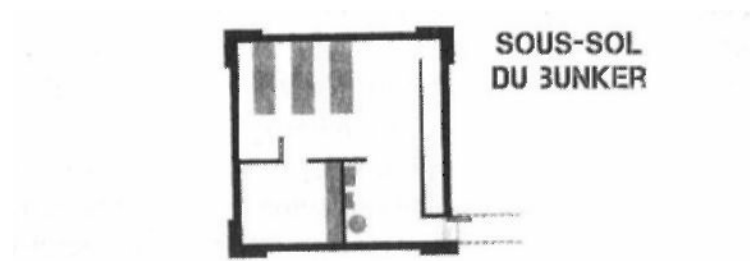
ABRI ANTIATOMIQUE

Je ne crains pas les espaces fermés ; à vrai dire, je les préfère aux réfectoires immenses ou aux terrains de base-ball. Mais ces mots avaient un je-ne-sais-quoi d'irrévocable. Il s'agissait d'un lieu où les gens allaient lorsque la fin du monde était proche.

La poignée était maintenue par une goupille fixée à une chaîne. Quand je la retirai, la laissant pendre tel un cadavre au bout d'une corde, la goupille émit un bruit métallique. La poignée était froide sous ma main, mais je n'eus pas de mal à tirer dessus, et la porte de l'abri antiatomique s'ouvrit.

Il y avait un rebord par terre, et je l'enjambai, scrutant du regard cet endroit étrange et secret. En un rien de temps, je fus à l'intérieur, découvrant un bouton qui cliqueta. Je le tournai, faisant surgir la lumière.

J'étais arrivé tout au bout du bâtiment. Je me retournai et tirai la porte derrière moi, juste assez pour ne pas m'enfermer à l'intérieur.



Il y avait nombre d'objets dans l'abri antiatomique : un lit de camp affaissé, une bouche d'aération laissant filtrer un air qui sentait la terre, des toilettes. Il y avait aussi un téléphone rouge, style années cinquante, qui n'émettait aucune tonalité ; des étagères contenant beaucoup de bazar et quelques livres de poche jaunis ; ainsi qu'une prise de courant à laquelle un réchaud était branché.

Mais lorsque j'avais tourné le bouton du variateur et que la lumière s'était allumée, je n'avais prêté attention à aucun de ces objets. Je ne pouvais détacher mes yeux des écrans de contrôle fixés au mur.

— J'y crois pas, marmonnai-je en touchant le verre incurvé d'un écran noir.

Il faisait trente centimètres de large et un coin de son boîtier métallique était rouillé. Il y en avait six autres comme lui.

Il y avait sept écrans de contrôle - un au centre et six qui l'entouraient, tous me fixant de leurs yeux vides - et sous l'écran central, quatre boutons. L'un était noir ; sur les autres étaient marquées les lettres *F*, *G* et *P*.

— Qu'est-ce que tu fais là ? murmurai-je, les yeux rivés sur un mur qui était une énigme.

Les écrans avaient un côté ancien, années cinquante, alors ils ne juraient pas trop dans le décor. La pièce faisait de moins en moins penser à un abri antiatomique et davantage à une pièce de sécurité. Une pièce qui permettrait à quelqu'un d'avoir vue sur le dehors une fois la porte hermétiquement fermée contre les dangers du monde extérieur. Une partie de moi - la même qui avait écouté des enregistrements pendant des semaines - aimait bien l'idée d'observer en secret le monde extérieur. Cela pouvait être intéressant.

Je posai mon sac à dos par terre. J'en tirai une bouteille d'eau et avalai la moitié de son contenu.

Je plaçai mon doigt sur le bouton *P* puis j'appuyai.

Un cliquetis sonore retentit dans l'abri antiatomique. L'écran situé au centre se mit en marche. L'image était faible au début, comme une vieille télé qu'on n'a pas utilisée depuis longtemps et qui a besoin de quelques secondes pour se réveiller. A mesure que l'image se fit plus lumineuse, je les vis : assis autour d'une grande table, dans une grande pièce, comme s'ils racontaient à tour de rôle des histoires de fantômes. Ce n'était pas très bien éclairé, mais je connaissais ces gens.

Le dos de Ben Dugan, la crinière brune retombant sur le col d'un polo. A sa droite, la tête aux cheveux courts et en forme de dôme de Connor Bloom. A gauche de Ben, Alex Chow. Et en face, les visages des filles : Kate, Avery, Marisa.

Je voyais bien qu'ils discutaient, mais j'ignorais ce qu'ils disaient. L'écran montrait, mais restait muet. Il n'y avait pas le moindre son et après avoir examiné le mur, je ne vis aucune trace d'enceinte ou de réglage de volume. J'avais l'impression d'être à trois mètres sous l'eau, regardant, sans les entendre, les invités d'un plateau télévisé à travers la surface transparente. J'avais aussi l'impression qu'on me jouait un tour ou qu'on me punissait pour ce que j'avais fait : c'était la partie manquante de ce que j'avais volé. J'avais écouté leurs voix désincarnées des semaines durant. A présent, je les voyais mais je n'entendais pas ce qu'ils disaient.

Le silence qui régnait dans l'abri antiatomique était si oppressant que les images semblaient hantées, comme s'il s'agissait de gens morts depuis longtemps et que j'étais en train de regarder une vidéo amateur, sans le son, qui remontait à cent ans. Ou bien alors, c'est que j'étais devenu complètement sourd dans le bunker de Mrs Goring. Je pressai la bouteille d'eau et j'entendis le plastique se froisser entre mes doigts. Je n'étais du moins pas tombé dans un cauchemar.

Je me dis que j'aurais plus de chance avec les autres boutons. J'appuyai donc sur le *F*. Ce faisant, le bouton *P* remonta et l'image d'une autre pièce occupa bientôt l'écran. Le tube cathodique se mit péniblement en marche, émettant une image vacillante et faible. Elle était moins lumineuse que la précédente et ne se stabilisa pas complètement. La caméra à laquelle elle était reliée était braquée sur un fauteuil vide. Derrière ce fauteuil, il y avait un mur gris en béton sur lequel les numéros 2, 5 et 7 étaient peints en rouge, exactement comme sur la porte de l'abri. Je me reculai de l'écran, comprenant qu'il existait là un lien. La personne qui avait peint sur la porte de l'abri antiatomique avait également peint le 2, le 5 et le 7. Sans doute la pièce se trouvait-elle en haut, dans le Bunker, et je ne l'avais tout simplement pas vue. Ou bien alors, elle était dans Fort Eden.

Je m'avançai à nouveau et appuyai sur le bouton *G*.

L'écran s'éteignit à nouveau puis se remit à scintiller. Le décor était le même : un fauteuil vide, un mur gris et quatre autres numéros peints en rouge : 1, 3, 4, 6.

— Flippant, murmurai-je en avalant ce qui me restait d'eau et en espérant que la chasse d'eau ne ferait pas trop de bruit quand viendrait le temps d'utiliser les toilettes.

Je me sentis soudain fatigué et regardai ma montre pour la première fois depuis des heures : 22 h 35. Comment se faisait-il qu'il soit déjà si tard ?

Je m'assis sur le lit de camp affaissé pour réfléchir, les yeux rivés sur la pièce vide et ses quatre numéros.

— C'est nous, dis-je, en m'appuyant sur les coudes, le poids du sommeil se faisant de plus en plus sentir.

Sept numéros, sept patients. *F* signifie filles, *G* garçons, *P* pièce principale.

J'étais certain de ces conclusions au même titre que je savais que j'étais capable de relever tous les défis que Keith me lançait à l'autre bout de notre table de air hockey. Ces numéros, c'étaient nous. Ces pièces avaient une signification.

Je pliai les bras derrière la tête et m'allongeai, les paupières lourdes.

C'était tellement calme. Tellement, tellement calme. Comme une chambre de torture qui pompait ma volonté de vivre.

La voix de Keith surgit alors que j'étais sur le point de sombrer dans le sommeil.

Change de chaîne, Will. Cette émission est ultra-nulle.

Et ensuite je m'endormis.

* * *

Le sol glissant du couloir est froid sous mon corps, mais je suis si faible que je ne peux me lever. Le couloir est blanc et long. Je suis tout seul, puis au loin, surgit une ombre qui s'avance vers moi : un chariot, avec dessus un corps ; ses roues font entendre un bruit de ferraille. Il est proche à présent, le drap blanc taché de sang. Je veux me lever au moment où le chariot passe devant moi, mais impossible.

Will ?

Sur le chariot, c'est Marisa, qui sourit d'un air absent.

Je veux qu'on m'adore.

Lève-toi, Will. Lève-toi. Intruder alert ! Intruder alert !

Je bondis hors du lit, dans un état de demi-sommeil.

Où étais-je ? *La camionnette, le sentier, Fort Eden, le Bunker, le sous-sol.*

J'étais debout, près d'un lit de camp, dans un abri antiatomique et non pas assis sur un sol blanc à regarder passer Marisa sur un chariot. Pourtant, dans le profond silence du sous-sol, les roues du chariot étaient là. L'une de ces roues se balançait d'avant en arrière comme attachée à un caddie défectueux.

Il n'était plus temps de se cacher et il ne servait à rien d'éteindre la lumière de l'abri antiatomique. Quiconque était entré dans le sous-sol avait allumé les lumières, alors éteindre la mienne ne changerait rien. Ayant laissé la porte entrebâillée, je vis des ombres passer. Le chariot n'était pas seulement réel, il se déplaçait au sous-sol.

Il s'arrêta à l'endroit où étaient entreposés les produits d'épicerie. Je me rappelai alors la porte fermée que j'avais vue tout près, celle que je n'avais pas ouverte.

Ce doit être là qu'ils mettent les cadavres.

Cette pensée me trotta dans la tête jusqu'à ce que le bruit des roues s'éloigne et disparaisse presque totalement.

Je regardai ma montre : 22 h 58. Je n'avais dormi que vingt minutes environ. Après avoir ouvert un peu plus la porte de l'abri, je regardai le sous-sol éclairé : il était désert. D'où je me tenais, je voyais que la porte qui conduisait au rez-de-chaussée avait été laissée grande ouverte. Je pourrais donc m'enfuir dans les bois, ou du moins dans la cuisine. Mais sur qui tomberais-je : Mrs Goring, un couteau de boucher à la main ?

Je me persuadai de sortir de cette maison de fous dans laquelle je m'étais glissé et entrai de nouveau dans le sous-sol. Quiconque était descendu là était sorti désormais, par la porte que je n'avais pas pris la peine d'ouvrir. Je me hâtai vers le plan incliné qui menait au rez-de-chaussée, en jetant un œil dans le coin. Il n'y avait personne là-haut, en apparence en tout cas, mais j'avais laissé mon sac à dos dans l'abri antiatomique. Je me retournai pour revenir sur mes pas et j'aperçus de la lumière sous la porte par où le chariot était parti. Il y avait encore autre chose : j'entendis des voix. De petites acclamations, en fait, ou quelque chose qui y ressemblait, dans un lointain couloir que je ne voyais pas.

Je me glissai jusqu'à la porte et regardai le long de son bord, totalement troublé.

— Ne touchez pas au chariot !

C'était la voix de Mrs Goring, venant du haut d'un plan incliné bien plus long. Un tunnel en pente comme celui qui reliait le sous-sol au Bunker, s'étendant sur une trentaine de mètres entre deux bâtiments. La femme était à l'intérieur de Fort Eden. Et ce n'était pas un chariot-brancard qu'elle poussait, mais un chariot de nourriture, rempli de choses à grignoter.

— C'est tout pour ce soir. Savourez-les.

La voix couinante de Mrs Goring descendit le tunnel. Tout au bout, une porte claqua et le chariot roulait vers moi encore une fois. Elle passa sous la première de cinq ampoules crasseuses, toutes espacées de cinq ou six mètres, et je me reculai de la porte. Tout en me dirigeant sans bruit vers ma cachette, je me dis que je serais peut-être capable de traverser le tunnel tout seul. Peut-être que si j'attendais que tout le monde dorme, je pourrais découvrir ce qui se tramait vraiment sans que cela se sache.

Le chariot vide de Mrs Goring descendait encore le tunnel avec fracas lorsque je regagnai l'abri antiatomique et baissai la lumière. Sans la lueur de l'écran de contrôle, que j'avais négligé d'éteindre, l'obscurité m'aurait englouti. J'allais appuyer sur le bouton OFF, pour plus de précaution, lorsque je le vis sur l'écran.

Ben Dugan était assis dans le fauteuil.

* * *

Je tentai de lire sur les lèvres de Ben, mais en vain. Quelles que soient les paroles qu'il prononçait, je ne les comprenais pas. Il marquait des pauses, comme s'il hésitait à poursuivre. Ne supportant plus le silence, je sortis mon Enregistreur, j'entrai les mots BEN DUGAN et appuyai sur PLAY. La première voix qui m'arriva dans les écouteurs fut celle du Dr Stevens.

Quand as-tu ressenti cela pour la première fois ? Remonte aussi loin que possible.

J'en sais rien. J'ai oublié.

Qu'est-ce que tu as oublié ?

C'est impossible de vous répondre. Je ne me rappelle pas ce que j'ai oublié.

D'accord, mais il y a un indice ici, tu vois ? Il y a des choses dont tu ne veux pas te rappeler, donc tu ne te les rappelles pas. Quand tu songes à ces choses - les événements que tu ne veux pas imprimer dans ta mémoire - quelles sont-elles ? Qu'est-ce qui fait qu'elles t'effraient ?

Je n'aime pas la boue.

OK. C'est un début. Donc, si tu creuses dans la boue, ça te dérange ?

Je ne saurais pas dire. Je ne crois pas avoir déjà fait ça.

Oh, mais si, Ben. Crois-moi, tu as fait ça. Et tu es toujours en vie.

Je ne m'en rappelle pas.

Qu'est-ce qui, dans la boue, te dérange tant ?

Y a pas un peu d'eau, ici ?

Non, il n'y a pas d'eau. Pas tant que tu ne m'auras pas dit. Il y a longtemps que nous en discutons. Il faut que tu me dises, Ben. Qu'est-ce qui, dans la boue, te dérange autant ?

Je ne m'en rappelle pas.

Si, tu t'en rappelles.

Non.

La séance se poursuivait sur le même modèle : *Si, tu te rappelles. Non. Où est l'eau ?* Je l'avais déjà écoutée pendant quelques minutes, alors je savais. J'ouvris une barre de céréales et je retirai les écouteurs de mes oreilles.

Ben Dugan se pencha et ramassa quelque chose par terre que je ne vis pas. Il se leva du fauteuil, tenant quelque chose dans sa main.

— Qu'est-ce qu'il nous fait ? me demandai-je, en prenant une petite bouchée de ma barre caoutchouteuse, comme si j'étais en train de regarder un film.

Il avait le dos tourné à la caméra, les yeux fixés sur le mur, les doigts serrés sur une sorte d'outil contondant. Des filaments d'une matière visqueuse en dégouлинаient, tombant par terre, à ses pieds. Il s'avança jusqu'aux numéros peints en rouge et fit quelque chose que je n'arrivais pas à voir.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Ben Dugan ? demandai-je.

Il se retourna et laissa tomber par terre, devant la caméra, l'outil qu'il venait d'utiliser. Puis il disparut. Tout comme le numéro 1. Ce qu'il avait eu à la main, c'était un large pinceau, gorgé de peinture.

Le 1 avait été remplacé par une tache bleue, qui gouttait sur le mur comme du sang couleur cobalt.

A quoi cela rimait-il de masquer le numéro ? On aurait dit un zombie qui choisit de rayer son existence.

Voilà, j'ai effacé mon numéro.

Maintenant, je suis prêt à affronter la fin.

* * *

Je passai au bouton *P*, la pièce principale, et vis que tous les autres étaient assis dans un coin, sur des canapés et des fauteuils. Ben s'approcha et tout le monde se leva, se rassemblant autour de lui. Ils semblaient lui poser des questions mais il était impossible d'en avoir le cœur net.

— Je donnerais n'importe quoi pour une source audio, dis-je.

Ben se recula du reste du groupe et c'est alors que je *le* vis pour la première fois. Il devait s'agir du grand manitou. Grande et sombre silhouette, à peine visible au bord de l'écran. La silhouette s'avança vers Ben, lui touchant l'épaule et l'éloignant. Elle lui parlait, murmurant à son oreille : un message en privé qui devait rester entre eux deux. Toute cette scène semblait hantée, comme baignée dans un silence noir.

Tous les deux arrivèrent devant une porte s'ouvrant sur des ténèbres, et puis tout à coup, Ben Dugan disparut. Parmi les six écrans dépourvus de boutons, l'un se mit à crépiter, et j'eus un mouvement de recul, trébuchant sur mon sac à dos et tombant par terre. Je croyais ces six-là inutilisables, simples yeux vides fixés sur moi sans raison. Mais à présent, il y en avait un d'allumé. Je me relevai et m'approchai, les yeux rivés sur une pièce que je n'avais encore pas vue.

La première chose qui me frappa, c'est qu'elle était peinte en un bleu foncé et menaçant. Le sol, les murs, le fauteuil : tout était couvert grossièrement de bleu marine, comme si quelqu'un avait appliqué la peinture à mains nues. La seconde, c'était le casque suspendu à un coin du fauteuil. Il était en cuir, ou en une matière semblable ; et sur le dessus se dressait une série de tubes et de fils qui étaient reliés au plafond. Un message semblait surgir du silence de la pièce : *assieds-toi dans ce fauteuil, mets le casque, fais ce que je dis*. Clairement, le fauteuil était fait pour qu'on s'y assoie, le casque pour qu'on le mette.

J'avais l'impression de regarder un truc virtuel. Comme un jeu vidéo ou une émission de télé. Mais je savais aussi que ce n'était pas le cas : c'était bien réel ; je connaissais ce mec. Je songeai sérieusement à sortir en courant du bunker de Mrs Goring, à entrer dans les bois et à remonter le sentier. Mais un plan de cet acabit présentait des problèmes : j'étais en pleine nature et je passais pour ne pas avoir le sens de l'orientation. Je n'avais quasiment jamais campé, et encore moins essayé de vivre à la dure, tout seul, au milieu de nulle part. Ce que j'avais devant les yeux m'effrayait, bien sûr, mais la perspective de partir m'effrayait tout autant. Et penser que dans ma fuite je pourrais rencontrer Mrs Goring ou Rainsford m'inquiétait encore plus. Il existait une autre raison, plus perturbante, qui faisait que je restais et qui

m'empêchait de partir : j'étais curieux. Tellement curieux, en fait, que je ne supportais pas de ne pas savoir à quoi tout cela rimait ni où cela nous conduirait. Partir, cela signifiait ne pas découvrir la vérité, ce qui semblait inacceptable.

Ben Dugan entra dans la pièce. Il s'assit dans le fauteuil et prit le casque dans les mains, les yeux fixés dessus, sans bouger. Il leva la tête et dit quelque chose que je n'entendis pas. Mais d'après l'expression de son visage, je crois que je compris le message.

Je ne peux pas faire ça.

Il resta assis là puis finit par s'abandonner à ce qui lui arrivait, quoi que ce fût. Il enfila le casque qui lui recouvrit jusqu'aux yeux. Seule la partie inférieure de son visage était encore visible.

Les autres, au moins, l'entendront crier, me dis-je. Ils viendront en courant et le sauveront si les choses se gâtent, pas vrai ?

Les tubes tressautèrent de façon grotesque, comme s'ils venaient soudain de se remplir de liquide ou d'électricité. Et l'écran noir commença à afficher des données, en caractères vert brillant.

Ben Dugan, 15 ans

Peur profonde : insectes, araignées, mille-pattes

Ben Dugan était terrifié par les trucs qui sortaient de terre en rampant. Je savais cela depuis le début. La peur était devenue une ombre menaçante qui gouvernait sa vie. C'était déjà un miracle qu'il soit entré dans les bois. Pendant que je regardais la forme immobile assise dans la pièce bleue, la voix du Dr Stevens occupa mon esprit.

Maintenant on arrive à quelque chose, Ben. Mais pourquoi ? Pourquoi crains-tu ces choses ?

J'en sais rien. Si, tu le sais.

Non ! Laissez-moi tranquille !

Une barre bleue se mit à remonter sur la droite de l'écran, comme un thermomètre dont le mercure chauffe.

— Il lui arrive quoi, à ce mec ? fis-je à voix haute, regrettant de n'être pas à la maison, à regarder un film d'épouvante avec Keith.

Il va exploser ! disait Keith, parce que c'est toujours ce que nous faisons pour nous calmer : gueuler après la télé jusqu'à ce que les passages vraiment horribles nous fassent hurler dans tout le sous-sol.

L'écran se mit à déconner, de la neige parasite recouvrant la silhouette maussade de Ben. Son corps fut pris de secousses et, soudain, l'image fut remplacée par un enfant de cinq ou six ans qui marchait dans un parc. Il s'agissait d'un garçon ; il riait comme rient les petits garçons, s'éloignant de la personne qui tenait la caméra. Il avait à la main une petite pelle en plastique, qu'il agitant comme une baguette magique à mesure qu'il s'approchait d'un bac à sable détrempe. Il se trouvait dans une sorte de parc délabré. Les nuages bas laissaient filtrer une lumière blafarde. L'image se couvrit à nouveau de neige parasite et Ben reparut. La ligne de mercure bleue remontait plus vite à présent.

— Il a peur, dis-je.

J'imaginai Keith me répondre en hurlant : *Sans blague !*

A partir de cet instant, l'image fit des va-et-vient entre Ben Dugan dans la pièce bleue et le petit enfant dans le parc. Il devait y avoir un écran à l'intérieur du casque, un écran qui permettait à Ben de voir ce que je voyais. Quant à savoir d'où venait le film, ça restait un mystère.

Ces images étaient-elles authentiques, inventées ou bien tirées en quelque sorte du cerveau de Ben et projetées devant lui ?

L'enfant était dans le bac à sable désormais et creusait avec la pelle en plastique. Le sable était humide et le bois de la rambarde qui entourait le bac semblait pourri. Le garçon abandonna la pelle et se mit à creuser comme un chien, jetant des paquets de sable détrempé sur l'objectif de la caméra. Dans l'abri, la barre bleue approchait du haut de l'écran.

Le garçon tenait fermement quelque chose de lourd et d'étrange. Il cria quelque chose que je n'entendis pas.

Un os de dinosaure ! Maman, regarde !

La caméra bougea, à me donner mal au cœur, se rapprochant de ce que le garçon avait trouvé. La ligne bleue semblait sur le point de percer le haut de l'écran et de continuer à monter sur le mur de l'abri antiatomique. Ben commençait à se recroqueviller dans le fauteuil. Le garçon, qui était, comme je le compris tout à coup, Ben petit, n'avait pas découvert un os de dinosaure dans le bac à sable. Il souleva l'objet à grand-peine et s'aperçut qu'il avait dans la main un doigt humain. Ce doigt était rattaché à un bras, qui sortit du sable avant que le jeune Ben ne sache ce qu'il avait déterré. Le bras commençait à se décomposer ; la peau était bleue et jaune, comme si une voiture lui avait roulé dessus et l'avait abîmé de façon irrémédiable. Une araignée s'avança sur le bras et atteignit le doigt du garçon. Et puis la situation se gâta.

Le petit Ben Dugan regarda la caméra, les yeux écarquillés, main dans la main avec un mort. L'image se figea, telle une photo, sur l'enfant terrifié, et des silhouettes de mille-pattes et d'araignées commencèrent à occuper l'écran, comme s'ils rampaient sur l'objectif même de la caméra. Toutes sortes de bêtes rampantes obscurcirent l'écran et l'on ne vit bientôt plus le bac à sable. Le parc disparut ; le ciel aussi.

A la fin, tout ce qui restait, c'étaient les yeux du garçon, blancs de peur. Tout le reste était recouvert par une nuée noire d'insectes.

Lorsque la pièce bleue revint sur l'écran, la barre bleue était arrivée au bout et le cou de Ben se contracta. Les tubes et les fils se balançaient furieusement au-dessus de sa tête.

Et puis, tout à coup, le calme.

Il est mort, pensai-je, les yeux fixés sur le corps affalé dans le fauteuil.

Ben Dugan est mort.

Non, il n'est pas mort. Regarde, il revient à lui.

Tais-toi, Keith ! Laisse-moi tranquille !

Je restai tout seul dans l'abri antiatomique, à écouter mon cœur battre dans ma poitrine.

Quelques secondes plus tard, l'écran s'éteignit et la pièce bleue se volatilisa.

Ben Dugan avait disparu.

KATE

EDEN 2

J'avais besoin de réponses que les écrans de contrôle refusaient de me donner. Le système de surveillance avait cessé de fonctionner, ce qui voulait dire que j'étais à la fois aveugle et tout seul. J'essayai chacun des boutons, mais rien ne se produisit. Peut-être que les écrans fonctionnaient avec une minuterie. Ou peut-être que ce qui avait plongé Ben Dugan dans un état de choc avait aussi fait sauter un fusible.

Il s'écoula une demi-heure, pendant laquelle je fis toutes les tentatives imaginables pour remettre le système en marche. Je cherchai des fils débranchés ou une petite trappe d'accès, mais sans succès.

J'appuyai sur les boutons en utilisant toutes les combinaisons possibles dans l'espoir que l'une d'elles déclenche un redémarrage. J'introduisis un crayon dans les trois trous étranges destinés à une sorte de connexion audio qui avait cessé d'exister des décennies auparavant. Je vérifiai même le boîtier électrique de l'autre côté du mur. Mais tout ce qu'il renfermait datait de la préhistoire. Je supposai que si je touchais au moindre truc, soit je m'électrocuterais soit je couperais le courant au rez-de-chaussée.

Plus j'examinais le mur d'écrans, plus leur inutilité me les faisait paraître étrangers. Je comprends la vieille technologie, mais en l'occurrence, cela ressemblait à une langue morte ou à une roue en pierre : tellement inutilisable que c'en était frustrant.

A un moment donné, je me rendis compte à quel point j'étais fatigué. La journée avait été longue et la nuit plus longue encore. Et le fait de me cacher dans un sous-sol étranger engendrait un stress qui commençait à affaiblir ma résolution. J'échafaudai un plan bancal, puis je réglai l'alarme de ma montre et dormis d'un sommeil agité pendant près de quatre heures, me réveillant à 3 heures. Je revérifiai les écrans, en appuyant sur tous les boutons, mais sans succès. J'avais eu un plan lorsque je m'étais allongé sur le lit de camp, mais désormais, j'étais dubitatif.

J'y réfléchis plusieurs minutes, debout, bien qu'à moitié endormi, et je décidai d'aller au moins jeter un œil. Si je ne le sentais plus, il serait toujours temps de renoncer.

Tout en mettant mon sac sur le dos, je tâchai d'effacer toute trace de ma présence dans la pièce. Puis j'éteignis la lumière et quittai l'abri antiatomique.

J'empruntai le tunnel qui conduisait à Fort Eden, avec l'impression de quitter une salle de cinéma en plein milieu du film. Il ne manquait plus qu'un panneau lumineux avec « EXIT » écrit en rouge. Au bout, il y avait une porte équipée d'une barre horizontale, comme celle du gymnase de mon école primaire. C'était le genre de porte qu'on pouvait verrouiller de l'extérieur.

Mais en cas d'incendie ou de balle aux prisonniers qui dégénère, on pouvait toujours, grâce à la barre, l'ouvrir de l'intérieur.

Pour faire ce que j'avais à faire, je fus plus discret que Mrs Goring, baissant lentement la barre de la porte jusqu'à ce qu'elle s'ouvre. Je ne fis que l'entrebâiller et pour la première fois, j'eus un véritable aperçu de l'intérieur de Fort Eden.

Tout ce que je voyais, c'était un rideau noir en velours suspendu au mur et recouvrant les fenêtres à barreaux qui donnaient sur le bunker de Mrs Goring. Je poussai un peu plus la lourde porte : une lumière inondait une table ronde située au centre de la pièce. Quelqu'un y était assis et lisait un livre.

Marisa.

Si une personne devait être réveillée à cette heure, c'était elle, je le savais. J'avais quelque peu espéré que je ne tomberais pas sur elle, afin de pouvoir jeter un œil tranquille, sans craindre d'être surpris. Mais de la voir là, je changeai d'avis.

Le son de sa voix et de celle du Dr Stevens resurgit dans ma mémoire.

C'est surtout la nuit que ça se gâte, quand tout le monde dort.

Qu'est-ce qui se passe ensuite ?

Ensuite, ça se gâte, c'est tout. Ça paraît tellement vrai, vous comprenez ?

Je comprends. Et ensuite ? Qu'est-ce qui se passe ?

D'abord, je ne peux pas du tout bouger, et ensuite, faut que je sorte au plus vite. Je dévale les escaliers, puis je vais dans la chambre de ma mère et je me mets au lit avec elle.

Tu as quinze ans, Marisa. Je sais que c'est terrifiant, mais tu devrais avoir passé l'âge maintenant. Je sais. Je fais des efforts. J'y arrive pas, c'est tout.

Je n'avais pas envie de la surprendre, alors je rassemblai mon courage, et parlai le plus bas possible.

— Hé, Marisa, c'est moi.

La pièce était grande et je ne savais pas si ma voix avait porté jusqu'au bout. Marisa ne bougeait pas d'un pouce.

— C'est Will, murmurai-je, un peu plus fort cette fois.

Elle leva alors les yeux de son livre. Elle semblait visiblement soulagée.

— Will ? fit-elle.

— Ouais, Will Besting. Celui d'hier.

Bon sang, Will, ressaisis-toi. De quel autre Will pourrait-il bien s'agir ?

J'ouvris la porte un peu plus et y collai ma poitrine. Je pourrais désormais entrer ou revenir sur mes pas, selon la façon dont les choses allaient se passer.

Une fois qu'elle m'eut reconnu, Marisa, en chaussettes, traversa la grande pièce à toutes jambes. Elle se déplaçait comme une gazelle. Elle avait enfilé un pantalon de pyjama en flanelle mais n'avait pas changé de tee-shirt.

— J'ai failli avoir une attaque, dit-elle, et je sentis son souffle chaud sur mon visage.

Elle avait entendu ma voix dès le début.

Je pris conscience que j'avais dû l'effrayer. Cette révélation me fit culpabiliser.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas te faire peur.

— C'est rien. J'ai facilement peur la nuit. Et j'ai des insomnies. Ça fait pas bon ménage.

Elle dut bien voir que j'avais peur, moi aussi.

Peut-être même que je faisais marche arrière, battant en retraite vers l'abri antiatomique. Sa voix était calme, presque apaisante, et elle tendait la main vers moi, comme vers un chien apeuré qu'elle essayait de raisonner.

— Viens, t'inquiète, Will. Tout le monde dort.

J'entrai, les yeux attirés par la faible lueur au-dessus de la table.

— Tu ferais mieux de bloquer la porte avec un truc, murmura-t-elle. Elle ne s'ouvre pas de ce côté. J'ai essayé.

Elle me regarda d'un air curieux, comme si elle cherchait à savoir ce que renfermait la longue galerie et comment j'avais réussi à trouver la porte, mais elle se tut. Je retirai mes chaussures et j'en posai une par terre pour bloquer la porte. J'étais à l'intérieur de Fort Eden, un lieu dans lequel je m'étais promis de ne pas entrer.

— Par ici, dit-elle en prenant ma main et en me guidant sur la droite.

Elle ne me tenait pas la main, elle me tirait en avant comme on tire un petit garçon dans un supermarché. Elle me la lâcha une fois que nous fûmes arrivés devant un ensemble de meubles. Je levai les yeux au plafond, tentant de trouver une caméra de surveillance, mais il n'y avait guère assez de lumière pour y voir clair. Dès le début, ce coin semblait revêtir une grande importance : il n'apparaissait pas sur l'écran de contrôle de l'abri antiatomique.

Elle pointa le doigt dans la direction d'où nous étions venus.

— Tout le monde dort là-bas, à l'autre bout. En plus les portes sont massives ici. Je suis pas sûre qu'ils nous entendraient si on criait.

— J'ai pas envie d'en avoir le cœur net, dis-je, en suivant la direction qu'elle indiquait.

Je vis trois portes.

— Celle de gauche, c'est pour les filles, celle de droite, pour les garçons, dit-elle, et j'imaginai des lits et une salle de bains de chaque côté, comme des petits dortoirs.

— Et la porte du milieu ? Elle conduit où ? demandai-je.

Elle s'assit sur un canapé en cuir, sans faire cas de ma question. J'aperçus le livre qu'elle avait à la main mais je ne demandai pas de quoi il s'agissait. Tout était plongé dans l'obscurité. Je remarquai donc ce que je voyais du mieux que je pus. Je voulais connaître cet endroit pour m'en représenter, si possible, les détails.

— C'est grand, ici, dis-je, en m'asseyant à l'autre bout du canapé, peu désireux de la faire fuir.

— Will, dit-elle, en se penchant un peu vers moi. Comment est-ce que tu t'es retrouvé derrière cette porte ?

Ma gorge devint sèche, si sèche en fait que je n'aurais pas été étonné de ne plus avoir de voix si je tentais de parler à nouveau.

Je retirai mon sac à dos et j'ouvris une bouteille d'eau, la lui tendant.

— Non merci.

Je pris deux rapides gorgées puis je remis le bouchon. Par où commencer ?

— Il y a un autre bâtiment. C'est là que j'étais.

— Tu veux parler de la baraque de Mrs Goring ?

— Ouais, il y a un sous-sol. C'est là que j'étais.

— Mais comment...

Elle semblait chercher une logique à tout ça, imaginer comment j'avais bien pu arriver là et sa voix s'éteignit dans l'obscurité.

— J'y suis bien, dis-je, ne sachant jusqu'où je devais aller dans la confidence. Je suis au sec. Ça vaut mieux que de rester dans les bois.

J'avais des questions, des tas, mais il y en avait une surtout que je ne savais comment aborder.

Est-ce que Ben Dugan est mort ?

Si je l'interrogeais là-dessus, elle saurait que, du bunker, je voyais ce qui se passait. Et cela donnerait lieu à de nouvelles questions auxquelles je n'avais pas envie de répondre. En tout cas, pas maintenant.

— Il est comment ? demandai-je alors.

— Qui ça ?

— Tu sais bien, le grand manitou dont nous a parlé le Dr Stevens. Le docteur.

— Il n'est pas comme je l'avais imaginé, dit-elle. Enfin, il est très bien. Je pense même qu'il te plairait.

— Vraiment ?

— Il est arrivé par ces escaliers après le départ de Mrs Goring. De ce côté-là, c'était un peu bizarre.

Marisa montra du doigt un escalier dont je ne voyais que les deux premières marches. Il se trouvait au milieu de la pièce et descendait dans le noir.

— Même Kate a eu peur la première fois qu'il est arrivé. Tu sais, t'as plein de vieux films où on voit une belle nana descendre les marches dans sa robe de bal et tout ? Là, c'était le contraire. On aurait dit qu'il sortait tout droit du sol.

— Je croyais que t'avais dit qu'il me plairait.

— Et c'est le cas. Après ça, il s'est approché de la table et nous a dit à tous de nous asseoir. Ensuite, il a dit qu'il s'appelait Rainsford, et rien de plus. Il était là : « *Vous serez tentés de me donner beaucoup de noms : Docteur, Monsieur, Chef, le vieillard de la maison. Je vous en prie, contentez-vous de Rainsford.* » Après ça, c'était cool. Dès qu'on a entendu le son de sa voix, il nous a plu à tous.

Je voulus dire : *Jusqu'à ce qu'il tue Ben Dugan.*

— Et ensuite, après ça ?

— Tu poses beaucoup de questions.

— Je m'ennuie au sous-sol.

— Alors reviens. Il nous a demandé de tes nouvelles.

Elle se pencha un peu plus ; dans l'obscurité, ses yeux marron étaient noirs.

— Je crois qu'il peut nous aider.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que. Il a guéri Ben. Ce mec est sérieux.

— Il a guéri Ben ? Mais c'est pas ça qui s'est passé. Ben est mort.

Marisa se recula, comme si le petit chien apeuré qu'elle avait apprivoisé était sur le point de la mordre.

— Ben n'est pas mort. Il va bien.

Elle montra du doigt la porte du milieu, celle entre la pièce des filles et la pièce des garçons.

— Il est passé par cette porte, et quand il est revenu, il n'avait plus peur.

Elle me regarda avec méfiance, comme si elle n'était pas sûre de pouvoir se fier à moi.

— Qu'est-ce que tu me caches ?

Je pris une autre gorgée d'eau que j'avalai non sans peine. Les choses ne se passaient pas comme je l'avais imaginé. Je connaissais à peine Marisa. Et si, pendant mon absence, on l'avait montée contre moi ? Pourquoi, alors, en révélai-je autant et aussi rapidement ?

— J'ai trouvé une pièce en bas, dans le sous-sol de Mrs Goring. C'est un vieil abri antiatomique. A moins que ce soit juste destiné à voir ce que fait l'ennemi quand il s'approche du fort. Tu vois, histoire de préparer une contre-attaque ou quelque chose dans le genre.

Marisa s'était écartée de moi autant que le lui permettait la longueur du canapé. Elle me regardait, cherchant à comprendre. Cette fille, c'était une véritable intellectuelle.

— Est-ce que tu nous observes, Will ?

Je marquai une pause, une drôle de sensation dans le ventre : je n'aurais sans doute pas dû en dire autant.

— C'est pas comme si j'avais fait exprès de tomber dessus. Les écrans se trouvaient là, c'est tout. Et de toute façon, on voit quasiment rien.

Marisa resta muette alors je m'empressai de poursuivre.

— Cette grande pièce avec la table, je la vois parfois. Et il y a deux autres pièces. On dirait des confessionnaux ou des trucs dans le genre. Quant à la pièce où Ben est entré... J'ai vu où il est allé, et c'est pas ce que tu crois. J'ai cru qu'il était mort.

Marisa me fixa pendant longtemps : dix secondes, peut-être davantage.

— Qu'est-ce que t'as vu ? finit-elle par demander.

Je lui parlai du casque et des affreux murs bleus.

Mais je n'allai pas jusqu'à décrire les images bizarres qui avaient occupé l'écran. Marisa secoua la tête.

— Tout ce que je sais, c'est que quand il est revenu, il n'avait plus peur des insectes et des araignées. Mais c'est un peu flippant, cette histoire de casque. Je me demande à quoi ça sert ?

D'un côté, j'avais envie de crier : *À te foutre la trouille !* Mais de l'autre, je pensais : *Ne fais pas ça ; laisse tomber.* Je commençais à douter de moi. Ben Dugan n'était pas mort ; et qui plus est, il était guéri. C'est du moins ce que croyait Marisa. Ben Dugan n'avait plus peur. Pour cela, je l'enviais et je savais quelles étaient les peurs de Marisa. Si elle comprenait que le traitement la confronterait à ces peurs-là, jamais elle ne le poursuivrait. Malgré la folie de Fort Eden, je ne pouvais m'empêcher de penser que je risquais de priver Marisa d'une guérison.

— Comment est-ce que tu savais de quoi Ben avait peur ? demandai-je.

— Rainsford nous a obligés à le dire.

— Comment ça, il vous a obligés ?

— C'est pas exact : je voulais dire qu'il nous a convaincus de le dire. C'est un type très persuasif de ce côté-là. Tout le monde a parlé, sauf une personne.

Je les voyais, assis en cercle, autour de la table, envoûtés, débitant ce qu'ils savaient. Et je savais aussi que, parmi les six, il y en avait un qui ne dirait jamais ce qui l'effrayait.

— Avery, dis-je.

Autre erreur.

Comment étais-je censé savoir qui parlerait ou pas ?

— Ouais, Avery.

Marisa ne marqua pas de temps d'arrêt ; et ce qui était mieux encore, elle s'approcha de moi à nouveau.

« Elle est super silencieuse, hein ? Mais je commence à penser que c'est que la partie émergée de l'iceberg.

Quand c'a été son tour, elle a dit un truc qui m'a donné la chair de poule. »

Je savais ce qu'Avery avait dit.

Je l'avais déjà entendue le dire des dizaines de fois.

Vous ne pouvez pas me guérir. Personne n'en est capable.

Je demandai à Marisa de quoi, selon elle, Avery avait peur. Elle haussa les épaules, pensive. Je revins donc à Ben Dugan.

— Ben est entré dans une pièce et a parlé quelque temps, mais je ne l'entendais pas. C'est un truc dont je n'ai pas encore parlé. Je pouvais seulement voir, je ne pouvais rien entendre du tout. Les écrans n'ont pas d'audio.

— Alors, c'est comme des caméras de surveillance, dit Marisa, qui sembla s'adoucir à cette idée, l'inquiétude ayant fait place à la curiosité.

Comme je ne pouvais pas entendre ce que les gens disaient, cela réduisait mon indiscretion de 50 pour cent.

— Je parie que la pièce que tu as vue, c'est celle où on va pour parler au Dr Stevens. Y en a une de chaque côté, dans le fond. Une pour les filles et une pour les garçons.

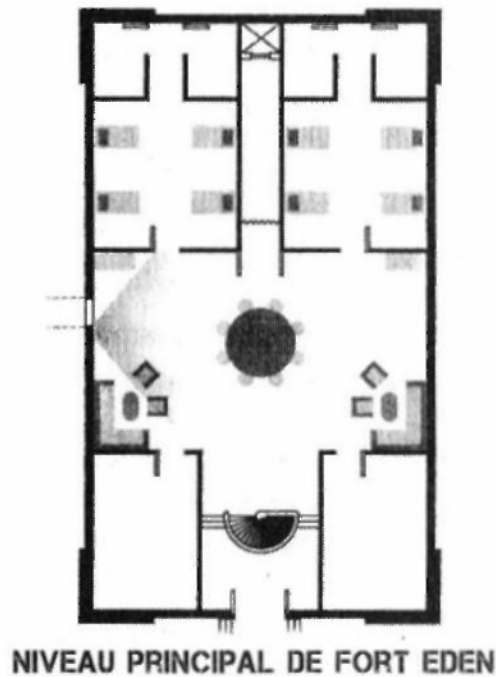
— Holà, attends. Est-ce que t'es en train de dire que le Dr Stevens parlait à Ben ?

— Ouais, elle est là si on a besoin d'elle. On peut aller la voir et lui dire comment on va. C'est ce qu'a fait Ben avant d'être guéri.

— Mais elle n'est pas ici. Elle est partie.

— Je ne dis pas qu'elle se trouve à l'intérieur de la pièce. C'est un écran. Elle est rentrée chez elle. On l'appelle, elle répond. En tout cas, c'est comme ça que c'est censé fonctionner. J'ai pas essayé.

Mes yeux s'étaient adaptés à la pénombre et je lui demandai de me parler des autres pièces de Fort Eden. Elle me dit qu'il existait un bureau au bout des escaliers mais que la porte en était toujours fermée. Derrière nous, il y avait une bibliothèque, ce qui me remit en mémoire le livre qu'elle avait posé par terre.



— Qu'est-ce que tu lis ? demandai-je.

Elle le ramassa et me le tendit.

A présent, j'avais les deux mains prises : l'une tenait une bouteille d'eau et l'autre un livre. Si elle avait voulu me tenir la main, elle n'y serait pas parvenue.

— *La Perle*, dis-je. Très bon livre.

— Ouais en tout cas, on est tous obligés de le lire, alors j'espère que t'as raison.

— Attends, vous êtes tous en train de lire *La Perle* ? Pourquoi ?

Marisa haussa les épaules.

— Rainsford a posé une boîte au milieu de la table et nous a demandé d'y mettre tous nos appareils électroniques, y compris les téléphones. C'est pas comme si on avait du réseau de toute façon, mais c'était pas facile. Ça m'a rappelé ce mouvement jeunesse auquel j'allais avant. On arrivait, et y avait un jeune pasteur, la vingtaine, qui faisait passer une boîte en carton en demandant nos téléphones, qu'il promettait de nous rendre à la fin de la soirée. Quand il reprenait la boîte, elle débordait. Bref, selon Rainsford, de lire le même livre, ça créerait des liens entre nous.

Je songeais : Pourquoi *La Perle* ?

Mais je dis quelque chose de vraiment stupide :

— Je l'ai déjà lu. Je pense que tu vas aimer.

J'avais déjà fait cette erreur avant, de chercher à montrer que je sortais du lot.

Bah, bien sûr que je l'ai lu ; Steinbeck et Hemingway sont mes potes.

Marisa ne répondit pas.

Elle m'arracha le livre des mains et se tourna sur le côté, les yeux fixés sur la couverture plutôt que sur moi. Puis elle dit une chose à laquelle je ne m'attendais pas du tout.

— Dis-moi de quoi tu as peur, Will.

La question arriva sans prévenir et elle retentit à mes oreilles comme un coup de canon. Marisa se tourna vers moi à nouveau.

— Tout le monde, ici, a peur. A vraiment peur. C'est pour ça qu'on est là. La première partie de la guérison consiste à parler. Tout le monde a parlé, sauf toi.

— Avery n'a pas parlé.

Marisa leva les yeux vers la faible lumière au-dessus de la table et se leva pour partir.

— Laisse tomber.

Je voulais, plus que tout au monde, qu'elle reste. Je voulais que notre soirée secrète ne s'arrête jamais.

— Je vais te confier un autre secret, mais pas celui-là. Pas encore.

Elle s'arrêta, se retourna et s'assit.

J'avais piqué sa curiosité, mais elle restait méfiante, je le voyais bien, comme si je m'apprêtais à la duper. Du moins, elle était revenue.

— Balance.

Je respirai profondément et la regardai droit dans les yeux.

— Je ne vais pas dans un lycée privé. Je suis scolarisé à domicile.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Parce que l'école et moi, ça ne fait pas bon ménage.

Ce n'était pas un aveu énorme, mais c'était quelque chose, et cela suffit.

— Est-ce que ç'a un rapport avec ce qui te fait peur ?

— Peut-être.

Elle tendit la main pour attraper la bouteille d'eau et je la lui donnai tout en regardant son tee-shirt. Elle leva encore une fois les yeux au plafond.

I WANNA BE ADORED

Le rêve que j'avais fait me revint tout à coup - le corps de Marisa sur un chariot - et pendant un instant, la peur m'embrasa l'esprit. C'était une drôle de sensation.

Comme si quelqu'un l'avait mis là pour que je le trouve et que j'étais tombé dessus par hasard.

— Les Stones Roses, dis-je.

— J'y crois pas.

Elle sourit et se rapprocha un peu plus.

— Tu savais ?

— C'est une super chanson. Qui ne connaît pas ça ?

I Wanna Be Adored [Je veux qu'on m'adore] n'apportait pas des informations sur Marisa ; il s'agissait de la chanson d'un groupe anglais des années quatre-vingt-dix appelé les Stones Roses.

Ah si seulement j'avais su ce détail, si seulement j'avais su lors de notre première rencontre, car nous partagions un intérêt pour quelque chose qui n'était plus très connu. Mais on fait le nécessaire pour conquérir une fille. C'est du moins ce que mon père n'arrête pas de me dire. Je savais car elle portait le tee-shirt quand elle a rencontré le Dr Stevens.

Je savais parce que je l'avais déjà entendu dans la bouche de Marisa.

* * *

Nous convînmes de ne rien dire à personne, au moins pendant un jour encore. Elle ne révélerait pas ma cachette ni le fait que je voyais certaines choses d'où je me trouvais. Elle me fit promettre de ne pas regarder mes écrans si elle allait parler au Dr Stevens et moi, je lui fis promettre de ne pas me dénoncer. En tout cas, pas encore.

— Je crois que tu devrais revenir, dit-elle, à la porte. Mais tu as aussi raison. Quand Ben est revenu, il a dit qu'il avait mal aux doigts. Il n'arrêtait pas d'ouvrir et de refermer les mains. Il était survolté, et il jurait qu'on aurait pu lui mettre une araignée dans ses draps que cela ne lui aurait rien fait. Mais y a pas de doute, cet endroit n'est pas normal.

— Sans blague, dis-je. A demain soir ? Même lieu, même heure ?

Elle afficha un sourire timide, regarda *La Perle*, puis me regarda à nouveau.

— C'est un rendez-vous. Et emmène ta peur. Tu me confies la tienne, je te confie la mienne.

Il était un peu injuste que je sache tout d'elle. Mais j'étais un expert en jeux vidéo rétros et en air hockey qui n'allait pas dans un vrai lycée. Je devais profiter de tous les avantages à ma disposition.

La porte se referma derrière moi et je commençai à descendre le tunnel. Plus j'avançaïs, plus mes pas semblaient lourds. En entrant dans le sous-sol, j'avais l'impression de porter un cercueil sur le dos.

Les lumières du sous-sol étaient allumées. Était-ce moi qui les avais laissées ? Je ne me souvenais plus.

Je jetai un coup d'œil à l'angle du tunnel et m'aperçus que je n'étais pas tout seul.

Pendant mon absence, Mrs Goring était entrée au sous-sol.

* * *

Un bruit malencontreux - presque un cri - m'échappa. Je me reculai alors et me cognai le coude dans le coin de la porte. Mon petit juif se mit dans tous ses états, m'envoyant un picotement électrique dans le bras.

J'attendis dans la galerie sombre en me frottant le coude et en essayant de réfléchir...

Pouvais-je ou non l'emporter sur la vieille dame ? Peut-être que je pouvais parvenir jusqu'à une étagère et forcer Mrs Goring à reculer à l'aide d'une boîte de maïs ?

Quelques secondes plus tard, j'eus la sensation que Mrs Goring me suivait. Le sous-sol était silencieux, trop

silencieux ; et je l'imaginai, une batte de base-ball ou un rouleau à pâtisserie à la main, qui s'approchait peu à peu du tunnel.

J'aurais dû remonter en courant jusqu'à Fort Eden, mais quelque chose me disait que cette idée était pire encore que d'attendre d'être tabassé par un lourd objet en bois. Ma lucidité commençait à revenir, et avec elle, mon bon sens. Quiconque se trouvait là ne s'était peut-être pas aperçu de ma présence. Était-ce possible ? J'avais pris soin de ne laisser aucune trace de mon passage. Et peut-être que Mrs Goring était dure d'oreille.

Quelque chose bougea de l'autre côté : on aurait dit quelqu'un qui chargeait des boîtes de conserve et des cartons sur un chariot.

Je regardai ma montre. 5 h 10. Je n'aurais pas dû rester aussi longtemps dans le fort. C'était déjà le matin dans la clairière, et Mrs Goring rassemblait des provisions pour le petit déjeuner des visiteurs. C'était son boulot, après tout. Mais comment se faisait-il qu'elle ne m'ait pas entendu entrer ?

Je risquai un rapide coup d'oeil, pétrifié à l'idée que ce serait peut-être le dernier. Elle était là et faisait exactement ce que j'avais présumé : elle remplissait le chariot de préparation pour pancakes, de pêches au sirop, de beurre de cacahuète, de sirop d'érable.

Voir les ingrédients d'un petit déjeuner qui promettait d'être spectaculaire, et dont je ne profiterais pas, me mit l'eau à la bouche. Mais ce n'était pas grave, car je compris ensuite pourquoi elle ne m'avait pas entendu. Mrs Goring fredonnait - des écouteurs enfoncés dans les oreilles - tranquillement, massacrant la chanson qu'elle écoutait.

La porte du tunnel restait entrebâillée et je regardai la vieille femme partir avec ses provisions, me faisant reculer lorsqu'elle tourna les yeux dans ma direction. Le chariot s'avança vers moi, sa roue défectueuse branlant avec bruit. Elle s'avança sur le plan incliné, puis s'arrêta et claqua la porte derrière elle, m'enfermant à l'intérieur.

J'écoutai Mrs Goring s'éloigner et entendis le chariot rebondir au-dessus de ma tête, à mesure qu'elle se dirigeait vers la cuisine. Mon ventre, vide et privé de pancakes, gargouilla. Mais au moins, on ne m'avait pas découvert.

La porte n'était pas verrouillée, seulement fermée. Je fus donc bientôt de retour dans l'abri antiatomique et m'assis sur le lit de camp. Si seulement Marisa était avec moi. J'ouvris une barre de céréales et l'avalai avec de l'eau. Voyant qu'il y en avait encore plein d'autres dans mon sac, je regrettais de ne pas avoir emporté autre chose. Le manque de variété mettait déjà mes papilles au supplice.

L'ennui me gagna rapidement. J'étais trop prudent désormais pour écouter mon Enregistreur ; Mrs Goring m'avait donné une bonne leçon. S'égarer dans un univers sonore présenterait des risques tant qu'il y aurait du monde de réveillé. Il fallait vraiment que ce qu'on écoutait en vaille la peine.

Par contre, je pouvais enregistrer. Et c'est ce que je fis, en décrivant à voix basse tout ce qui m'était arrivé. Après quelque temps, je laissai tomber mes regards sur les deux livres de poche. En règle générale, je n'étais pas un grand lecteur. Je préférais écouter. Les carnets audio m'intéressaient particulièrement.

On insiste toujours sur l'importance de consigner des choses par écrit, mais enregistrer sa propre voix me semble plus important. J'ai essayé de lire de nombreuses biographies ; la plupart s'oublie très vite. Lire l'histoire de Martin Luther King est tout à fait insatisfaisant.

Mais l'écouter parler... entendre sa voix, c'est connaître l'homme. Ou mieux encore, écouter un parfait inconnu. Il n'y a rien qui me plaît plus que d'entendre des gens ordinaires raconter leur histoire.

Reste que je m'ennuyais et que, dans ce qui était devenu mon nouveau chez-moi, se trouvaient ces livres. Je les pris donc tous les deux. Je n'aurais pas dû être surpris que *La Perle* soit du nombre, et pourtant je l'étais.

L'autre livre s'appelait *La Femme des sables* écrit par un auteur japonais dont je ne pouvais prononcer le nom. Les deux livres étaient très abîmés et jaunes sur les bords, avec des traces de crayon qui avaient presque disparu sur certaines pages.

Je m'allongeai sur le lit de camp et commençai ma lecture. Cela me réjouit : d'imaginer Marisa en train de lire et de me demander à quelle page elle était rendue. C'était là quelque chose dont nous pourrions discuter, quelque chose de vrai à partager.

Je finis par avoir sommeil, et après avoir éteint la lumière, je dormis pendant quelques heures. Dans l'obscurité, le sous-sol faisait penser à une tombe où la notion de temps ne voulait rien dire. C'est alors que je fus brusquement réveillé par une lumière qui scintillait devant mes yeux.

Le mur s'animait de nouveau : l'écran central crépitait. Je me levai et tournai le variateur, inondant la pièce d'une lumière crue. Je revoyais la pièce principale de Fort Eden, théâtre d'une grande animation. Tout le monde était réveillé. Et en regardant ma montre, je m'aperçus que j'avais dormi quatre heures complètes. Il n'était pas loin de 9 heures.

Marisa, toute seule, lisait sur un canapé. Je ne pouvais m'empêcher de me demander à quelle page elle était rendue. Kate et Ben étaient assis par terre, en tailleur, et discutaient. Je devais reconnaître que Ben Dugan avait non seulement l'air indemne, mais sa gestuelle trahissait un mec satisfait et en bonne santé. Il portait un tee-shirt que je ne lui avais jamais vu avec dessus une sorte d'emblème.

Je n'entendais pas ce qu'ils disaient mais on aurait dit que Kate le cuisinait pour avoir des renseignements. Je trouvai intéressant que Connor, qui avait toujours été fourré avec Kate depuis le début, ne cesse de regarder dans leur direction. Assis à la table, il agitaient un livre de poche. Alex aussi était assis à la table et dessinait dans un carnet.

Il manquait une personne ; mais en appuyant sur le bouton *F* - la pièce avec les numéros 2, 5 et 7 peints sur le mur du fond - je la retrouvai.

Avery Varone, la fille aux nombreuses familles d'accueil. Elle regardait dans ma direction, sans prononcer un mot. Cela correspondait à ce que je savais déjà parfaitement, et je pris le risque de mettre mes écouteurs et de sélectionner l'une de ses séances enregistrées.

Rien ne va changer si tu n'arrives pas à être honnête avec moi.

Je sais.

Je comprends que tu aies peur, vraiment. Peux-tu me raconter quelque chose, n'importe quoi ?

Vous ne pouvez pas m'aider.

Ah ça, j'en sais rien. Il y a un petit bout de temps que je fais ça. J'ai aidé beaucoup de gens. Je crois que je peux t'aider, si tu me fais confiance.

Mmh mmh.

Réfléchis-y, c'est tout, d'accord ? La première étape, c'est la vérité. Avant d'arriver là, on est un peu coincés.

D'accord.

Que pensait Avery à présent, dans cette pièce étrange, les yeux fixés vers moi ? Je savais qu'elle ne me voyait pas, mais elle avait le regard vide et apeuré, comme si un fantôme était en suspens devant ses yeux.

C'était une jolie fille - de longs cheveux châains et un visage doux - mais de la voir là et d'entendre sa voix dans mes oreilles, j'étais bouleversé par son désespoir. A quoi ressemblerait-elle si elle pouvait être guérie ?

Guérie, délivrée de ses peurs. Mais peur de quoi ou de qui ? En ce qui concernait Avery Varone, c'était la question à laquelle il était impossible de répondre.

Même moi, je n'en savais rien car pendant toutes ces séances, elle ne l'avait jamais dit.

Je savais que Mrs Goring finirait par partir avec la nourriture. Elle eut la jugeote d'attendre jusqu'à neuf heures passées, alors que les jeunes étaient réveillés et affamés. Là-haut, j'entendis le chariot arriver et je sentis la force dégagée par la brusque ouverture de la porte du sous-sol.

J'avais déjà décidé de ce que j'allais faire avant l'arrivée du chariot branlant. Et je sortis de l'abri antiatomique avant que Mrs Goring n'arrive en haut du tunnel. Lorsque la lumière s'échappa de Fort Eden, j'étais à l'entrée de la galerie, attendant que la porte se referme à moitié. Lorsque ce fut fait, je courus jusqu'au bout, puis je restai dans la pénombre, l'oreille tendue et l'enregistreur en marche.

Tous s'étaient rassemblés tandis que Mrs Goring tapait sur les doigts de ceux qui approchaient trop les mains.

— Je vous servirai le petit déjeuner à table, et à table uniquement. On n'est pas au zoo.

— Oh, allez, on meurt de faim, protesta Connor.

C'était le plus costaud, donc c'était logique qu'il soit le plus affamé.

— Écarte-toi ou bien je te rentre dedans avec le chariot.

Comme je ne pouvais risquer de passer la tête dans l'entrebâillement, je ne pouvais pas voir ce qui se passait.

Apparemment, Connor avait bloqué le passage mais s'était écarté, en riant fort :

— Vous êtes drôle, Mrs Goring.

— Fais gaffe, Connor, dit soudain Alex. Elle pourrait te bousiller le genou avec une poêle à frire.

— Nous vous sommes reconnaissants pour la nourriture, Mrs Goring. Ne faites pas attention à ces Cro-Magnon, dit Kate.

Elle était d'une gentillesse curieuse, comme prise malgré elle de l'envie de jouer les chouchous.

— Je vais chercher Avery, dit Marisa.

Je ne la voyais pas non plus, jusqu'à ce qu'elle atteigne la porte du dortoir des filles. Je l'aperçus alors par la porte entrouverte.

Après cela, la bonne humeur fut générale, Mrs Goring leur disant de faire leurs lits et de tirer les chasses d'eau. Marisa revint, suivie d'Avery, et vint s'asseoir à la table.

— Comment ça s'est passé avec le doc ? demanda Kate.

Cette question manquait légèrement de tact, mais venant de Kate, cela n'avait rien d'étonnant.

— Bien.

— Je la plains, dit Ben. Elle est debout à toute heure pour nous parler. C'est assez incroyable, ce qu'elle fait. C'est comme si elle était de garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Je devais en convenir. Bien que le Dr Stevens communique à distance avec Fort Eden, elle ne devait sans doute pas dormir beaucoup. Je l'imaginais dans son bureau, chez elle, la webcam allumée. La connexion devait être souterraine car il n'y avait pas la moindre trace de signal.

— Où est Rainsford ? Quand est-ce qu'on va le revoir ? demanda Ben. J'aimerais le remercier.

— Tu m'étonnes, dit Mrs Goring.

Elle se trouvait quelque part à l'autre bout de la pièce, ouvrant des rideaux.

— Il a beaucoup de travail, alors ne le dérange pas.

— Quel genre de travail ? demanda Ben.

— Le genre qui consiste à retaper des jeunes paumés comme vous : quel autre travail veux-tu qu'il fasse ?

Eh bah, Mrs Goring n'était pas à prendre avec des pincettes ce matin-là. J'étais content de ne pas avoir affaire à elle, même si les pancakes sentaient incroyablement bon et que j'en aurais bien pris une grande pile, badigeonnée de beurre de cacahuète et de sirop d'érable.

Il y eut un fracas métallique et je sursautai, pensant l'espace d'un court instant que quelqu'un frappait la porte derrière laquelle je me tenais.

Mais cela venait du dehors ; quelqu'un essayait d'entrer à l'intérieur.

— C'est qui, ça ? demanda Mrs Goring.

Je l'entendis traverser la pièce d'un pas lourd.

Tout le monde s'était tu. La porte retentit à nouveau, comme si l'on frappait dessus avec un marteau.

— Qui que tu sois, si tu donnes des coups de bottes dans cette porte, j'aurai ta peau ! hurla Mrs Goring.

Quelques-uns rirent à voix basse mais à l'intérieur du fort, une curiosité silencieuse s'était emparée du groupe.

Lorsque la porte s'ouvrit soudain, une voix que je n'avais encore jamais entendue rompit le silence.

— Bonjour, Mrs Goring. J'ai senti les pancakes.

— Ça m'ferait mal !

Le nouvel arrivant, quel qu'il fût, se mit à rire - un joli rire, en y repensant - et pénétra dans le fort.

— Ça fait longtemps, Davis. J'espère que tu vas bien.

— Oh oui, très bien.

C'était qui, ce Davis ?

— Ça ne durera que si je le décide.

Mrs Goring se montrait d'une impolitesse incroyable mais c'était sa façon de faire ; et cela ne semblait pas déranger ce Davis, qui que ce fût.

— J'imagine que c'est eux, dit-il en entrant dans la pièce.

— Bah bien sûr que c'est eux. Tu n'as rien appris quand tu étais ici ?

— Oh, j'ai appris un tas de choses, Mrs Goring.

Il y eut un silence puis il reprit la parole.

« Si ça ne vous dérange pas, je vais me joindre à vous. Je m'appelle Davis. »

Il s'assit - c'est du moins ce qu'il me sembla - et les autres le saluèrent tout en mangeant. En tout cas, son arrivée parut mettre les filles en émoi.

— Rainsford m'a téléphoné. Il m'a demandé si je voulais bien venir ici quelques jours et aider Mrs Goring à réparer la pompe près de l'étang. Cette vieillerie se casse sans arrêt.

Je connaissais l'existence de l'étang mais je n'y avais pas beaucoup songé jusque-là.

— Comment est-ce que tu le connais ? demanda Kate, avec dans la voix un ton aguicheur que je ne l'avais jamais entendu employer, pas même avec Connor.

Ce Davis, me dis-je, devait être un véritable tombeur.

— Eh bien, c'est l'autre raison qui fait que je suis ici. Pour vous encourager.

— Comment ça ?

Avery, la silencieuse, venait de parler à un parfait inconnu.

— J'ai participé à ce programme, dit Davis.

On aurait dit ensuite qu'il venait de fourrer un tas de pancakes dans sa bouche.

— J'y crois pas, dit Connor, en se tapant sur la cuisse ou en tapant dans le dos de Davis, impossible de savoir.

— De quoi t'avais peur ?

— De Mrs Goring.

Tout le monde se mit à rire, et cette fois, je fus certain de ce que j'entendis : Mrs Goring frappant Davis sur le bras et ce dernier riant avec tous les autres.

Je me sentis tout à coup très seul, comme si l'on m'avait abandonné dans l'aire de jeux.

— Je ne supportais pas l'étang quand je suis arrivé ici, dit-il. Il me faisait horreur.

— Parce que t'as peur des poissons ? demanda Connor, ce qui fit rire Ben et Alex.

— Je préférerais toujours un steak haché à un bâtonnet de poisson, mais je n'avais pas peur des poissons. J'avais peur de l'eau. Je pouvais même pas en boire. Je sais, c'est bizarre, hein ?

— Ouais, carrément, dit Alex, mais Avery vint à la rescousse de Davis.

— Je ne trouve pas ça si étrange. T'as peur des chiens. C'est quoi la différence ?

— Un chien peut te tuer, dit Alex.

Être interpellé ne lui avait pas plu.

— Vous saviez qu'on peut se noyer dans une petite cuillère remplie d'eau ? demanda Davis.

— Vraiment ? demanda Kate.

Il y eut une pause.

Peut-être Davis était-il en train de s'essuyer la bouche avec une serviette.

— Non, pas vraiment, dit-il. Mais avant que je vienne ici, je croyais à des trucs dans le genre. D'après moi, la douche pouvait me tuer. Je ne sentais pas très bon à l'époque.

— J'ai du mal à imaginer, dit Kate.

— Ouais, dit Avery.

La compétition était lancée ; même moi, je m'en rendais compte, et je ne voyais même pas à quoi ressemblait ce mec.

— Tu dois être Ben, dit Davis. Je le vois à ton tee-shirt. Tu l'as mérité, mec ; porte-le avec fierté.

— Merci. T'as quel âge ? demanda Ben Dugan. Quand est-ce que t'étais ici ?

— Dix-sept ans. J'étais ici au même âge que vous. Vous avez tous quinze ans, pas vrai ?

Pas un mot. Donc tout le monde devait acquiescer d'un signe de tête. Quelqu'un recula une chaise et s'éloigna de la table.

— Merci, Mrs Goring. C'était parfait.

C'était Marisa. Elle avait terminé son petit déjeuner.

— Bien sûr que c'était parfait, répondit Mrs Goring d'un ton revêche.

— Donc voilà ce qui va se passer, poursuivit Davis. (Il avait gagné leur confiance et la mienne aussi.) Rainsford m'a dit que Ben était guéri et je suis là pour vous dire que moi aussi, j'ai été guéri. Plus tard dans la journée, quand la température aura monté un peu, je plongerai dans l'étang pour trouver un tuyau cassé. Je veux que vous m'écoutiez tous maintenant. Ce programme est la solution ultime. Je serai dans les parages cette semaine. Si vous avez des questions, n'hésitez pas. Je dois ma vie à cet endroit, alors c'est le moins que je puisse faire.

— C'est ce que je ferai à la première occasion, dit Kate. C'est possible que j'aie envie d'en parler.

Ouais, sans blague, pensai-je.

J'avais pris mes aises derrière la porte et relâché bien trop ma vigilance. Et tout à coup, je vis quelqu'un par l'entrebâillement de la porte. La personne se tenait contre le rideau noir qu'elle ouvrait.

— Qu'est-ce que j'ai dit, on ne touche pas aux affaires ! cria Mrs Goring.

Je regardai le long du mur et j'aperçus Marisa, les yeux fixés sur moi. Une fois le rideau ouvert, elle me lança un mot par l'entrebâillement.

— Désolée, Mrs Goring, dit-elle en s'avançant vers elle. Ça fait tellement de bien d'avoir un peu de lumière ici.

— Ça suffit ; le petit déjeuner est terminé. Mettez-moi tout sur le chariot, dit Mrs Goring.

— Bien joué, Marisa, dit Connor d'un ton railleur.

J'avais l'impression que lui et les autres garçons prenaient des pancakes qu'ils fourraient dans leur bouche.

C'est alors que la voix de Davis retentit à nouveau dans la pièce.

— Encore une chose, dit-il, presque timidement, selon moi. L'un de vous manque à l'appel. Rainsford aimerait que je le retrouve. Je connais très bien les bois.

— Will Besting, dit Marisa.

Sa voix, au moins, trahissait un peu d'inquiétude.

— Ouais, Will Besting, dit Davis. Si l'un d'entre vous apprend la moindre chose, j'apprécierai que vous m'en parliez. Il n'y a rien à craindre : ni ours ni animaux sauvages dans le coin. Mais il a besoin d'aide et cet endroit peut l'aider. Je crois que si je pouvais lui parler, il viendrait peut-être de lui-même.

Super. C'était exactement ce qu'il me fallait.

Un joli garçon de dix-sept qui tente de me retrouver.

Je repris la direction de l'abri antiatomique, en serrant le mot de Marisa dans ma main et en espérant que Davis ne fouillerait pas de sitôt le sous-sol de Mrs Goring.

J'irai voir le Dr Stevens quand tout le monde sera couché. Comme ça, tu sauras. Viens me voir après, d'accord ? Marisa.

La dernière fois que j'avais eu un mot comme celui-ci, c'était en CM1. Je me rappelle même de son contenu :

Retrouve-moi en bas près du distributeur d'eau. J'ai quelque chose pour toi. Jennifer.

Jennifer n'est jamais venue, mais Marisa viendrait.

Elle n'avait pas d'autre endroit où aller et elle serait réveillée. Je n'étais pas, comme elle, un oiseau de nuit, et je n'avais aucun problème d'insomnies. Je dormais très bien, et aussi souvent que possible.

Mais ce que je craignais surtout, ce n'était pas de m'endormir ; j'étais plus inquiet à l'idée que le système s'arrête à nouveau de fonctionner. Car alors je raterais son signal le moment venu et lui poserais un lapin, tout comme Jennifer m'avait posé un lapin devant le distributeur d'eau.

On dirait qu'on a un rencard.

La voix de Keith vibra dans ma tête et je l'imaginai appuyé contre l'encadrement de la porte de ma chambre, sa drôle de casquette verte vissée sur le crâne.

Ne fiche pas tout en l'air.

T'inquiète, Keith, pensai-je.

Mais je n'en étais pas moins nerveux. Il ne fallait pas que j'oublie de lire quelques pages de *La Perle* afin que Marisa et moi, nous ayons un sujet de conversation. J'éteignis l'écran au cas où une minuterie ne le maintiendrait allumé que pour un certain nombre d'heures. Si c'était le cas, comment allais-je surveiller la pièce d'où Marisa me donnerait le signal ? Toute cette situation commençait à me stresser pas mal. Je m'allongeai donc sur le lit et me mis à lire. J'avais écouté *La Perle* sur cassette, longtemps auparavant, dans la voiture de mes parents, je crois, mais je ne m'en souvenais plus très bien.

Une heure plus tard, j'avais rallumé l'écran : la pièce principale de Fort Eden était déserte.

— Bizarre, dis-je. Où est-ce qu'ils sont tous passés ?

Je regardai ma montre - presque 11 heures – puis l'écran à nouveau, passant en revue les trois pièces auxquelles j'avais accès. Tout le monde semblait parti, jusqu'à ce que Mrs Goring apparaisse. Elle se trouvait tout au bout de la pièce principale et entraînait dans le dortoir des filles.

— Qu'est-ce qu'elle fabrique là-dedans ? me demandai-je.

La porte du dortoir se referma et Mrs Goring disparut. Pendant quelques instants, je n'y prêtai aucune attention. Elle devait changer les draps ou je ne sais quoi d'autre. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien y faire d'autre ? Mais ensuite, j'eus un pressentiment, une sorte de sensation de froid dans la nuque, et j'appuyai sur le bouton *F*, faisant apparaître la pièce où les filles venaient parler au Dr Stevens.

Le fauteuil était vide. Les numéros 2, 5 et 7 n'avaient pas disparu du mur. Je ne m'étais pas attendu à voir Mrs Goring s'asseoir, et avec quelle rapidité ! Elle s'assit tout près de l'objectif, créant ainsi un effet *fish-eye*. On aurait dit qu'elle ne comprenait pas comment le système fonctionnait.

Les yeux bougeant sans cesse, elle fixait l'écran de façon grotesque et tapait dessus avec le poing. Sans compter qu'elle poussait des hurlements. Mon hypothèse, c'est qu'elle hurlait pour que le Dr Stevens sorte, comme si le Dr Stevens habitait à l'intérieur de l'écran et qu'il fallait la réveiller.

Quel âge avait Mrs Goring pour ne pas comprendre des choses pareilles ? Soixante-quinze ans ? Quatre-vingt-cinq ? Encore au-delà ? Peut-être avait-elle vécu dans les bois trop longtemps et perdu contact avec la réalité.

Mrs Goring s'appuya contre le dossier du fauteuil et se mit à parler par à-coups. J'aurais volontiers donné ma table de air hockey et mon Atari et mon frère Keith, contre une source audio. Que disait-elle ? Et pourquoi le disait-elle ? Quelle raison Mrs Goring pouvait-elle bien avoir pour parler au Dr Stevens ?

Je basculai sur la pièce principale de Fort Eden qui demeurait déserte. Tout le monde était parti, et cela commençait à vraiment me tracasser. Se trouvaient-ils au sous-sol du fort, à subir une série d'électrochocs ? Je ne sais pas trop ce qui fut à l'origine de l'idée qui me vint ensuite.

Cela venait peut-être du fait que j'en avais assez du silence oppressant du sous-sol. Ou peut-être que la peur et la solitude étaient devenues si insoutenables que quelque chose, au fond de moi, avait fini par craquer. Il se pouvait aussi que j'avais envie de voir Marisa, même si je ne pouvais lui parler. Tout ce dont je me souviens, c'est que j'ai eu une idée qui m'a fait sortir de l'abri antiatomique.

Si j'ai réussi à sortir une fois de ce sous-sol, je pourrais y réussir encore.

Un dernier coup d'oeil à Mrs Goring, toujours assise dans le fauteuil.

Elle est là-bas. Je peux y arriver.

J'éteignis l'écran et je passai les bras dans les bretelles de mon sac à dos. En un rien de temps, j'arpentai le tunnel en pente qui conduisait à Fort Eden et me retrouvai dans la pièce principale. Elle était toujours déserte mais j'entendis Mrs Goring remuer dans le logement des filles dont la porte était légèrement entrouverte.

Elle aurait la main sur la porte avant que j'aie le temps de sortir. Que ferait-elle si elle me trouvait là ? Elle me croirait fou. Avait-elle un pistolet coincé dans son jean ? Les pensées fugaces d'un bain de sang à Fort Eden eurent pour effet de me figer sur place. Et avant que je puisse filer, Mrs Goring ouvrait la porte en grand et s'apprêtait à revenir dans la pièce principale.

Ma seule chance, c'était l'escalier qui descendait, celui par où Rainsford était arrivé. Une rambarde en métal en fermait l'accès sur trois côtés, mais je me trouvais juste en face des marches : c'était déjà ça de gagné. Je fonçai, touchai la première marche avec le talon puis me ravisai aussitôt.

L'escalier était étroit et étonnamment raide ; mais pire encore, après quelques mètres, on n'y voyait goutte. Je perdis pied et glissai sur quatre ou cinq marches, mon sac à dos rebondissant derrière moi tandis que je cherchais à me raccrocher à une rampe.

L'escalier tournait rapidement - il s'agissait d'un escalier en spirale - et, mon pied butant contre une marche, je m'arrêtai net, ressentant des vibrations dans tous les membres.

J'étais étendu sur le dos, le visage tourné vers le haut, les yeux fixés sur la lumière trouble de Fort Eden. Je baissai ensuite les yeux : la descente semblait vivante et menaçante, comme la bouche ouverte d'une bête, avec des dents en pierre.

Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

Une chose était claire : le sous-sol de Fort Eden était creusé profondément. A quelle profondeur ? Je n'en avais aucune idée. Là où j'étais caché, ce n'était pas difficile d'imaginer l'escalier tournant, raide et délabré par le temps, se prolonger éternellement.

Les bottes de Mrs Goring cognèrent le sol jusqu'à ce qu'elle arrive à l'ouverture sous laquelle j'étais caché. Elle s'arrêta alors.

— Ces idiots de gosses, faut qu'ils touchent à tout. Fini le sirop d'érable.

Elle était en train de nettoyer la rambarde en métal qui entourait l'ouverture à l'aide d'un chiffon humide. D'où je me tenais, on aurait dit qu'elle me transperçait du regard, la silhouette de sa tête bulbeuse se découpant sur la lumière. Quelques secondes s'écoulèrent, puis elle s'éloigna à nouveau, en direction de la bibliothèque.

Ce ne fut qu'en me relevant que je compris pourquoi Mrs Goring ne m'avait pas vu sur les marches. J'avais cru avoir fait une chute de quatre ou cinq marches, mais cet escalier était presque aussi raide qu'une échelle. J'avais glissé sur

dix marches, ou davantage, au cœur des ténèbres, et impossible de dire jusqu'où se prolongeait l'escalier.

Il faut que j'en parle à Marisa. Il faut que j'en parle à tous.

Cette pensée soudaine fut aussitôt suivie d'une autre.

Comment pouvaient-ils ignorer cet escalier sinistre ?

Il était impossible d'imaginer que Connor Bloom n'ait pas poussé les autres à essayer de descendre. Il était capitaine de l'équipe de football. C'est donc lui qui serait chargé de leur mettre la pression. Il aura peut-être mis Ben et Alex au défi de descendre de plus en plus bas. Ils connaissaient l'existence de cet escalier, et pourtant, ils étaient restés. Et en plus, cela présentait un risque stupide. Et si quelqu'un tombait dans le trou ? Que se passerait-il alors ? Y avait quelque chose de pas logique.

Je sortis ma lampe-stylo et l'allumai, braquant son mince faisceau vers le bas des marches. J'avais eu envie de descendre plus avant, de voir jusqu'où allait l'escalier et ce qui se trouvait en bas. Mais je me ravisai aussitôt car l'obscurité dévorait ma petite lumière. Je fus pris d'un frisson. Les profondeurs de Fort Eden étaient-elles infinies ?

Je grimpai les marches, juste assez pour jeter un œil dans la pièce. Mrs Goring était dans la bibliothèque où je l'entendais marmonner et déplacer des livres. C'est l'occasion ou jamais, pensai-je, et je montai jusqu'au bord de l'ouverture.

Le poids de mon sac à dos manqua de me faire basculer en arrière, comme s'il prenait part à un complot destiné à me faire tomber dans les spirales d'un escalier infini. J'avais l'impression de suffoquer. J'avais besoin d'air, d'un air véritable, et non de l'espèce d'humidité froide d'un abri antiatomique.

Après avoir traversé la pièce, j'ouvris la porte principale aussi discrètement que possible. Ne voyant personne, je franchis la clairière en courant et entrai dans les bois. La pluie avait cessé et le soleil était haut dans le ciel : une journée chaude et déjà belle. Je savais que la température deviendrait glaciale à la tombée de la nuit.

Mais pour le moment, j'étais délivré de Fort Eden et du sous-sol de Mrs Goring, respirant à pleins poumons l'air de la montagne.

* * *

L'étang n'était pas loin, pas plus de cinq minutes à pied. L'eau renvoyait l'écho de voix. Connor, Ben et Alex faisaient les imbéciles sur la rive, mais il n'y en avait pas un qui avait piqué une tête. Les filles étaient assises ensemble sur un appontement, les pieds dans l'eau froide. Des arbres couverts de mousse étendaient leurs longues branches au-dessus de l'étang, qui n'était pas bien grand. J'étais persuadé que j'aurais pu atteindre l'autre bord avec une pierre si j'essayais.

— Il arrive à rester là-dessous vachement longtemps, dit Connor aux filles.

Toutes l'ignorèrent délibérément. Elles tournaient la tête vers la gauche, et d'où j'étais, je voyais qu'elles regardaient une petite cabane sur pilotis, construite au bord de l'eau.

Un corps sortit brusquement de l'eau, s'accrochant à l'un des pieux qui soutenaient la petite structure et chercha désespérément à reprendre son souffle. Dans son autre main, il tenait une clef à tuyau.

— Soixante-quatorze secondes, dit Avery en regardant d'abord sa montre, puis Marisa.

— Pas mal ! hurla Kate depuis l'autre rive.

C'est Davis qui avait été sous l'eau. Mais à présent, il était monté sur le petit ponton qu'il y avait devant la cabane. Il devait s'agir là de la station de pompage. Davis était tout ce que je n'étais pas. Et je me réjouissais que Kate et Avery se battent pour attirer son attention. Marisa avait ainsi moins de marge de manœuvre. Car je n'avais aucune chance contre ce mec. Il était grand, brun et pourvu d'une musculature que je ne pourrais obtenir qu'en rêve. Un nez droit de gladiateur placé avec une symétrie parfaite sous deux yeux noirs. Il lança un sourire aux filles, puis se glissa dans la station de pompage et se mit à donner des coups de clef à tuyau sur quelque chose que je ne voyais pas.

— Ce mec est un véritable acteur, murmurai-je en écartant des branches pour mieux voir l'étang.

Avery surprit tout le monde en plongeant de l'appontement dans l'eau gelée. Elle resta sous l'eau jusqu'à ce qu'elle aussi, elle atteigne la station de pompage et émerge hors d'haleine, la main tendue jusqu'à ce que Davis la sorte de l'eau.

Tous les deux se mirent à rire, Kate était dans tous ses états tandis que Marisa scrutait la forêt. Connor poussa Ben dans l'eau et c'était au tour des mecs de jouer. J'étais ravi de ne pas participer.

N'empêche qu'on se serait cru en camp d'été : on passe son temps au bord de l'eau, on flirte, on fait l'imbécile, on rit. Je me sentais seul, comme souvent. Les arbres se pressaient autour de moi comme s'ils étaient mes seuls amis au monde.

Après un certain temps, Kate appela Davis.

— Je suis prête maintenant. Mais avant, faut que je te parle.

Comment avais-je pu être aussi bête ? Qu'est-ce qui avait pu me faire penser que les traitements n'avaient lieu que le soir ?

Et si l'un des écrans de surveillance de l'abri antiatomique s'allumait, je louperais tout.

Davis avait une montre de plongée et après y avoir jeté un œil, il se leva. Il dit quelque chose à Avery que je n'entendis pas et elle rougit. Puis il replongea dans l'étang, refaisant surface près de l'appontement une vingtaine de secondes plus tard.

— Il faut que je sois de retour en ville pour trois heures, dit-il, en se passant une main mouillée sur le visage. Avec le sentier et le chemin défoncé, faut compter deux heures.

— Je croyais que tu restais avec nous, dit Kate d'un ton plaintif.

Midi avait déjà sonné, ce qui voulait dire que Davis serait là pendant une heure encore. J'avais l'impression qu'il n'avait pas tenté de me chercher comme il l'avait affirmé. Il semblait plus intéressé par Avery et par les réparations de la pompe.

— J'peux pas. Mais je reviendrai demain matin ; tu peux compter sur moi. Je suis occupé ici jusqu'à ce que la pompe soit réparée et qu'on ait retrouvé Will Besting.

Bon courage. Ça n'arrivera pas.

Il sortit de l'eau et prit une serviette dans un tas posé sur l'appontement. Puis il mit les pieds dans des tongs et marcha en compagnie de Kate. Ils arrivaient vers moi et pris de panique, je m'enfonçai un peu plus entre les broussailles et les arbres.

C'est à cause de ce retrait que je n'entendis que des bribes de leur conversation quand ils passèrent devant moi. Il y était question d'un boulot qu'il avait à Los Angeles ; il travaillait dans la restauration, auprès d'une équipe de tournage qui réalisait des films d'horreur qui ne sortaient qu'en vidéo. Beaucoup de tournages de nuit... et les zombies ont eu faim... ou quelque chose dans le genre, suivi d'éclats de rire. Je restai derrière eux pendant qu'ils reprenaient le sentier qui mène au fort. Je m'enfonçai encore dans les bois, sur leur gauche.

Leurs voix s'éloignèrent.

Quand ils arrivèrent à Fort Eden, ils s'assirent sur les marches du perron et parlèrent si bas que je n'entendais pas ce qu'ils disaient. Je m'avançai entre les arbres et une petite branche se cassa sous mes pieds. Kate ne parut pas le remarquer, contrairement à Davis. Celui-ci se leva, regarda dans ma direction et dit :

— Will, si tu es là, tu devrais venir. On a tous envie que tu sois avec nous. Et tu sais qu'il va encore faire froid ce soir.

Je ne bougeai pas d'un poil et retins mon souffle.

Si Davis entrait dans les bois, il me trouverait en un rien de temps, c'était sûr.

— Allez, Will. T'inquiète.

Kate tira sur la serviette que Davis avait autour du cou et il se rassit. Je crus l'entendre dire que j'étais capable de me débrouiller tout seul, mais je n'en étais pas certain. Tous les autres arrivèrent en sautillant, l'air du dehors les ayant tous mis de bonne humeur. Ils restèrent à bavarder quelques minutes devant l'entrée, puis la porte s'ouvrit et la voix de Mrs Goring retentit dans la clairière.

— À table. Maintenant.

Elle disparut à l'intérieur, et tout le monde suivit. Davis fut le dernier à entrer. Mais auparavant, il se retourna, les yeux fixés sur les arbres. Il savait que j'étais là. Je le voyais bien. Demain, il allait venir me chercher, mais il serait trop tard. Je serai déjà parti.

* * *

Comme je l'avais espéré, la porte du bunker de Mrs Goring n'était pas verrouillée. Je m'y étais un peu attendu aussi. Je ne l'avais jamais vu emporter de clefs ni verrouiller la moindre porte.

On était au milieu de nulle part, et il me semblait que la sécurité était largement assurée par la menace que faisait peser le caractère exécrable de Mrs Goring. Personne, et je dis bien personne, n'avait envie de se mettre la vieille femme à dos. Je ne voyais pas trop ce qui aurait pu la contrarier davantage que quelqu'un qui s'introduit chez elle par effraction.

Davis ne resta pas plus de dix minutes dans le fort avant de ressortir. Je venais juste de trouver le courage de traverser la clairière, d'ouvrir la porte de Mrs Goring et de me glisser à l'intérieur. Je l'aperçus qui sortait au moment où j'entrais, curieux de savoir s'il avait deviné où je me trouvais.

Je me dirigeai vers le sous-sol - dont je trouvai la porte également ouverte -, craignant que Mrs Goring revienne une fois le déjeuner servi. Davis était dans les bois.

Soit il me cherchait soit il remontait le sentier pour rentrer chez lui. Je n'avais donc, de ce côté-là, rien à craindre pour l'instant.

Après avoir tiré la porte de l'abri antiatomique sans la fermer complètement, je m'installai et rallumai l'écran de contrôle. Ils étaient à table et, tout en mangeant, discutaient avec beaucoup d'animation. J'essayai d'apercevoir le tee-shirt de Ben Dugan, mais en vain. Un trophée, j'imagine, le genre de tee-shirt qu'on obtient pour s'être laissé terroriser.

Mrs Goring fut de retour dans les temps et tira la porte du sous-sol derrière elle, et j'étais de nouveau enfermé. Je m'allongeai sur le lit de camp, épuisé. Mon frère cadet hanta mes rêves.

Ce Davis est un souci. Il peut avoir toutes les filles qu'il veut. Tu ferais bien de te réveiller.

Qu'est-ce que t'en sais ? T'as genre dix ans.

J'ai treize ans, Will. Et je suis sorti avec bien plus de filles que toi. Crois-moi.

Tais-toi, Keith. T'es un crétin.

Je vais peut-être tenter le coup avec Marisa. Elle est pas si mal, surtout avec ce tee-shirt. Quelle aguicheuse.

Je vais te frapper, là.

Essaie un peu.

Le rêve devint folie : je frappai Keith au visage et tous les deux, nous dégringolâmes sur les marches d'un escalier tournant, dans le noir, nos membres entrelacés, inextricablement. Lorsque nous arrivâmes en bas, Keith avait disparu ; mais le Dr Stevens était là, dans la pièce bleue, le casque à la main.

Assieds-toi. J'ai quelque chose pour toi.

Non.

Tu es sûr ?

Je me réveillai en sueur, regardai ma montre et poussai un grognement. 15 h 13. Quel rêve frappant, on s'y serait presque cru. Je secouai la tête et tentai de me calmer. L'écran ne donnait aucun signe de vie et je pensai, non sans inquiétude, que le système avait de nouveau planté. Je ne me rappelais pas l'avoir éteint, mais ce devait être le cas car lorsque j'appuyai sur le bouton *P*, la pièce principale réapparut. Je vis l'ouverture obscure de l'escalier et tremblai. Tout le monde était assis autour de la table, y compris Rainsford qui tournait le dos à la caméra. Quand allais-je voir le visage de ce type ? me demandai-je.

On aurait dit qu'il m'avait entendu.

Il se leva, tout en parlant, semblait-il, puis se tourna dans ma direction, s'avançant lentement, les mains derrière le dos.

— Oh là là, il est vieux, dis-je.

C'était la toute première chose qui me vint à l'esprit. Rainsford avait l'air très vieux. Il marchait d'un pas lent, comme si ses genoux laissaient à désirer. Des cheveux gris, des sourcils épais et le visage mince. Si Mrs Goring et lui se livraient à un match de catch en cage, il se ferait botter les fesses.

C'était frustrant de ne pouvoir entendre sa voix. Il n'avait pas les yeux fixés sur la caméra, mais plutôt sur le côté ; le simple fait de le voir me donnait envie de laisser tomber. Sa façon de se déplacer quand il parlait avait un côté hypnotique ; c'était une certaine cadence qui émoussait les sens.

Il se retourna et Kate Hollander se leva.

Quand elle vint se mettre à côté de lui, je crus l'entendre dire :

— Je suis prête.

Ils marchèrent tous les deux jusqu'à la porte du dortoir des filles. Il lui toucha gentiment l'épaule et elle entra à l'intérieur. A la table, personne ne bougea quand Rainsford retourna dans ses quartiers en empruntant l'escalier à spirale. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il allait se casser le cou en descendant. Une fois qu'il fut parti, je sentis des fourmillements dans le pied et je m'aperçus qu'il s'était engourdi. Le reste de mes membres semblait déjà s'être réveillé,

comme après un rêve.

Que venait-il de se passer ? Avais-je bien vu Rainsford ou l'avais-je rêvé ? C'était difficile à dire : *peut-être avais-je rêvé que je sortais d'un rêve ?*

J'appuyai sur le bouton *F*, celui qui commandait la pièce des filles, et sur l'écran apparut alors un fauteuil vide et, derrière, un mur avec trois numéros peints en rouge

2,5, 7

Je mis mes écouteurs au moment où Kate entra dans la pièce et s'assit en face de l'écran du Dr Stevens. Je sélectionnai l'une des séances de Kate avec le docteur. L'observer faisait tout drôle car les paroles qui m'arrivaient dans les oreilles ne correspondaient pas. Et pourtant, étrangement, on aurait dit que tout était orchestré.

Et si tu étais vraiment malade ; tu y as pensé ?

C'est n'importe quoi. Regardez-moi. Je vais très bien.

Les apparences sont parfois trompeuses. Pas dans mon cas. Je suis telle que vous me voyez. Tu sais, Kate, les docteurs ne te feront aucun mal.

Allez dire ça à ma mère.

Ils ne lui font aucun mal. Ils essaient de l'aider.

Dix-neuf opérations, et sa tête est toujours dans un sale état. De mon point de vue, ça ressemble à un échec.

Parlons de cela, de l'endroit où tu te trouvais lors de l'accident.

Et si on évitait.

C'est important, Kate.

Non. Et, j'ai pas envie d'en parler.

Voilà comment la séance se déroulait avec Kate Hollander. Elle avait une peur bleue des docteurs, de tous ceux qui pourraient tenter de la soigner. Il arrivait, au cours de ces séances, que Kate semble mener la barque. Mais après avoir écouté des vingtaines de fichiers audio, j'avais aussi découvert une Kate aux multiples facettes. Elle pouvait se montrer calme, lucide. Parfois, ses peurs ou une culpabilité terrible la faisaient pleurer. Et dans ces moments-là, elle était tendre, tel un enfant. Dans ses moments les plus vulnérables, elle avait des propos que je ne comprenais pas.

J'aime la douleur. Elle m'appartient ; je peux la contrôler.

Et dans ces moments-là, je commençais à comprendre que ce n'était pas vraiment les docteurs qui l'effrayaient mais quelque chose de plus profond, quelque chose qui m'échappait quelque peu. Je savais que sa mère avait eu un accident et que cet accident lui avait laissé des balafres sur le visage et sur la tête, qu'il l'avait privée de sa beauté et d'autres choses encore.

Après cela, la mère de Kate ne fut jamais plus la même.

Elle n'avait pas disparu mais elle n'était pas complètement présente non plus.

Kate Hollander se leva et je retirai mes écouteurs.

Elle tenait à la main un pinceau épais. Et, s'avançant vers le mur, elle recouvrit grossièrement le numéro 2 de peinture violette.

Quand elle eut terminé, elle laissa tomber le pinceau à ses pieds sans se retourner, se frotta l'arrière de la tête,

comme si cet acte l'avait laissée perplexe, et quitta la pièce.

Je me demandai à nouveau ce que signifiait cette destruction des numéros, mais je commençais à percuter. Si Kate était le numéro 2, alors elle effaçait sa peur, et par la même occasion, une part d'elle-même.

Je basculai rapidement sur la pièce principale et je la vis sortir du dortoir des filles, les yeux tournés vers la table où tout le monde l'attendait. Connor leva un poing victorieux tandis que d'autres l'acclamaient.

Elle se tourna vers la porte du milieu, celle qui se trouvait entre les chambres des garçons et celles des filles, et l'ouvrit.

Elle était partie. Où avait-elle bien pu aller ? Je me penchai sur la question, en me retraçant mentalement tous les détails, comme face à un nouveau niveau dans un jeu vidéo. Il devait y avoir un long couloir et au bout, des escaliers.

À quelle distance était la pièce violette dans laquelle entrerait Kate, où elle trouverait le casque étrange suspendu à des fils ? Si elle était située au même niveau que les quartiers de Rainsford, elle se trouvait dans les profondeurs de la terre.

Dans l'abri antiatomique, le temps fut long, une heure à ce qui semblait. Personne ne paraissait bouger dans la pièce principale. Le calme avait envahi le monde d'Eden.

Parmi les six écrans éteints, l'un se mit à scintiller.

Ces écrans formaient un cercle parfait autour de celui du milieu, celui que je pouvais contrôler. Ben était apparu sur celui du haut, et à présent, Kate allait s'afficher sur le premier écran, à droite.

Je fus frappé par la physionomie même de la pièce, qui différait de celle de Ben de deux manières. Premièrement, elle n'était pas bleue, mais peinte grossièrement en violet foncé strié de noir. Deuxièmement, le fauteuil de Ben Dugan était un simple fauteuil en bois ; mais celui de Kate était plus sophistiqué, un fauteuil de coiffeur ou quelque chose dans le genre.

Les points communs avec la pièce précédente étaient évidents : le casque était là, posé sur le fauteuil de coiffeur, ses fils et ses tubes jaillissant jusqu'au plafond.

À ma montre, que j'avais utilisée pour chronométrer l'événement, Kate Hollander ne mit que trois minutes pour aller de la pièce principale de Fort Eden à la pièce violette. *Trois minutes ?*

L'idée d'une longue volée de marches était à exclure ; il devait donc y avoir un autre moyen de parvenir dans les profondeurs.

Comme avec la retransmission vidéo de Ben, des bruits étranges me parvenaient de l'intérieur du mur : des parasites électriques que je n'avais jamais entendus avant d'entrer dans l'abri antiatomique.

Kate prit le casque, le mit et s'assit dans le fauteuil de coiffeur. Des données envahirent l'écran, comme précédemment. La ligne de mercure à droite de l'écran, un point violet scintillant qui attendait de décoller et en haut, dans le coin gauche, ces mots :

Kate Hollander, 15 ans

Peur profonde : docteurs, hôpitaux, cliniques

Pendant un long moment, il ne se passa rien, et je commençai à me demander si la détermination de Kate Hollander était plus forte que le traitement conçu par Rainsford. Puis le fauteuil se mit à pivoter, d'abord d'un côté, puis de l'autre, comme si une main invisible était aux commandes.

Désolé, Kate, me dis-je. Je crois que les ennuis viennent juste de commencer.

L'image apparaissant sur l'écran fit place à celle d'un docteur en blouse blanche. Je voyais, à l'intérieur du casque,

la même scène que voyait Kate ; et je me demandai encore une fois d'où venaient les images.

Le docteur apparut soudain en gros plan, une tache de sang grosse comme une pièce de dix cents dans le coin de son masque blanc. Il me regarda.

Autrement dit, c'est Kate qu'il regardait, en inclinant la tête des deux côtés comme une créature qui prépare une attaque. Il y avait vraiment quelque chose qui clochait dans ses yeux : le regard était tout à la fois vide et inquisiteur.

Il y eut un gros plan sur sa main et il enfila un gant en plastique. Adressait-il la parole à Kate ? Impossible à dire avec le masque.

Le fauteuil tournait avec frénésie et l'écran rebascula brusquement sur la pièce violette, où le fauteuil du coiffeur tournait aussi. Kate s'y cramponnait de toutes ses forces.

L'écran revint ensuite à ce que voyait Kate : l'arrière de la tête d'une femme à l'abondante chevelure blonde. Celle-ci conduisait la voiture.

On voyait donc avec les yeux de quelqu'un qui se trouvait sur la banquette arrière. L'angle de la caméra se dirigea vers le bas, révélant de petites jambes blotties dans un siège auto.

Un enfant de cinq ou six ans, dont la peluche était tombée par terre, derrière. Pendant tout ce temps, des bruits étranges se faisaient entendre dans l'abri antiatomique, comme si le mur d'écrans de contrôle s'efforçait de sortir d'un rêve désespérant.

Il y a plus de bruit que la dernière fois, me dis-je. Et ces bruits sont pires encore.

Le fauteuil pivota de nouveau, l'écran alternant entre la pièce violette et la folie qui régnait à l'intérieur du casque. Le docteur était de dos, mais quand il se retourna, il tenait un engin rouillé qui était visiblement conçu pour s'adapter à la tête d'un patient. Il comportait de longues vis orientées vers son centre, pourries par le temps et pointues au bout.

Il s'avança, plaça ce truc étrange sur la tête de Kate et se mit à tourner les vis. Voir la pauvre Kate Hollander ainsi me fit grimacer.

L'écran fit encore des siennes et la voiture reparut : la femme au volant s'était tournée vers l'enfant tout en conduisant. Elles discutaient. Le jouet tombé par terre agitait l'enfant et elle cherchait à se détacher du siège auto. La femme - la mère de Kate, selon toute vraisemblance - se retournait sans cesse, cherchant à l'aveuglette à atteindre la peluche tombée par terre.

Le fauteuil pivota encore. Le docteur s'en approchait, en faisant jaillir du liquide violet d'une longue aiguille.

Oh non. Ça craint, pensai-je, l'image vira de façon frénétique, braquée désormais sur Kate qui s'agrippait au fauteuil de coiffeur, puis revint aussitôt sur le docteur.

Comment sait-il tout cela sur nous ? me demandai-je.

J'avais trois réponses possibles :

1) Rainsford suivait chacun de nous depuis longtemps ; il avait alors enregistré ces événements ou pire, il les avait mis en branle.

2) Le casque avait ouvert le cerveau de Kate et de Ben. Rainsford avait conçu un moyen grâce auquel il pourrait retrouver une sorte de souvenir, puis le ressusciter à l'intérieur du casque et sur les écrans que j'avais devant les yeux.

3) Le Dr Stevens avait révélé chaque peur dans ses moindres détails, parvenant à récolter des renseignements auprès de la famille, ou lors de séances d'hypnose, ou par quelque autre moyen. Et l'on avait méticuleusement recréé les scènes afin de susciter une sensation de peur extrême.

Et, tandis que le docteur brandissait une scie à métaux et l'aiguissait sur une pierre qu'il avait dans la main, il restait la question essentielle : Pourquoi nous faisait-il subir cela ? On aurait dit qu'il se préparait à utiliser la scie sur la tête de Kate.

Mais alors qu'il se rapprochait, le fauteuil pivota encore une fois. La ligne violette de l'écran se déplaçait vite, plus vite que lors du passage de Ben Dugan. Kate Hollander était pétrifiée.

Un bruit bizarre partit du mur - comme l'écho d'un moteur de bateau sur une mer agitée - et la voiture s'afficha de nouveau sur l'écran. La mère de Kate était penchée par-dessus son siège, les yeux fixés sur le sol, la route bosselée derrière elle.

Et ensuite, le semi-remorque.

Et après cela, une explosion de lumière crue et blanche accompagnée d'un fracas brutal que je ne veux plus jamais entendre : un bruit horrible, comme si de grosses pierres tombaient à l'intérieur d'une bétonnière.

Kate réapparut sur l'écran dont la ligne violette avait atteint le haut. Les câbles de la pièce tressautèrent. Kate trembla violemment, mais un instant seulement, et puis ce fut terminé.

Le calme revint dans la pièce violette. Le fauteuil tournait légèrement d'un côté, tel un tricycle qui va buter contre un trottoir. Dans l'abri antiatomique, on n'entendait que ma respiration.

Elle ne bougeait pas, mais ce n'était pas la première fois que je voyais ça et je savais qu'elle n'était pas morte. Loin de là. Alors que l'image crépitait sur l'écran avant de disparaître complètement, je compris ce qui s'était passé.

Kate Hollander avait été guérie.

CONNOR
ET ALEX

EDEN 3 - EDEN 4

Je ne me fis pas autant de souci pour Kate que je m'en étais fait pour Ben. Et je m'attendais à m'en faire moins encore pour Connor. De ce côté-là, les traitements étaient comme un jeu vidéo. Je jouais surtout à d'anciens jeux - Berzerk, Donkey Kong, des trucs de ce genre - mais il m'arrivait de déambuler dans la chambre de Keith. Il avait une Xbox, que moi j'appelais sa Death-box. S'il y avait longtemps que je n'y avais pas mis les pieds, disons deux ou trois semaines, je restais alors abasourdi devant le sang et les flingues, devant le nombre grotesque des victimes dans les jeux auxquels il jouait. Mais chose curieuse, si je restais quelques minutes dans la chambre de mon frère, ces éléments, peu à peu, me dérangent moins. Une demi-heure plus tard, pour peu que je sois encore dans la pièce, cela ne me tracassait plus. Le sang et les cadavres ne me faisaient plus rien. Quand je vis Ben Dugan au cours de son traitement, j'éprouvai une douleur véritable, comme devant une personne à qui on viendrait de mettre fin à l'existence. Et j'avais peur. Si Ben était mort, je pouvais être le suivant, et je n'étais pas prêt à mourir. Qui plus est, l'épreuve qu'il avait subie semblait douloureuse et terrifiante.

Avec Kate, par contre, je connaissais la vérité. Elle avait eu peur, mais elle n'avait pas été littéralement morte de peur. Savoir ça atténua l'incident et, franchement, pas dans le bon sens du terme. Je devenais insensible à tout ça. Ce sentiment s'intensifierait, je le savais, avec Connor et Alex. Mais que se passerait-il lorsque Marisa mettrait le casque ? Là, je sentirais quelque chose.

Peut-être même que je retrouverais ce que les traitements m'ôtaient.

* * *

Il se produisit quelque chose de capital pendant que j'attendais que l'écran central se rallume, et ce parce que j'étais dans un état d'ennui extrême.

J'avais fini de lire *La Perle*, un livre court dont j'avais hâte de discuter avec Marisa, et j'avais commencé *La Femme des sables*. Mais je n'étais pas un gros lecteur, et j'avais déjà lu pas mal. N'ayant rien d'autre à faire, je mangeai une barre de céréales et déversai tout le contenu de mon sac à dos. Je vidai chacune des poches, sans raison, si ce n'est que ça me

donnait quelque chose à faire en plus de fixer les murs des yeux. Dans l'une des petites poches, je trouvai un petit lecteur MP3 merdique.

Je le reconnus immédiatement : c'était celui de Keith. C'était une antiquité minuscule, la seule espèce de lecteur que mon frère sans le sou pouvait s'offrir. Ce n'était même pas un produit Apple. Il avait collé dessus un post-it, mais il était tombé au fond de la poche. Je le pris et le collai sur mon doigt.

Je suis en train de jouer à Berzerk.

Remets-toi bien. Keith.

Quel gros vaurien ! Mais bizarrement, en voyant ce mot, je fus étranglé par l'émotion, ma gorge se serrant comme dans la camionnette lorsque nous étions en route pour Fort Eden. Son ridicule esprit de compétition me manquait. Et ce n'était pas rien qu'il me laisse son lecteur. Il se trimbalait toujours dans la maison avec des écouteurs dans les oreilles, à écouter du vieux rock. Il prétendait que cette musique le rendait plus intelligent. En me laissant le mot et le lecteur, il essayait de m'aider à sa manière, même s'il ne l'admettrait jamais. Se passer de musique relevait pour lui du sacrifice. Il serait dès lors obligé d'écouter ma mère lui faire des remarques toute la journée.

Les écouteurs blancs qu'il m'avait laissés aussi étaient couverts de cérumen alors je les remis dans la poche latérale de mon sac à dos et pris les miens, qui étaient noirs et d'une propreté impeccable. Pour peu que je mette ma capuche, il fallait le savoir que je les portais. C'était là un atout que j'aimais particulièrement. Je mis donc ma capuche et montai le volume.

Je ne reconnus pas la première chanson ni la deuxième. Mais la troisième, c'était *Detroit Rock City* de Kiss. Il y était question d'une collision frontale avec un semi-remorque. Était-ce une coïncidence ? Je n'en sais rien, mais cette chanson me relia de façon inattendue à Kate et aux autres. Je la réécoutai, à l'affût des paroles qui m'avaient échappé et j'entrai dans le sous-sol. Il y faisait noir mais un rai de lumière provenant de l'abri antiatomique chassait un peu les ténèbres. Je commençai à errer sans but entre les boîtes de conserve et les cartons. Je laissai pendouiller l'un des écouteurs et tendis l'oreille, au cas où Mrs Goring arriverait sans crier gare. Juste au coin, là où se trouvait le boîtier électrique, on n'y voyait goutte, alors j'allumai la lumière du sous-sol. En revenant, je remis la chanson au début. C'était abrutissant, à vrai dire, mais je commençai à m'y faire. Je comprenais que Keith aime s'y plonger pour s'isoler du reste du monde.

A côté du boîtier électrique se trouvaient des étagères en métal auxquelles je n'avais guère prêté attention jusqu'ici. Une bâche, couverte de terre séchée, était en boule en bas comme un gigantesque Kleenex. Sur l'étagère du milieu, de vieilles boîtes de peinture et des bocaux étaient remplis de clous, de vis et de rondelles. J'avais plus de mal à voir l'étagère du haut mais elle semblait du même acabit : de vieilles boîtes de café remplies de trucs que je ne pris pas la peine de regarder, un carter, une boîte-repas en fer.

Ce dernier objet attira mon attention et je m'étonnai de ne pas l'avoir remarqué plus tôt. C'était le type de grosse boîte verte que les charpentiers emportent sur les chantiers, avec un fond rectangulaire et un couvercle incurvé. Quand j'étais gosse, je m'étais imaginé en train de construire une maison avec des marteaux et des scies, équipé d'une boîte semblable pour transporter mon déjeuner. Je levai le bras et saisis la poignée.

— Wouaou, ce que c'est lourd, dis-je, en la posant aussitôt par terre.

Je la soulevai de nouveau et en examinai le fond où, à l'aide d'un gros crayon noir, on avait écrit le mot GORING. Tandis que je reposai la boîte sur le sol, *Detroit Rock City* se terminait dans mon écouteur. La voiture de la chanson allait à 150 km/h et faisait une embardée devant le semi-remorque arrivant en sens inverse. Je défis les deux loquets de la boîte-repas et ouvris le couvercle. À l'intérieur, dans un enchevêtrement de fils, se trouvait la chose que j'avais voulue par-dessus tout.

Un casque-écouteur.

Pas des oreillettes, mais de vrais écouteurs, de gros écouteurs qui ressortiraient de chaque côté de ma tête comme de gigantesques oreilles de singe. Je sortis le casque de la boîte. Une chanson des Who, *My Generation* commença à faire entendre ses premières notes et je retirai l'oreillette. L'extrémité du fil du casque dans la main, j'examinai trois fiches

curieuses, chacune assez large pour rentrer dans un allume-cigare de voiture. Leur dimension correspondait parfaitement aux trous qu'il y avait dans le mur d'écrans. Je me précipitai, glissant sur le sol. Lorsque j'arrivai à l'abri antiatomique, je démêlai les fils longs et épais du casque.

— Allez, fonctionne. Donne-moi quelque chose qui puisse me servir, dis-je, en plaçant les écouteurs sur mes oreilles.

Le casque était si vieux que le plastique qui recouvrait les écouteurs était fissuré. Sans compter qu'ils étaient gros. A tel point que je n'aurais pu mettre ma capuche par-dessus sans forcer. J'avais connu plus confortable comme casque, mais il était unique.

On l'avait fabriqué pour les écrans de l'abri. Et si je le savais, c'est parce que les trois connecteurs s'introduisirent facilement dans les trous du mur.

J'étais branché.

Tout ce qu'il me fallait, désormais, c'était un système qui fonctionne.

Je fis face au mur d'écrans, actionnant chacun des boutons, mais il ne se passa quasiment rien. Un léger bruit, semblable à celui que fait l'électricité dans une ligne à haute tension, bourdonna dans mes oreilles.

Je regardai ma montre : 23 h 04. Si Marisa cherchait à m'envoyer un message, je ne le voyais pas. Je posai le casque sur le lit de camp, retournai dans le sous-sol où j'éteignis la lumière et reposai la boîte-repas verte où je l'avais trouvée. Une fois revenu, je baissai le variateur de lumière de l'abri-antiatomique et appuyai sur le bouton *F*, celui de la pièce des filles. Je remis le casque et j'attendis, assis sur le lit branlant.

Dix minutes plus tard, je m'endormis.

* * *

Kate a mal à la tête.

Elle n'est pas revenue me voir. Comment va-t-elle sinon ?

Super. Elle s'est couchée de bonne heure, vers 22 h 30. Elle était fatiguée, mais changée.

A quel niveau ?

Elle n'a plus peur.

Comment peux-tu en être sûre ?

Je sais le détecter chez une fille. Elle est guérie.

Mes yeux s'ouvrirent et je remuai, mais je n'entendis pas les ressorts du lit grincer. J'avais l'impression d'avoir les oreilles fracassées et brûlantes. Sans compter qu'il y avait des voix.

C'est une très bonne nouvelle, Marisa. Est-ce que tu as hâte ? Cela ne va plus être long maintenant.

Je crois que oui. C'est tellement mystérieux, hein ? Kate dit qu'elle ne se souvient plus de ce qui s'est passé ; elle s'est réveillée, c'est tout, et puis elle savait.

Ce sera pareil pour toi.

Je fus rapidement tiré du sommeil et m'avançai devant le mur d'écrans.

— Je t'entends, dis-je, percevant à peine ma voix tellement la mousse des écouteurs était épaisse. J'entends ce que tu dis.

— Donc bref, je voulais juste dire que *tout le monde* est allé se coucher. Vous me connaissez, je suis toujours la dernière.

Marisa regarda par terre puis vers l'écran, comme si c'était moi qu'elle regardait, et non le Dr Stevens.

— Il n'y en a plus pour très longtemps. Tiens bon, d'accord ?

— D'accord. Désolée d'appeler si tard.

— Ça ne pose jamais problème, Marisa. C'est quand tu veux.

Marisa se leva de son fauteuil. J'entendis la porte s'ouvrir puis se refermer.

— Il faut que j'y aille, et vite, dis-je, fourrant dans mon sac à dos les affaires que j'avais vidées par terre.

C'était fou la rapidité avec laquelle j'avais transformé l'abri en un truc qui ressemblait assez à ma chambre, chez moi. Je ne m'étais pas contenté de vider mon sac, j'avais fait des tas. Des vêtements de rechange, mon Enregistreur et le lecteur MP3 de Keith, une montagne de barres de céréales, une rangée de bouteilles d'eau. J'avais pris soin d'empiler tout ça contre le mur tout en vidant mon sac, puis j'avais négligé de remettre les choses à leur place une fois que j'eus les écouteurs énormes sur les oreilles. Je fus moins soigneux ensuite : je fourrai les chemises dans mon sac, puis les barres et les bouteilles, comme un soldat qui plie bagage pour sortir d'une tranchée attaquée. J'avais toujours le casque sur les oreilles ; le bruit de parasites était encore là. Et puis tout à coup surgirent des voix, d'une grande netteté. Je me tournai alors vers le mur d'écrans : la pièce demeurerait vide mais le Dr Stevens s'adressait à quelqu'un qui avait la voix rocailleuse. Rainsford. Ce ne pouvait être que lui.

Elle n'est pas encore prête. Mieux vaut achever d'abord les garçons.

Je peux les prendre tous les deux en même temps. C'est ce qu'ils veulent. J'y ai veillé.

Nous ne sommes même pas à mi-chemin. Ne pousse pas trop. Sans compter que nous n'avons toujours pas retrouvé Will Besting.

Davis le retrouvera. Je n'ai pas trop de doutes de ce côté-là.

Il y eut une pause pleine de parasites, le cliquetis d'un bouton et puis l'on parla de nouveau.

Je ne suis pas sûre qu'on puisse se fier à elle.

Ne dis pas n'importe quoi. Bien sûr qu'on peut s'y fier. Elle jouera son rôle ; j'y veillerai.

Très bien.

Indication de fin de transmission. A 12:21.

Je retirai les écouteurs et débranchai les fiches du mur, m'adaptant au silence de mort.

Je ne suis pas sûre qu'on puisse se fier à elle.

Je n'avais pas envie de connaître le sens de ces paroles, mais voilà : l'un de nous n'était pas ce qu'il semblait être. Quelqu'un - ou plutôt quelqu'une - était de mèche dans cette affaire, quelle qu'elle fût. Kate Hollander ou Avery Varone, pensai-je. C'était l'une des deux. Elles surveillent tout le monde, en s'assurant que personne ne s'écarte du droit chemin. L'une d'elles est une taupe. Je pénétrai dans le sous-sol et replaçai le casque dans la boîte-repas, que je reposai sur l'étagère du haut. Je finis ensuite de ranger mes affaires. J'en avais marre de trimballer mon sac à dos. Je le cachai donc sur l'une des étagères du sous-sol. Après avoir mis mon Enregistreur dans l'une des poches de derrière et mon livre de poche *La Perle* dans une autre, je fus fin prêt. Pendant tout ce temps, une pensée me tarabusta jusqu'à ce que j'arrive devant la porte de Fort Eden.

Fasse que ce ne soit pas Marisa.

* * *

Sur le canapé, elle se rapprocha de moi dès le début et me regarda comme si je lui avais manqué. Mes idées sur la trahison se dissipaient déjà, mais je restais prudent, un peu sur mes gardes.

— J'espère que Rainsford ne va pas débarquer ici. Ou Mrs Goring. Ça craindrait.

Elle me dit que non, comme en passant, comme si cela n'avait pas d'importance. Et je commençai à craindre que cet entretien ne soit un coup monté. Tout le monde allait rappliquer en même temps, et j'allais être piégé. Mrs Goring, du sous-sol ; Rainsford, de l'escalier à spirale ; les autres, des pièces du fond. Ils allaient sortir de tous les coins du fort, comme des rats et me coincer.

— T'inquiète pas, Will, dit Marisa.

Elle me connaissait déjà. Elle voyait bien que je n'étais pas tranquille.

« Personne ne va nous surprendre. »

Elle toucha ma main. Dans la pénombre, ses doigts doux tremblaient et je tressaillis.

— Tu n'as parlé à personne de ma cachette ? demandai-je.

— Non, répondit-elle, un tantinet sur la défensive.

Elle retira sa main.

« Tu reviendras quand tu seras prêt. Tu as juste besoin de temps. »

— Et si je ne revenais pas ?

— Dans ce cas, tu ne reviendras pas. Mais je pense que tu devrais.

— Pourquoi ?

— Parce que, Will. Ça fonctionne. Kate est guérie.

— Comment peux-tu en être sûre ? Il n'y a pas de docteurs, ici, dans les bois.

Un pli se dessina sur le front mat de Marisa et elle inclina la tête. Comment avais-je pu savoir de quoi Kate avait peur ? Cela m'avait échappé, mais elle ne releva pas.

— Tu sais ce que c'est que d'avoir peur, poursuivit-elle. Tu en reconnais les signes. Il y a un je-ne-sais-quoi qui se voit toujours, quoi qu'on fasse. Cela se voyait chez Kate comme chez Ben, comme chez toi et moi. Mais ça a disparu maintenant.

Elle me regarda, et je sentis que le mur que j'avais dressé entre nous commençait à s'effriter. Si elle avait l'intention de leur dire où j'étais, elle l'aurait déjà fait.

— Il faut que je te dise un truc.

Les aveux que je lui fis cette nuit-là étaient motivés par de nombreuses raisons : la culpabilité cuisante, la solitude, la peur véritable d'être surpris et jeté dans une pièce au fond du monde. Mais surtout, je voulais juste lui tenir la main encore une fois. Après ça, je pouvais mourir en paix. Peut-être que je n'espérais qu'une chose : libérer ma conscience.

Je lui racontai donc beaucoup de choses, mais pas tout. Je lui parlai des fichiers audio, en prenant bien soin de mentionner que j'avais cru sincèrement que je devais les emporter. Je lui dis que j'avais trouvé des écouteurs qui me permettaient d'avoir du son, mais qu'en aucun cas je ne briserais notre confiance ni n'écouterai quand il ne fallait pas. Je lui dis que la solitude était pesante dans l'abri et qu'elle, Marisa, était la seule à qui je me fiais. Je faillis lui parler des pièces colorées et ce qui s'y tramait, car j'hésitais encore à la priver d'une chance de guérison, malgré la bizarrerie des méthodes utilisées. Si elle était au courant, elle n'irait jamais jusqu'au bout.

Vint ensuite le passage le plus difficile.

Je lui dis ce qui me faisait peur.

— J'ai peur des gens, dis-je, c'est pour ça que je ne pouvais pas entrer ici.

Elle répliqua aussitôt :

— Je sais. C'est pas grave.

Cela se voyait-il donc tant ? La main s'était remise à trembler, et je respirai profondément, pendant un instant que j'aurais voulu suspendre à jamais.

— Je peux rester chez moi, continuai-je, encouragé. Mon petit frère m'agace mais je peux rester avec lui. Et avec mes parents et avec le Dr Stevens, mais c'est à peu près tout.

— Et avec moi, ajouta-t-elle.

Je pris alors conscience qu'elle avait raison.

— Ouais, et avec toi.

Elle retira sa main encore une fois et se frotta les mains sur son pyjama de flanelle.

— Il n'est donc pas utile que je te dise de quoi j'ai peur, tu le sais déjà ?

— Oui, et je suis désolé.

Ce n'était pas dit à la légère, je le pensais vraiment, et elle comprit : j'étais désolé de ma bourde ; mais surtout, j'étais désolé qu'elle ait peur. J'avais imaginé à quoi ressemblerait cet instant : elle allait se lever et partir et ne jamais revenir ; ou bien se précipiter à travers le fort en frappant aux portes et en racontant à tous ce que j'avais fait.

Pourtant, elle ne dit rien et resta où elle était.

Elle se contenta de fixer ses chaussures, comme si elle songeait à se lever et à s'éloigner mais sans parvenir tout à fait à s'y résoudre. Elle releva la tête, le regard dans le vide.

— C'est sympa de ne pas être obligé d'en parler. Je n'aime pas en parler. Mais ce que t'as fait, c'est pas bien.

— Je le sais.

Nouveau silence.

Et je fus convaincu que ce qui avait démarré entre nous était déjà arrivé à sa fin. Puis, elle reprit la parole :

— J'aurais peut-être fait la même chose si j'avais cru pouvoir le faire impunément.

Il me fallait une réponse parfaite. Et pour une fois, je crois que je tombai juste.

— Non. Tu vaux mieux que ça.

Elle détourna le regard, dissimulant un petit sourire et annonça le châtiment.

— Plus question de se tenir la main pendant vingt-quatre heures.

Châtiment approprié, car la seule chose dont j'avais envie, c'était justement de lui tenir la main. À aucun moment, nous ne trouvâmes le temps de sortir les livres et d'en parler. Notre conversation roula sur ce que nous avions fait pendant que nous étions séparés. Je lui racontai avoir vu Davis ; elle me dit qu'Avery en pinçait sérieusement pour lui. Elle ajouta que Kate avait des migraines et que Ben avait toujours un peu mal aux articulations. Effets secondaires du traitement qui, comme le leur avait assuré Rainsford, passeraient bientôt.

Je lui demandai pourquoi personne ne s'était approché de l'escalier à spirale qui descendait vers la pièce de Rainsford. Elle répondit qu'il le leur avait défendu et qu'ils avaient obéi. Je l'interrogeai au sujet de la porte située entre les dortoirs, celle qu'empruntaient les gens pour subir leur traitement. Elle dit qu'on la réservait pour quelque chose de précis. On ne la franchissait que quand venait son tour.

Elle avait un je-ne-sais-quoi de trop conciliant - une facette que je ne comprenais pas - comme si une partie de son esprit était commandée par quelqu'un d'autre. C'est cette facette-là qui me fit revenir une heure plus tard, une fois qu'elle fut enfin endormie.

Il était temps que j'ouvre cette porte et que je voie ce qui se cachait derrière.

* * *

T'inquiète pas, Will. Personne ne va nous surprendre.

Je ressassai les paroles qu'avait prononcées Marisa, plus tôt dans la soirée. C'était le genre de chose qu'une fille pourrait dire si elle vous invitait dans sa chambre pour la première fois. C'est en tout cas ce que j'imaginai en regardant le couloir. Pourquoi, au lieu d'apprendre à nous connaître dans un asile de fous, n'étions-nous pas dans sa chambre ?

J'avais ouvert la lourde porte qui, en y regardant de plus près, était en chêne massif. C'était le genre de porte dans laquelle je n'aurais pas voulu me coincer les doigts. C'était à vous briser les os, et d'après ce que je voyais, il n'y avait pas de serrure.

Derrière, quelques mètres plus loin, se trouvait un lourd rideau noir.

Je refermai la porte et j'eus soudain un nœud terrible dans le ventre, comme si je venais de m'enfermer dans un cercueil et qu'un fossoyeur s'apprêtait à jeter de la terre dessus. J'écartai les deux pans du rideau et aperçus une faible lueur au bout d'un couloir. J'avais l'impression de me retrouver dans le tunnel qui partait du sous-sol, entre le Bunker et Fort Eden, à ceci près que ce couloir était moins long et descendait. Il y avait une rampe de chaque côté et sur le sol, des images en noir et blanc. En baissant les yeux, je découvris que j'avais les pieds sur une peinture représentant Kino, l'homme qui, dans le livre de Steinbeck, avait trouvé la perle. Il descendait le sol en canoë, le dos tourné. Plus loin, on le retrouvait, rétréci par la distance, et rétréci encore au bout du couloir sous la lumière pâle d'une ampoule. On aurait dit que cet homme cherchait à s'éloigner ou bien qu'il poursuivait une destination précise. Difficile de savoir ce que signifiaient ces images.

Je posai la main sur l'une des rampes et commençai à avancer, mais je m'arrêtai net au son d'un murmure lointain qui montait des profondeurs. On aurait dit que quelqu'un me cherchait dans les longs couloirs de mon esprit, mais sans succès. À l'aide de mon Enregistreur je pris le sol en photo puis je mis mes écouteurs et me repassai les bruits de l'étang : les éclaboussures, les voix, les oiseaux et le vent dans les arbres. Le murmure se perdit dans la forêt et je repartis en mettant ma capuche. Au bout, la descente se nivelait. A cet endroit, peinte sur une porte d'ascenseur, une image de Kino, en noir et blanc, me regardait fixement. Il tenait dans une main la perle, dégoulinant d'eau, ou de sang, je n'aurais pas su dire. De l'autre, il maintenait le canoë à la verticale, son extrémité coupée par le haut de l'ascenseur. À droite de la porte, il y avait un bouton orange et lumineux avec une flèche pointée vers le bas.

Suis-je en train de rêver ? me demandai-je, le doigt au-dessus du bouton lumineux. *Et si la porte s'ouvrait sur une cage d'ascenseur de trente mètres de profondeur ? Je risquerais d'y tomber. Ou pire, et si Rainsford se trouvait à l'intérieur et que je me faisais prendre ? S'il m'empoignait, me traînait dans une pièce et m'enfonçait un casque sur la tête ? Qu'advierait-il alors ?*

J'arrêtai mon Enregistreur et je découvris que le murmure s'était arrêté. Le silence était absolu. La peinture représentant Kino - un homme costaud au visage comme de la pierre - me fixait des yeux. On ne lisait rien sur ce visage, ni *Suis-moi* ni *Fais demi-tour, imbécile*. Le regard était vide, comme si la décision avait déjà été prise et qu'on ne pouvait pas revenir dessus. Je me résolus à appuyer sur le bouton. Quand les portes s'ouvrirent, je vis une petite fenêtre carrée en plein milieu de la paroi du fond ; derrière, à même la pierre, un zéro était peint en noir. Je passai la tête à l'intérieur d'un ascenseur lambrissé et fus soulagé d'y trouver un bouton pour monter et un pour descendre.

Au moins, ça va dans les deux sens. Si je descends, je devrais être en mesure de remonter.

J'entrai.

Et au moment où les portes se refermèrent, le murmure reprit. Cette fois, j'eus plus de mal à me convaincre d'enclencher mon Enregistreur pour me remplir la tête de sons. La voix était hypnotique. On aurait dit qu'elle creusait, qu'elle essayait de rentrer à l'intérieur.

Je sélectionnai une chanson que j'avais téléchargée des semaines auparavant et que j'avais déjà écoutée des centaines de fois : *I Wanna Be Adored*. Je fis avance rapide jusqu'à un passage guitare/voix assourdissant.

Quand je relevai la tête, la cabine était en mouvement. J'appuyai à maintes reprises sur la flèche pointée vers le haut, mais cela ne produisit aucun effet. Je descendais tout au fond, que cela me plaise ou non.

A l'intérieur, les portes étaient peintes aussi mais Kino avait disparu. Son canoë était échoué sur les rochers, en mille morceaux. L'ascenseur descendait dans les abysses de Fort Eden. À quelle profondeur ? me demandai-je. Quinze mètres, trente ? La chanson se termina et je la remis au début juste avant d'arriver à destination. Les portes s'ouvrirent alors doucement. Je les maintins ouvertes mais je ne quittai pas l'abri rassurant de la cabine. A l'extérieur, le sol était en pente, continuant à s'enfoncer dans les profondeurs. Kino et son canoë avaient disparu, faisant place à un sol en terre et

pierreux. Il se dégageait une odeur de terre froide, l'impression d'être enterré vivant.

Les portes n'avaient pas les caractéristiques de celles d'un ascenseur : elles ne coulissaient pas toutes les deux secondes telle une bouche qui cherche à se fermer. Je retirai ma main et les portes restèrent ouvertes, en attendant, semblait-il, que quelqu'un appuie sur le bouton.

— Voilà les pièces, murmurai-je.

Je risquai un pied dehors, sur une pierre plate, puis l'autre. Et sans vraiment y songer, je m'aperçus que j'étais sorti de l'ascenseur.

— La pièce de Ben, dis-je en me tournant à droite d'abord, puis à gauche. Et celle de Kate.

Je n'éteignis pas la musique mais je pris également des photos : des murs, des portes. Côté Ben, il y avait une peinture murale représentant des insectes. On aurait dit un graffiti gothique ou des motifs cachemire qui partaient dans tous les sens.

Et côté Kate, c'était le même style d'art, si ce n'est que les motifs à volutes étaient cette fois des scalpels, des roulettes de dentiste et des scies. Je jetai un œil dans la pièce bleue de Ben, où une lumière douce inondait le fauteuil dans lequel il s'était assis. Passant la tête dans l'autre pièce, je vis des murs violets et le fauteuil de coiffeur. Dans les pièces, le sol était nivelé, ce qui tranchait avec le couloir extrêmement pentu dans lequel je me trouvais. On se serait cru dans la maison tordue d'un parc à thème laissé à l'abandon. Il n'y avait pas le moindre casque câblé à l'horizon. A croire que, depuis le début, les casques n'existaient que dans mes rêves. Sur chacune des portes, il y avait un numéro peint dans un carré.

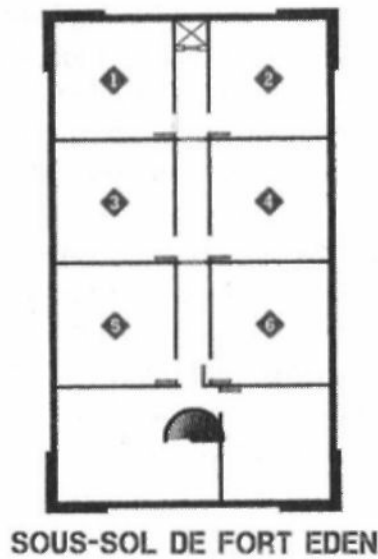
Porte de Ben : numéro 1.

Porte de Kate : numéro 2.

Au-delà des deux pièces, au bout du couloir, se trouvait un autre épais rideau noir. Je l'écartai doucement et jetai un œil. Encore un couloir avec deux autres portes et tout au bout, encore un autre rideau. D'après ce qui était peint sur les murs, je sus que les pièces étaient réservées pour Connor et Alex. Je pris en photo les mystérieuses peintures murales et les portes numérotées 3 et 4.

Je n'eus pas besoin d'aller plus loin, car tous les détails du sous-sol se dessinèrent dans ma tête : il y aurait six pièces, trois de chaque côté du côté du couloir en pente, chacune séparée par un rideau noir. Mais je poursuivis quand même, attiré dans les profondeurs de Fort Eden par ce qui ressemblait à une force purement malveillante.

Derrière le dernier rideau, sur le mur de droite, je découvris une peinture représentant des spirales de champignons gigantesques, et une porte fermée sur laquelle était peint le numéro 5. Ce devait être la pièce de Marisa, mais je ne voyais pas du tout de lien avec l'image. D'imaginer mon amie assise là avec le casque sur la tête, cela me mit en colère mais suscita aussi des interrogations : est-ce que le traitement administré dans ces pièces pouvait réellement guérir Marisa ? Tout malsain qu'était cet endroit, mon devoir était-il de la priver de ce traitement ? De ce que je connaissais de Marisa, je ne voyais pas du tout en quoi les champignons avaient le moindre rapport avec la nature de sa peur. C'était là un mystère auquel j'étais sur le point de donner toute mon attention, lorsque je jetai un coup d'œil de l'autre côté du couloir et vis une porte avec dessus, le numéro 6. Le mur était vide, ce qui était logique. On n'avait pas tenu compte de moi ou bien on m'avait oublié. J'étais absent. J'étais tout seul. Ils ne pouvaient rien peindre sur mon mur car personne ne me connaissait.



J'imaginai Keith, dans l'encadrement de la porte de la pièce numéro 6, en train de dire : *Ça doit être sympa d'être invisible. T'as aucune obligation.* Bizarrement, dans ma tête, il avait un filet de sang qui lui coulait du nez.

Allez, tu vas adorer là-dedans. Ils ont des Death-box à gogo.

Rentre à la maison, Keith ! Je ne veux pas de toi ici.

Je débarrassai ma tête des toiles d'araignées et j'augmentai le volume de la chanson.

Il y avait encore une porte, tout au fond du long couloir. La septième : une porte qui s'ouvrirait sur une pièce isolée et située au bas d'un escalier à spirale.

La septième pièce, celle de Rainsford.

Et la seule qui restait à Avery Varone.

* * *

Au moment où je m'effondrai sur le lit de l'abri antiatomique et éteignis enfin la musique, j'étais parcouru de sueurs froides. J'avais les mains qui tremblaient et ma respiration arrivait par vagues, comme si, à l'instar de Kino, j'étais resté très longtemps sous l'eau à chercher un objet d'une grande valeur. Cela avait été, selon moi, la nuit la plus terrifiante de ma vie. Le fait de ne pas être en mesure d'entendre le monde qui m'entourait multiplia par dix ma terreur. En revenant vers le Bunker, je n'avais pu entendre aucun de mes éventuels poursuivants. Et ce détail, plus que toute autre chose,

m'avait presque paralysé.

En regardant ma montre, je n'arrivai pas à croire qu'il fût aussi tard : 3 h 40. Dans quelques heures, le soleil se lèverait. Mrs Goring reviendrait avec son crétin de chariot bruyant, et la terreur me reprendrait encore une fois. J'ignorais jusqu'où allait ma résistance, et je me jurai, à cet instant, de m'enfuir.

Je trouverais le moyen de prévenir Marisa - un mot écrit ou bien un mot chuchoté quand elle serait toute seule - et nous fuirions.

Nous remonterions le sentier jusqu'à ce que nous trouvions la voiture de Davis garée sur le chemin bosselé. Je n'avais pas de permis et elle non plus, mais nous foncerions dans la barrière pour sortir de cette contrée sauvage et retrouver notre train-train quotidien.

Mrs Goring ne va pas entrer ici, me dis-je.

J'étais tellement fatigué que je n'arrivais pas à garder les yeux ouverts. Je n'avais même pas allumé la lumière de l'abri antiatomique. Je m'étais contenté de tirer la porte, en prenant soin de la laisser légèrement entrebâillée, et, les yeux au plafond, j'avais plongé dans un sommeil profond.

Il faut que je règle l'alarme de ma montre. Il le faut. Tout de suite.

Mais je n'en fis rien.

* * *

Le problème avec les abris antiatomiques, quand ils sont nichés dans le coin d'un sous-sol en ciment, c'est qu'il y règne un silence étonnant. Je ne pouvais que supposer que Mrs Goring, pour une raison que j'ignorais, avait négligé de nourrir les invités. A moins qu'elle soit passée par l'extérieur et qu'elle ait distribué un paquet de céréales et une grande bouteille de lait, commission qui ne nécessitait pas de chariot à roulettes. Dans tous les cas, j'avais dormi pendant très, très longtemps. Si longtemps, en fait, qu'en regardant ma montre, j'ignorais s'il faisait jour ou nuit dehors.

4 h 15. Je pensais que je n'avais dormi qu'une demi-heure mais ensuite, j'ouvris grand les yeux et je vis les lettres minuscules : PM.

— Oh non, fis-je, mais c'est à peine si ces mots furent audibles tant j'avais la gorge sèche.

Je saisis une bouteille d'eau et pris six ou sept gorgées, remplissant ainsi mon ventre vide.

Dire que j'avais faim, c'était un euphémisme. Mais la perspective de manger une autre barre de céréales était trop déprimante. Je n'arrivai pas à me convaincre d'en sortir une de son emballage.

— Il me faut de la nourriture. De la vraie nourriture.

Tout en fouillant parmi les étagères du sous-sol, je songeai à Kino dans son canoë. Je le voyais payant vers le large, abandonnant tout. C'était une pensée paisible. Et puis je voyais le canoë se fracasser en mille morceaux, comme dans le roman. On aurait dit que pour Kino, la perle n'était synonyme que de malheur.

Mrs Goring, ou quelqu'un d'autre, avait fait des conserves. Et je farfouillai sur une étagère pleine de pots de pêches et de cornichons.

— Impossible qu'elle s'aperçoive qu'il en manque un, dis-je en prenant l'un des pots de pêches dorées.

Après quoi, je me dirigeai du côté du boîtier électrique.

De ma main libre, je saisis la boîte-repas métallique et regagnai l'abri antiatomique. Une minute plus tard, environ, je me tenais devant l'écran principal, les écouteurs gigantesques sur les oreilles et les doigts dans les pêches au sirop.

Tout le monde était dans la pièce principale. Même Mrs Goring et Davis étaient revenus.

— Merci pour le poulet, disait Connor en se léchant les doigts. C'est exactement ce qu'a prescrit le médecin.

— J'ai mangé les plats de Mrs Goring, dit Davis d'un air apparemment taquin mais aussi un peu cassant. Ça fait du bien de changer un peu.

J'aperçus un bucket KFC sur la table ronde. Tous les mecs étaient assis autour, occupés à se repaître de poulet gras.

— Y a personne qui meurt de faim, ici, fit remarquer Mrs Goring. Toi, plus que tous les autres, tu devrais savoir ça.

Je ne voyais pas Marisa, ce qui me tracassa. Peut-être qu'elle était dehors ou bien en train de dormir dans le dortoir des filles. J'eus beau basculer sur les autres écrans, je ne la vis nulle part et l'inquiétude me gagna.

Davis poursuivit :

— Je crois que je vais rester dormir dans le dortoir des gars, ce soir. Il reste un lit de libre.

— Comme tu veux, dit Mrs Goring. Mais ne traîne pas dans mes pattes et ne mets pas le bazar. Tu connais le topo.

— Oui, m'dame.

— Toujours pas de nouvelles de Will ? demanda Avery.

Elle était assise sur le canapé, non loin de Davis.

— Je vais ressortir dès que les mecs seront prêts. Il doit en avoir marre de dormir dehors. Il a fait très froid cette nuit.

— Allez, c'est parti, dit Connor, en s'essuyant le dos de la main sur le visage.

Il y avait des chances pour que les prouesses qu'il avait accomplies sur le terrain pendant des années aident Connor à endurer toutes les épreuves auxquelles le soumettrait Rainsford.

« Qu'on en finisse. Je suis prêt. »

— Moi aussi, dit Alex, bien que beaucoup plus timidement.

Quant à ce dernier, il était peu probable que l'excellence de son style vestimentaire lui offre beaucoup de réconfort pendant le traitement.

— Vous êtes sûrs que vous voulez y aller en même temps ? demanda Ben Dugan. Je ne sais même pas si c'est possible.

— Ça devrait pas poser de problème, hein, Mrs Goring ? demanda Davis.

Il s'était assis à côté d'Avery ; leurs épaules se touchaient presque.

— C'est Rainsford qui décide. Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

— Vaut peut-être mieux attendre qu'on soit fixés, dit Avery.

— Tu cherches juste à passer le plus tard possible ; c'est ça, surtout, dit Kate.

Elle avait manifestement renoncé à se battre pour obtenir l'affection de Davis et voulait lancer une pique à Avery.

— Je te l'ai déjà dit, répondit Avery d'une voix éteinte. Je n'irai pas. On ne peut pas me guérir.

C'était reparti, cette fameuse défiance d'Avery Varone, comme s'il n'y avait pas pire peur que la sienne. Or sur ce point, Kate, selon moi, l'emportait. Sachant ce que je savais, on pouvait difficilement imaginer situation pire que celle que Kate avait vécue.

— Je pense qu'Avery a raison, dit Davis.

Cette remarque ne surprit personne. Avery et lui étaient de plus en plus proches.

— Il est encore tôt et en plus, il voudra vous parler avant que vous y alliez.

Il regarda Avery et prononça des paroles que j'entendis à peine :

— Mais tu te trompes. On peut te guérir. Il faut juste que tu y croies.

— Non, impossible, répondit Avery, avec un sourire mélancolique, comme si tout ce qui comptait, c'était que Davis soit là.

Kate semblait lever les yeux au ciel mais impossible de savoir vraiment car elle était très loin de la caméra. Elle portait un tee-shirt semblable à celui de Ben, blanc avec une sorte d'emblème, la lettre *E*,

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demandai-je tout haut, en faisant couler du jus de pêche sur mon menton que j'essayai avec la manche de mon sweat à capuche.

Les pêches étaient sucrées et visqueuses. On aurait dit d'ailleurs que Mrs Goring y avait ajouté un soupçon de cannelle. Davis toucha la main d'Avery et dit à tout le monde qu'il partait à ma recherche en attendant le retour de Rainsford.

Cela m'inquiéta.

Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il commence à se demander : *est-ce que le gosse, en fait, ne serait pas entré dans le bunker de Mrs Goring ?*

Je retirai mes écouteurs et regagnai le sous-sol afin de trouver un endroit pour cacher un pot de pêches à moitié vide. J'optai pour la bâche, près du boîtier électrique. J'étais sûr que Mrs Goring n'irait pas chercher dessous. J'avais encore faim, et, en regardant les rayons de nourriture, je trouvai une rangée de boîtes de biscuits salés. L'une de ces boîtes était déjà ouverte et j'en sortis un paquet.

Pendant mon absence, deux personnes étaient apparues.

Les voir ensemble ne me dit rien qui vaille. Marisa et Rainsford se trouvaient tous les deux dans la pièce principale, devant la porte du dortoir des filles.

— Ils étaient ensemble, dis-je.

Et le pot en verre eût-il été encore dans ma main qu'il m'aurait glissé des doigts et se serait brisé par terre. Je jetai le paquet de biscuits salés sur le lit de camp et remis les écouteurs, en espérant découvrir d'où ils venaient, tous les deux, et de quoi ils avaient discuté. Je ne pouvais vérifier si Marisa avait gardé mon secret pour elle. Je ne pouvais pas non plus être sûr que Rainsford avait la moindre idée de l'endroit où je me trouvais. Mais le doute s'était glissé dans l'abri antiatomique.

De quoi avaient-ils parlé, si ce n'est de Will Besting ?

— Si ça se trouve, il a pris l'ascenseur, dis-je, désireux de donner à Marisa le bénéfice du doute.

Il était sorti par la porte que j'avais ouverte, celle qui donnait sur le couloir dont Kino ornait le sol. Tout le monde, à présent, se rassemblait autour de lui.

— Davis ?

C'était là le premier mot que j'entendis Rainsford prononcer : *Davis*. C'était comme s'il avait senti son absence à la seconde où il était entré dans la pièce. Il s'agissait d'une question : *Davis, où es-tu ?*

Mais sa voix trahissait également un trouble étrange : *Où Davis est-il allé pendant mon absence ?* Et quelque chose de plus subtil encore : une accusation. *Je lui ai dit de rester ici. Il n'aurait pas dû s'éloigner.*

— Il est parti chercher Will Besting, dit Avery en montrant du doigt l'entrée principale. Dehors.

— Bien sûr, dit Rainsford en souriant, comme si la chose lui était sortie de la tête et qu'elle lui revenait désormais.

Il passa à des questions plus urgentes.

— Kate, comment vont les maux de tête ? demanda-t-il. Mieux, j'espère.

Ils formaient tous un cercle autour de lui comme s'il était sur le point de leur donner des sacs de bonbons.

— Ouais, je me sens beaucoup mieux. Vraiment, dit Kate, mais il s'agissait d'un mensonge tellement manifeste que Mrs Goring percuta.

— C'est ça, dit-elle. Bouge pas. Je vais te chercher une autre aspirine.

Rainsford semblait plus disposé à croire la réponse de Kate et n'eut, à l'égard de Mrs Goring, d'autre réaction qu'un hochement de tête reconnaissant.

— Ben, tu t'es remis à ce que je vois, dit-il en touchant ce dernier à l'épaule.

Bien que ne la voyant pas, j'entendis Mrs Goring ricaner. Il y eut un « HA ! » strident puis la porte de Fort Eden claqua. Et comment lui en vouloir ? Devant Rainsford, Ben acquiesçait d'un signe de tête. Mais ses mains tenaient un autre langage : il serrait et desserrait les poings, en tâchant de chasser la raideur de ses doigts.

— Mrs Goring est mon assistante depuis de très nombreuses années, dit Rainsford en indiquant la porte d'entrée par où elle était sortie.

— Elle est loin d'être aussi méchante qu'elle veut le faire croire. En réalité, si l'un de vous se noyait dans l'étang, elle serait la première à plonger. Il suffit de demander à Davis.

— Vraiment ? demanda Avery, qui essayait de peser le sens de cette remarque.

— Vraiment, conclut Rainsford, et il s'avança de trois ou quatre pas, puis se tourna vers eux. Il est rare que deux personnes soient traitées en même temps, mais c'est déjà arrivé. Avoir un ami, c'est parfois un réconfort.

— C'est pas ça, dit Connor d'un air de défi. C'est juste que je n'ai plus envie d'attendre et lui non plus.

— Est-ce que c'est vrai, Alex ?

Alex confirma par un « oui » sonore.

Mais je pense que s'il avait pu être sincère, il serait plutôt allé dans le sens de Rainsford.

Dans tous les cas, Alex Chow n'avait pas envie d'y aller tout seul.

Tous se dispersèrent, hormis Rainsford et les deux garçons. Tous les trois formaient un cercle, Rainsford prononçant des paroles que je n'entendais pas. Ce conciliabule dura une minute environ et puis Rainsford,

Alex et Connor franchirent la porte. De l'autre côté, il y aurait le rideau noir et puis Kino pour les guider jusqu'à l'ascenseur. Apparemment, Alex et Connor n'avaient pas la curiosité de parler d'abord au Dr Stevens. Sinon ils l'auraient déjà fait plus tôt dans la journée. Occupé par cette pensée, je basculai sur le dortoir des garçons.

— Comment est-ce que ça a pu m'échapper ? fis-je, car quelque chose avait changé.

Ils y étaient tous les deux venus, y avait pas photo, car on avait mis de la peinture sur le 3 et le 4 du mur du fond. Le 3 était barré avec du vert, le 4 avec du orange.

— Donc Alex, c'est le vert et Connor, le orange, dis-je en mangeant un tas de biscuits que j'accompagnai d'un peu d'eau.

J'avais une drôle d'impression. Comme si j'étais au cinéma, en train de boulotter un truc avant que le film ne commence. Cela venait peut-être du fait que dans l'abri antiatomique, j'étais devenu blasé. Ou que je ne connaissais pas vraiment Connor et Alex. Quoi qu'il en soit, je ne plaignais pas ces mecs. J'éprouvais au contraire un sentiment déplacé d'émerveillement.

Que va-t-il se passer ? Quelle sera la puissance du jus qui va leur passer dans le corps ?

J'imaginai Keith dans sa chambre, décimant d'autres joueurs dans une arène virtuelle, avec des cadavres dans tous les coins.

C'est pas trop tôt !

Tu sais, Keith, c'est sans doute pas bon pour ton cerveau.

Bien sûr que si ! Regarde comme je m'amuse !

Je restai là à attendre dans l'abri, regrettant que Keith ne soit pas avec moi. Il serait à bloc, ce qui rendrait la situation moins pénible.

Ces mecs vont frîre... ça me tue, ce suspense !

Tu l'as dit ! Hé Keith, je parie que celui-là va se coltiner des chiens.

Des chiens ?

Ouais, des chiens méchants. Et je parie qu'ils seront énormes.

Sympa. Donne-moi quelques biscuits, frérot.

L'écran central avait pris un aspect quasi fantomatique. Sur l'image, tous semblaient complètement hébétés. Ils restaient là immobiles comme s'ils priaient ou dormaient. Marisa, encore une fois, était invisible. Je savais qu'elle se couchait très tard, ayant trop peur de dormir la nuit. Si ça se trouve, elle dormait à cet instant, mais ne pas la voir parmi les autres me travailla.

Je sortis mon Enregistreur et ouvris les photos que j'avais prises ce matin de bonne heure, celles qui concernaient Connor et Alex. Je jetai d'abord un coup d'œil rapide aux portes, puis je m'arrêtai sur les photos des murs et de leurs

peintures bizarres. Celui d'Alex Chow était couvert d'horribles chiens sauvages aux yeux écarquillés et pleins de rage. Les chiens s'écrasaient comme des vagues, les uns contre les autres, en montrant les dents. L'autre mur, celui de Connor, était dans le même style mais constitué d'une succession d'images, comme une bande dessinée. Quatre panneaux, tous représentant à peu près la même chose : des immeubles, entremêlés de façon morbide, tel un enchevêtrement de cordes, s'entortillant, comme aspirés par un siphon invisible trois cents mètres plus bas. Sur le premier panneau, une silhouette qui tombait au centre de l'image. Et sur chacun des autres panneaux, la silhouette devenait de plus en plus petite. Cette succession d'images me donnant des vertiges, je détournai les yeux puis vérifiai l'heure. 5 h 00 de l'après-midi. L'heure du crime, en l'occurrence, car deux écrans se mirent à scintiller. C'était la première fois qu'ils s'allumaient, je savais donc que c'étaient ceux de Connor Bloom et d'Alex Chow.

Une curiosité morbide m'envahit et mon regard passait d'un écran à l'autre, comme devant des émissions de télé-réalité qui seraient parties en live.

Alex avait franchi le seuil de la porte et s'était arrêté, ses yeux noirs écarquillés. On aurait presque pu croire que quelqu'un avait enfoncé des clous dans les manches de sa chemise et dans ses jambes de pantalon. La peur le clouait littéralement au mur. Il fixait l'autre côté de la pièce verte : il y avait là, côte à côte, deux niches pourries. Elles étaient immenses, leur embrasure sombre fixant chacune Alex comme les yeux creux d'un monstre sur le point de se réveiller et de déchirer le monde en morceaux. Le casque était posé sur le sol en pierre de la pièce, à mi-chemin entre les niches et Alex Chow, son enchevêtrement de fils et de tubes montant jusqu'au plafond.

Je portai alors mon attention sur l'autre écran où Connor Bloom n'était pas dans une situation plus confortable.

Il y a des gens qui trouvent sans doute amusant de voir la fierté d'un jeune athlète, bravache par ailleurs, rabaissée d'un ou deux crans. Mais regarder Connor entrer dans la pièce orange et s'effondrer par terre n'avait rien de drôle. Je pensais jouir d'un court instant de supériorité : *Hé, la star de l'école, bienvenue dans mon monde. Voilà ce que ressentent les gens quand tu t'en prends à eux. Comment tu te sens, hein ?* Mais je ne connus rien de tel, pas même une lueur de satisfaction. Si cet endroit était capable de mettre Connor Bloom par terre aussi vite, je me demandais ce qui m'attendrait si Rainsford finissait par découvrir ma cachette.

Ce qui avait mis Connor à genoux, c'était une échelle, de celles qui s'ouvrent et tiennent toutes seules, formant un V retourné. Elle était placée au milieu de la pièce peinte en orange, et tout en haut était posé le casque. Pour l'atteindre, il aurait six barreaux à monter. Je supposai qu'une fois là-haut, il devrait s'asseoir et mettre le casque.

À partir de cet instant, mes yeux firent le va-et-vient entre les deux écrans. Connor et Alex ne tardèrent pas à rassembler assez de courage pour arriver jusqu'aux casques, aidés, sans aucun doute, par le murmure dont je m'étais préservé lors de ma visite dans les bas-fonds de Fort Eden.

Je regardai Connor et Alex subir l'assaut des cauchemars et s'embarquer, chacun son tour, pour une expédition dans la folie.

Connor, je le savais, avait tellement le vertige que même des choses toutes simples, comme monter un escalier au lycée ou des gradins lors d'un match de foot, lui posaient problème. Les écrans clignotèrent avec frénésie, passant de la pièce orange à la scène qui se déroulait à l'intérieur du casque. Sur l'écran même apparurent des mots et la ligne de mercure orange.

Connor Bloom, 15 ans

Peur profonde : tomber.

Les avant-bras musclés de Connor Bloom, lequel avait les mains serrées sur l'échelle, étaient très contractés. Et je compris pourquoi lorsque l'écran afficha ce que voyait mon camarade. Il était toujours sur l'échelle, les yeux rivés sur ses pieds. Mais le sol de la pièce avait commencé à s'évaporer. Les quatre pieds de l'échelle, dans un équilibre précaire, étaient placés près de ce qui restait du sol, un pilier en pierre de deux mètres carrés. L'extérieur du casque, un câble équipé d'un crochet, était tombé du plafond, que Connor essayait d'atteindre à l'aveuglette. Un instant plus tard, le câble fut accroché à sa ceinture en cuir. Connor parut se calmer un peu. Il leva les yeux et découvrit le câble relié au plafond, comme l'étaient tous les fils et tubes du casque. Ce qui se passait à l'intérieur du casque s'afficha de nouveau sur l'écran : le sol qui entourait l'échelle continuait de s'éloigner lentement, descendu désormais à six ou sept mètres, dans les ténèbres.

Je portai alors mon attention sur l'écran d'Alex Chow.

Je pouvais comprendre sa peur car j'avais moi-même été acculé par deux chiens givrés à la ferme de mon grand-père, en Californie. Je me souviens que j'avais cru qu'ils allaient me déchiqueter avant de réussir à escalader le grillage contre lequel ils m'avaient coincé.

Alex Chow, 15 ans

Peur profonde : les chiens

Le trait vert apparut au bord de l'écran et, fait troublant, était déjà rendu à mi-parcours. Alex venait à peine de mettre le casque que déjà il s'apprêtait à rentrer au bercail. Des séances que j'avais écoutées, des bribes me revinrent en mémoire pendant que je regardais Alex. Il se tenait de nouveau dos au mur, aussi éloigné des niches que le lui permettaient les dimensions de la pièce.

Tu devrais laisser ta famille t'acheter un chien, Alex. Ça t'aidera.

Non, ça ne m'aidera pas.

Bien sûr que si. Tu as vécu une expérience pénible il y a longtemps. Tous les chiens ne sont pas comme ça.

Et pourquoi pas plutôt un chat ? On ne pourrait pas partir de là. Ou un hamster.

Un hamster, ça ne va pas te guérir, Alex.

Dans ce cas, je n'ai pas envie d'être guéri.

Sur l'écran, le mot paraissait tellement inoffensif. *Chiens*. J'imaginai, ou espérais qu'un caniche toy et un chihuahua sortent des niches et s'en viennent mordiller les pieds d'Alex. Mais, bien entendu, il ne fallait pas y compter. On n'avait pas affaire ici à des petits chiens. Ils n'étaient ni affectueux ni avides de caresses. Je vis d'abord leurs museaux, accompagnés par une sombre symphonie de grognements.

Lorsqu'ils sortirent leurs têtes, je plaignis sincèrement Alex Chow. C'étaient des animaux énormes, la gueule dégoulinant de salive, le corps couvert de poils emmêlés. Lorsqu'ils se mirent à montrer les dents, l'écran bascula sur Alex qui s'agrippait à la porte fermée, cherchant à s'échapper de la pièce verte. Une seconde plus tard, l'objectif était de nouveau braqué sur les chiens qui se rapprochaient vers Alex, les crocs bien visibles. Ils attaquèrent en même temps : un bond furieux et un bruit de déchirement terrible.

Et ce fut tout pour Alex Chow. Le trait vert était déjà en haut de l'écran. La peur le submergeait ; au-dessus de sa tête, les câbles dansaient. Après quoi, il s'avachit dans un coin de la pièce et les chiens disparurent.

Seul Connor était désormais visible, et quand je m'approchai, les choses étaient sur le point de s'intensifier. À l'intérieur du casque, le sol s'éloignait désormais à vitesse grand V. L'effet était troublant : on avait l'impression que Connor Bloom montait en même temps dans les airs, la distance augmentant entre l'échelle et le sol de la pièce. Vu la frayeur que dut ressentir mon camarade, il était surprenant de voir que le trait orange n'avait franchi qu'un quart de la distance qui le séparait du haut de l'écran.

Ce mec est solide. Si ça se trouve, la pièce ne pourra pas le briser.

C'était faire preuve de naïveté.

Le sol reprit sa place avec un grincement de pierres et de métal. Pendant son éloignement, il avait changé. Il était maintenant hérissé de serres et de lances qui se dressaient vers le centre de la pièce. Le sol ne resta qu'un instant, mais suffisamment longtemps pour que Connor ait un très bon aperçu de ce qui l'attendrait s'il tombait, et puis s'éloigna de nouveau. Cette fois, l'un des quatre pieds de l'échelle ne trouva plus où se poser ; et dans le casque, tout se mit à chanceler. Et pour achever le tableau, le câble qui était jadis attaché au plafond se décrocha, pendouillant à la ceinture de Connor, inutile. A l'intérieur du casque, Connor devait penser : *Je ne suis relié à rien, désormais. Il ne me reste plus qu'une échelle qui ne tient que sur trois pieds.*

La pièce orange revint occuper l'écran où le trait orange avait fait la moitié du chemin. Rien n'avait changé, et je compris encore une fois que la vie à l'intérieur du casque n'avait rien à voir avec celle de l'extérieur. Ce que voyait Connor, c'était la réalité modifiée que lui présentait un fou cherchant à tout prix à chasser la peur irrationnelle. La pièce, elle, était tout bonnement la même. Le câble demeurait accroché au plafond et l'échelle était posée solidement sur le sol en béton.

Mais ces détails, Connor n'avait aucun moyen de les connaître. Le trait orange se déplaçait vite à présent, approchant du haut de l'écran. Quand l'image rebascula sur l'intérieur du casque, Connor Bloom perdit l'équilibre. L'échelle s'inclina et le trait orange arriva au bout. Connor était en train de tomber.

Devant la puissance de ce traitement double, je demeurai nerveux et contrarié, en proie à une montée d'adrénaline malsaine. Mais je ne détournai pas encore les yeux des écrans. La pièce orange était de retour. L'échelle était renversée par terre, tel un cadavre d'animal. Connor avait chuté, mais le câble attaché à sa ceinture l'avait retenu.

Il avait les mains et les bras déployés dans les airs, tel un pantin, et le casque toujours sur la tête. A voir tous ces fils, ces tubes et ce câble, à le voir lui, suspendu là comme si la rigidité cadavérique s'installait déjà, j'arrachai mes écouteurs, hors d'haleine.

Je fermai les yeux, mais l'image demeurait.

Quand je finis par regarder à nouveau le mur d'écrans, Connor Bloom et Alex Chow avaient disparu.

MARISA

EDEN 5

Une heure après que Connor Bloom et Alex Chow furent guéris, Mrs Goring descendit le plan incliné avec son chariot en métal et éteignit la lumière tout en ouvrant brusquement la porte du sous-sol. Elle était d'une humeur massacranche.

— Que ce fort et ces crétins de gosses aillent au diable ! hurla-t-elle.

J'avais l'impression qu'au sous-sol, elle se sentait libre d'exprimer en paix ses frustrations les plus profondes. C'était un endroit où elle pouvait hurler sans que personne ne l'entende.

Elle heurta le chariot avec fracas dans l'une des étagères en métal et fit tomber des boîtes de conserve. L'une d'elles rebondit, puis roula dans ma direction. Je ne pouvais rien faire d'autre si ce n'est me tenir dans la pénombre de l'abri et espérer qu'elle ne cherche pas à ramasser l'objet. Elle ramassa toutes les boîtes, hormis celle qui avait roulé jusqu'à la porte de l'abri. Mrs Goring marmonnait avec colère en reposant chaque boîte sur l'étagère. J'avais nettoyé la pièce et rangé mes affaires dans mon sac à dos. Le mince filet de lumière qui venait du sous-sol suffisait pour que je me déplace dans la pièce, tant je la connaissais bien.

Je m'agenouillai, glissant discrètement sous le lit de camp jusqu'à toucher le mur. Je tendis le bras et saisis mon sac à dos que je tirai à moi. Les barres de céréales, les bouteilles d'eau et les vêtements que j'y avais fourrés faisaient une bosse au milieu, si bien que le sac se coinça contre le bord en métal du lit. Le chariot de Mrs Goring, avec sa roue défectueuse, commença à s'avancer vers la porte de l'abri antiatomique. Elle se conduisait comme une folle dans un supermarché, fauchant tout ce qui se trouvait sur son passage. Elle cogna le chariot contre le mur et il rebondit sur ses roues.

— Oh, bon sang, dit-elle, après avoir renversé le chariot sur le côté.

Quant à moi, j'exerçai une pression sur les vieux ressorts et soulevai le bord du lit d'un centimètre ou deux, dégageant mon sac à dos sans faire de bruit. J'étais persuadé qu'elle me verrait si les lumières s'allumaient, mais je n'avais pas l'embarras du choix. Tout ce que je pouvais faire, c'était rester immobile et espérer qu'elle ne rentre pas le chariot dans le vieux lit branlant.

Le sous-sol était silencieux - trop silencieux - et la claustrophobie commençait à me gagner. Si Mrs Goring devait me trouver, je n'avais pas la moindre envie d'être coincé. Il fallait que je me lève pour pouvoir la faire tomber et m'échapper. Je commençai à sortir de dessous le lit mais la porte de l'abri bougea et je restai figé. La lumière du sous-sol se fit plus vive et Mrs Goring entra. Je vis ses bottes, en cuir éraflé avec semelles en caoutchouc. Elle fixait du regard le mur d'écrans.

Je l'imaginai là, une boîte de maïs dans chaque main, prête, au besoin, à s'en servir comme armes. Mais ensuite, j'entendis le cliquetis des boutons du mur. Cela n'eut aucun effet - le système s'était éteint et n'avait pas redémarré après la guérison d'Alex et de Connor - et elle en fut tracassée.

— Je déteste cet endroit, dit-elle.

Retentit alors un fracas qui me fit grimacer.

Un objet lourd tomba sur le sol en béton, rebondissant sur le côté contre la porte de l'abri. Au rebond suivant, je le vis - c'était la boîte de conserve qu'elle avait ramassée - et puis il rebondit à nouveau, hors de mon champ de vision, puis une dernière fois, avant de rouler dans ma direction. La boîte s'arrêta contre ma hanche.

— Je me sens nettement mieux, dit-elle.

Elle semblait toujours tournée vers le mur d'écrans et je me risquai à pousser la boîte pour qu'elle aille rouler à découvert.

Une seconde passa, peut-être deux, puis sa grosse botte se posa sur la boîte, avant de l'envoyer valdinguer par la porte ouverte. Elle sortit ensuite, ramassa le chariot et retourna vaquer à ses occupations.

La porte de l'abri était grande ouverte et je vis sur le sol l'ombre de Mrs Goring : elle rassemblait des provisions pour le repas horrible qu'elle avait l'intention de préparer pour le dîner. Je sortis la tête de dessous le lit et regardai le mur : sur l'écran de Ben Dugan, celui du haut, on voyait une grande brisure en forme de toile d'araignée. Mrs Goring avait lancé la boîte en plein dans le mur, fracassant ainsi l'un des sept écrans.

Elle avait l'habitude - je l'avais découvert - de laisser ouverte la porte du sous-sol si elle comptait revenir rapidement. C'était le cas. Elle éteignit la lumière et je l'entendis partir.

Il faut que je sorte d'ici, sinon je vais devenir dingue, me dis-je, en sortant de dessous le lit et en mettant les bras dans les bretelles de mon sac à dos. Je rassemblai le peu de courage qu'il me restait, et je n'avais pas l'impression que cela suffirait, et traversai le sous-sol. Au bas du plan incliné donnant accès au rez-de-chaussée du Bunker, j'hésitai, car un bruit de casseroles me parvint de la cuisine. Mais j'étais bien décidé à m'échapper, et, mettant un pied devant l'autre, je finis par arriver en haut du plan incliné. Quelque chose se mit à bouillir et j'entendis Mrs Goring fredonner de sa voix rauque, puis cracher.

C'est vraiment dégoûtant, vraiment affreux, pensai-je, content de ne pas suivre le régime alimentaire de Fort Eden.

Le courage commençait à me quitter. Je me préparais déjà à regagner l'abri antiatomique et à attendre là encore une nuit lorsque quelqu'un frappa à la porte de Mrs Goring.

— Je suis en train de cuisiner ! hurla-t-elle. Allez-vous-en !

On continua de frapper et elle sortit de la cuisine à pas lourds. C'était l'occasion ou jamais, alors je ne perdis pas de temps, passant devant la casserole d'eau bouillante, et m'approchant du couloir au bout duquel se trouvait la porte d'entrée.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? demanda Mrs Goring.

— Ils m'ont donné pour mission de trouver à manger. Tout le monde meurt de faim.

À la voix, je reconnus Kate Hollander. Il faisait sombre dans le couloir. Je pris donc le risque de me faufiler jusqu'au salon. Deux pas rapides et je fus tranquille.

— Dis à tes crétins de camarades d'être patients, dit Mrs Goring. Rainsford veut dîner à huit heures précises, avec vous tous. Fais avec.

— Ça fait encore deux heures de plus, gémit Kate.

Elle commença à demander un en-cas, histoire de les faire tenir, mais Mrs Goring lui claqua la porte au nez.

Crois-moi, Kate, me dis-je, t'as pas envie de manger ce qu'elle va vous servir.

Mrs Goring retourna rapidement à son fourneau, puis marmonna, et enfin redescendit au sous-sol pour aller chercher un ingrédient dont elle avait besoin.

Avant qu'elle revienne dans la cuisine, je sortis par la porte, traversai la clairière et pénétrai dans les bois.

Après avoir assisté au traitement de Connor Bloom et d'Alex Chow, j'avais pris une décision et j'étais résolu à la mettre à exécution. J'avais besoin de réponses, et selon moi, il n'y avait qu'une personne qui puisse m'aider à les trouver. En me dirigeant vers l'étang, je n'avais qu'une idée : trouver Davis avant qu'il ne me trouve.

* * *

— Trois nuits dehors. Chapeau.

Davis était assis sur l'appontement quand j'arrivai à l'étang. Il avait le regard fixé sur l'eau, la clef à tuyau à ses pieds.

— Ouais, enfin bon, dis-je, en restant suffisamment en retrait pour pouvoir m'enfuir si nécessaire.

Même si, franchement, c'était une précaution bien inutile. Davis était bâti comme un running back. Il m'attraperait, quelle que soit l'avance que je pouvais avoir sur lui.

— Je ne dirai à personne que je t'ai trouvé, dit Davis.

Il me tournait le dos et continuait de fixer l'eau, attendant que je me rapproche.

— Tu ne m'as pas trouvé, dis-je. C'est moi qui t'ai trouvé.

— Tout à fait vrai, dit-il.

Et ensuite, il tourna la tête et m'adressa un sourire amical.

— J'étais à court d'idées. T'es très doué pour le cache-cache, Will Besting.

— T'imagines pas, répondis-je, en songeant à toutes les fois où je m'étais volatilisé chez moi, au centre commercial ou à l'école.

Je devais bien reconnaître que j'étais sacrément doué pour le cache-cache.

— Le Dr Stevens se fait du souci pour toi, dit Davis. Et Rainsford aussi.

— Et les autres ? J' imagine qu'ils s'en fichent un peu.

— Ils ont leurs problèmes, dit Davis. Je ne t'apprends rien : quand t'as quinze ans, le monde tourne autour de toi et seulement de toi.

Je songai que Davis n'avait que dix-sept ans et qu'il était encore trop jeune pour tenir ce type de discours, mais je ne relevai pas.

— Qu'est-ce qui se passe à l'intérieur ? demandai-je.

Il fallait qu'il s'imagine que je n'étais au courant de rien.

— Tes camarades guérissent. Tu pourrais guérir aussi. Tout ce que t'as à faire c'est de franchir cette porte.

Je fus surpris de voir que je m'étais avancé tout près, à quelques mètres à peine de l'appontement. L'herbe fraîche se feutrait sous mes pas, et j'entendis les corbeaux battre des ailes au-dessus de ma tête, tandis que le froid du début de l'automne descendait sur l'étang.

— Comment est-ce qu'ils ont été guéris ? demandai-je.

J'avais envie de lui faire confiance et j'espérais qu'il serait honnête avec moi.

Il regarda de nouveau devant lui, au-delà de l'étang, alors que le soleil baissait derrière les arbres.

— J'aimerais pouvoir te le dire, dit-il. Mais la vérité vraie, c'est que j'en sais rien du tout. Quand je suis venu ici - ça remonte - il y avait le même nombre de patients. Donc, rassembler un nombre précis de personnes qui se soutiennent les unes les autres, ça doit avoir son importance. Et je me souviens que la première fois que j'ai vu Rainsford, je l'avais trouvé vieux et je m'étais dit qu'il ne devait pas être d'un grand secours. Je m'étais dit : *ce type arrive à peine à monter les escaliers, comment est-ce qu'il va me sauver ?* Mais je me souviens qu'après l'avoir rencontré, j'avais commencé à me sentir, comment dire, plus léger, comme si je m'étais décoincé, tu vois ?

Ouais, pensai-je, parce qu'il contrôlait ton esprit.

— Du traitement en soi, je ne m'en souviens plus, poursuivit-il, en prenant une grande bouffée d'air et en expirant, comme submergé par l'émotion que suscitait en lui le spectacle de l'étang.

— Je suis descendu par un ascenseur - ça je m'en souviens - mais je n'ai plus aucun souvenir du reste. Tout ce que je sais, c'est que je suis capable de sauter dans cet étang et nager à volonté.

— Ça me paraît louche, la façon dont ça se fait, dis-je. Comme si c'était un tour de passe-passe ou pire encore.

— Je te comprends, franchement, dit Davis en se levant et en faisant un pas vers moi.

Cela eut pour effet de me faire reculer d'un pas vers la forêt.

— Écoute, Will, il n'y a pas d'embrouille. C'est un traitement, un véritable traitement. En l'occurrence, grâce à la façon dont Rainsford opère, ça doit suffire.

— Et si ça suffisait pas ?

Davis me regarda avec compassion et je m'aperçus que je venais d'avoir avec lui une conversation pratiquement normale.

Je ne le connaissais pas mais j'avais réussi à lui parler sans me mettre en colère.

Ce n'était pas vraiment une première ; mais il était plus vieux et l'emportait sur moi par des avantages que je n'aurais jamais. Cette constatation avait en général le don de me rendre furieux. Comme Connor Bloom, Mr Star du lycée, Davis avait cet air caractéristique de celui qui se rallierait à ses potes pour m'enfermer dans un casier.

— Je vais te dire, dit-il, en s'accroupissant et en tripotant l'herbe molle. Depuis mon retour, c'est vrai que tout ça paraît un peu étrange. Tout ce que je te demande, c'est si tu es en sécurité ici ? Est-ce que tu peux encore tenir un jour, ou deux s'il le faut ? Parce que sinon, faut que je t'emmène avec moi à l'intérieur. S'il t'arrivait du mal, je ne pourrais plus me regarder en face.

Je réfléchis à ce qu'il venait de dire. Je commençai à sentir le froid envahir mon visage.

— Promets-moi que tu ne diras rien et je te dirai où je me cache.

Davis se leva et tendit la main. Il y avait entre nous un espace de trois ou quatre pas mais je ne bougeai pas. Il n'avait pas l'intention de me faire fuir en s'approchant davantage. A avancer lentement, à peine assez près pour lui

toucher la main, je dus avoir l'air d'un chat sauvage.

— Je ne sais même pas si tu devrais entrer, dit Davis. Ça fonctionne, mais il n'y a aucun doute là-dessus, c'est bizarre.

Il me serra la main, promit qu'il ne dirait rien et me sourit comme s'il était mon grand frère. Comment ne pas faire confiance à ce mec ? Il avait suivi le programme. Mais au-delà de ça, il semblait comprendre ce que je ressentais. J'étais au bout du rouleau, et en proie à un profond sentiment de désespoir. Alors je me confiai à lui.

— Je passe les nuits au sous-sol du bunker de Mrs Goring, lâchai-je.

— Sans déconner, dit-il.

Et nous nous mîmes à rire (lui d'abord, puis moi, nerveusement).

— Faudrait me payer cher pour que j'entre là-dedans. Sérieux, chapeau.

— Tu peux me rendre un service ? demandai-je.

— Tout ce que tu veux.

— Frappe à sa porte d'entrée à huit heures moins le quart et propose-lui de l'aider à transporter le repas en passant par la clairière.

— Pour que tu puisses rentrer ? demanda-t-il.

— Ouais, pour que je puisse rentrer.

Il acquiesça d'un signe de tête, rit à nouveau et me demanda si j'avais besoin d'autre chose.

Il n'avait pas la moindre idée de ce qui se trouvait en bas.

Il ignorait aussi totalement que j'avais assisté au traitement de mes camarades. J'eus alors comme un flash : Davis, le casque sur la tête, tombant à travers la glace d'un étang gelé.

Je ne pouvais lui raconter ce que je savais mais je pouvais au moins lui demander un service avant que nous nous séparions.

— Est-ce que tu pourrais aller voir Marisa de ma part et lui dire que je vais bien ?

Il sut aussitôt que j'aimais bien cette fille mais il se garda de me charrier.

— Je dirai à tout le monde que tu vas bien, mais que tu n'es pas prêt à rentrer, c'est tout. Rainsford sera le plus dur à convaincre, mais t'inquiète. Tant qu'il sait que tu n'es pas mort ni blessé, je crois que ça passera.

Le vent bruissait dans les arbres et nous regardâmes tous les deux l'étang ; des ondulations se formaient à sa surface.

— Tu crois qu'elle peut guérir ? demandai-je.

D'un certain côté, j'avais envie qu'elle suive ce traitement, quelque horrible qu'il soit.

— Oui, dit-il. Mais si tu veux, je peux lui dire que tu ne veux pas qu'elle aille jusqu'au bout.

— Vraiment ?

— Bien sûr, mais je ne pense pas qu'elle m'écouterait. Les gens qui l'entourent guérissent. Elle a envie de guérir aussi.

— Ouais, je suppose que t'as raison.

— Dernière tentative : t'es sûr que tu ne veux pas rentrer ? Cette opportunité ne se présentera peut-être plus.

— J'en suis sûr, dis-je, et c'était le cas.

Rien ne pourrait me pousser à entrer dans ce couloir et à franchir la porte numéro 6. Ils ne pouvaient pas m'y forcer.

— Très bien, on va faire en sorte que tu retournes au sous-sol de Mrs Goring.

Nous descendîmes ensemble le sentier, puis nous nous séparâmes non loin de Fort Eden. Vingt minutes plus tard, il frappait à la porte de Mrs Goring. Elle lui cria dessus mais c'était un mec persuasif, pas de doute là-dessus. Ils ne tardèrent guère à sortir avec les cartons de nourriture et je traversai la clairière dans la pénombre.

Lorsque je regagnai l'abri antiatomique, il était plus de huit heures du soir. Comme Marisa me manquait, je me mis à déraisonner.

Je devrais peut-être renoncer. Comme ça, je pourrais être à ses côtés. Ça lui plairait.

Mais impossible de m'y résoudre. J'avais peur de ce qui pourrait m'arriver. Mais surtout, j'avais peur de me retrouver avec tous ces gens, dans la pièce là-haut.

J'étais tout seul, et j'avais l'intention de le rester.

* * *

À onze heures du soir, je fus convaincu que Mrs Goring, en lançant une boîte de haricots, avait cassé tout le système. (La boîte en question, je l'avais retrouvée cabossée par terre, au sous-sol.) L'écran de Ben Dugan n'avait pas volé en éclats ; la bulle de verre qu'on voyait dessus faisait penser à un pare-brise cassé. J'avais donc pu retirer mes chaussures sans crainte de marcher sur des morceaux de verre. Je trouvai ces écrans vides tellement frustrants que je donnai un coup de pied dans la mince armature du lit et réussis à me cogner l'orteil du milieu. Ce n'était pas la première fois que je me faisais mal en tentant d'infliger une punition à un objet inanimé. Je pense qu'il s'agissait de l'un de mes hobbies.

Je m'assis sur le lit en me frottant l'orteil et songeai à la tondeuse rangée dans notre garage. Il fallait parfois tirer jusqu'à cinquante fois dessus pour qu'elle démarre. Cette tondeuse faisait donc souvent les frais de ma colère. Mais elle rendait autant de coups qu'elle en recevait, m'infligeant éraflures et bleus. Son métal muet ne faisait qu'augmenter ma colère. Berzerk, avec ses robots menaçants en 3D pouvait aussi se révéler particulièrement agaçant. L'avantage avec l'Atari, c'est que je pouvais balancer la manette ou donner du poing sur la console quand je me faisais éliminer, deux gestes auxquels je me livrais tout le temps.

J'étais assis sur le lit, songeant à la tondeuse, à l'Atari et à mon orteil blessé, lorsque l'écran principal se réveilla. Ce faisant, un filet de fumée s'échappa des fissures de l'écran de Ben Dugan.

— Mauvais plan, dis-je tout haut, en plaçant les gros écouteurs de singe sur mes oreilles.

J'avais commencé à les baptiser « écouteurs de singe » dans l'espoir que cela m'amuse, mais en vain.

La volute de fumée se fit plus mince et disparut, mais impossible de se méprendre sur l'odeur : du plastique brûlé. Un court-circuit s'était produit derrière l'écran de Ben, menaçant de prendre feu et de griller tout le système. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'un abri antiatomique était censé être le lieu le plus sûr de la planète, alors qu'en réalité, il y avait fort à parier qu'un incendie au sous-sol me tuerait avec une efficacité impitoyable.

En tout cas, pour le moment, la fumée avait disparu et l'odeur s'était évaporée. En examinant l'écran placé au

centre du mur, je vis Rainsford assis à la table. Il avait au moins soixante-dix ans, des rides profondes sillonnaient son front et ses cheveux gris formaient une pointe en V sur le haut de son crâne.

Il semblait jouer au backgammon avec Alex Chow tandis que les autres garçons observaient. J'entendais à peine ce que disaient ces derniers tant ils étaient loin de la caméra, et tous les trois portaient le même tee-shirt : blanc avec la lettre *E*. Toute cette idée du tee-shirt uniforme paraissait gnangnan et superflue. Il n'empêche que je mourais d'envie d'en avoir un.

— Pour ça, c'est quoi déjà, la règle ? demanda Connor, en regardant le plateau avec ce qui ressemblait à de la confusion.

— Faire un split, c'est bien, mais ton pion ne peut aller ni là ni là, dit Rainsford en indiquant, sur le plateau, divers endroits que je ne voyais pas.

— Punaise, dit Alex en secouant la jambe.

— Mec, t'as les pieds bousillés, dit Connor.

— Y a que celui-là, il arrête pas de s'engourdir, dit Alex. Ça pique, c'est surtout ça qui me gave.

— Attends un jour ou deux, dit Rainsford, avec un ton tout à la fois doux et autoritaire auquel je m'étais habitué. Tu seras en pleine forme.

A la table, Connor chancela un peu, comme s'il était ivre. Et je me demandai s'ils lui avaient donné un sédatif pour le calmer après le traitement. Il voulut se lever mais Rainsford lui toucha la main.

— Vaudrait mieux que tu restes ici encore un peu, puis que tu ailles te coucher tôt.

— C'est une bonne idée, reconnut Connor, en se rasseyant lourdement sur sa chaise. Je crois que je vais vous regarder achever Alex.

Ben était resté assis là pour écrire une lettre mais il s'était arrêté, en secouant la main, comme si l'écriture provoquait une tension pénible dans ses doigts.

Tous ceux qui ont été traités sont revenus avec une affection, me dis-je.

Elles semblaient assez bénignes : Kate et ses maux de tête ; les mecs et leurs problèmes de main, de pied et de vertiges. Curieux, mais vu ce qu'ils avaient subi, c'étaient des effets secondaires raisonnables. Si ça se trouve, c'était du même ordre que le patient qui perd ses cheveux pendant une chimiothérapie. Les cheveux finissent par repousser. Tôt ou tard, ces petits problèmes finiraient eux aussi par disparaître.

Les trois filles sortirent ensemble de leur dortoir et Rainsford tourna la tête pour les regarder s'installer sur le canapé placé au bout de la pièce. Il y faisait sombre mais je distinguais leurs ombres et les entendais discuter avec Rainsford et les garçons.

Avery était la plus près de la table. Elle ne tenait pas en place, comme si elle voulait dire quelque chose mais qu'elle ne pouvait s'y résoudre.

— Est-ce qu'il y a quelque chose qui te tracasse, Avery ? demanda Rainsford.

Il secoua les dés et les lança sur le plateau, déplaçant son pion d'un air absent. Avery avait l'air affligé, comme si elle venait d'être prise en faute. Kate lui donna un coup d'épaule. Toutes les deux, visiblement, avaient eu une discussion, et Kate cherchait soit à se montrer solidaire soit à pousser Avery à dire un truc déplacé.

— Est-ce que Davis et vous, vous avez eu une dispute ?

A cette question d'Avery, toutes les têtes se retournèrent.

Son ton était acerbe, ce qui ne lui ressemblait pas du tout.

— Une divergence d'opinion, rien de plus, dit Rainsford. En tout cas, il avait terminé son travail ici. Il était temps qu'il parte.

— J'arrive pas à croire que Will soit dehors et qu'il refuse de venir, dit Kate.

Tout le monde était au courant de la découverte qu'avait faite Davis.

« Quel cinglé. »

Aïe. Cette remarque était blessante et j'espérais que Marisa viendrait à ma rescousse. Mais elle paraissait maussade, pensive et ne disait mot.

— Mais pourquoi est-ce qu'il a fallu qu'il parte aussi brusquement ? J'ai à peine eu le temps de lui dire au revoir. Est-ce que vous ne pouvez pas l'inviter pour le petit déjeuner demain ? implora Avery.

— Avery, t'es pitoyable, dit Connor.

— Tais-toi.

— Je dis juste que tout le monde sait que tu aimes bien ce mec. T'as qu'à lui envoyer un texto une fois chez toi ; c'est pas dramatique.

Avery ramena ses genoux contre sa poitrine et bouda. Quant à Kate, elle braqua ses yeux bleus sur Connor et le fusilla du regard, un bras autour du cou d'Avery.

— Oh là là, détendez-vous, toutes les deux. On n'est plus en sixième.

Alex et Ben semblaient tiraillés : devaient-ils se rallier aux jolies filles ou au mâle dominant ? Ils optèrent pour la neutralité.

Comme le silence se fit et que rien d'intéressant ne se passait dans la pièce, j'ouvris *La Femme des sables*. L'abri antiatomique était un lieu idéal pour la lecture, grâce à la qualité de son éclairage et au silence absolu qui y régnait. J'étais d'ailleurs arrivé à la moitié du livre plus tôt dans la journée. Il y avait dans l'intrigue des coïncidences troublantes.

La promesse d'y trouver le nid d'un insecte rare pousse un entomologiste à descendre, au moyen d'une échelle, au fond d'une dune profonde. Une fois là, quelqu'un retire l'échelle et il découvre qu'une femme habite en cet endroit. Elle a passé sa vie à enlever le sable du trou, élément de l'histoire que j'ai toujours du mal à comprendre. Et désormais, le voilà coincé au fond, forcé d'aider cette femme jusqu'au bout de sa triste vie.

Peut-être cela venait-il de l'heure tardive ou de l'espace confiné de l'abri ou encore du fait que j'étais coincé comme l'homme de l'histoire. Ou peut-être du fait que Mrs Goring, bien qu'elle ignore ma présence ici, exerçait un contrôle sur mes allées et venues. Quoi qu'il en soit, le livre m'ennuyait. Alors j'allumai mon Enregistreur et écoutai de vieux fichiers audio des séances avec le Dr Stevens en attendant que la pièce principale se vide.

Dix ou quinze minutes plus tard, vers 23 h 30, Avery entra seule dans le dortoir des filles et je basculai sur un autre écran. Elle s'assit dans le fauteuil - les numéros 5 et 7 toujours visibles sur le mur du fond - et se mit à parler au Dr Stevens.

Tout m'est égal maintenant.

Pourquoi est-ce que tu dis ça ? Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ?

Non, rien, tout m'est égal, c'est tout.

Je vois.

Est-ce que vous savez...

Avery s'interrompit.

Quoi, Avery ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Est-ce que vous savez comment je peux contacter Davis ?

C'était un de mes patients il y a de ça quelques années, mais je ne pense pas...

Je veux juste lui parler.

En théorie, je ne suis pas censée faire ce genre de choses, donner des renseignements sur un patient.

Je sais ; c'est juste que... je crois que Rainsford l'a chassé. Je ne pense pas qu'il ait envie que je lui parle.

Tu as des sentiments pour lui ?

Pour qui ? Pour Rainsford ? Oh que non.

Pour Davis. Est-ce que tu as des sentiments pour Davis ?

Il comprend pourquoi on ne peut pas me guérir.

Tu veux dire que tu lui as dit ?

Avery haussa les épaules, refusant de répondre.

Parle à Rainsford. Il saura quoi faire.

Mais il refuse de m'écouter.

Parle-lui avant qu'il soit trop tard.

Trop tard pour quoi ?

Avery, on approche de la fin. Tu es sur le point de laisser passer l'opportunité qui t'est offerte de guérir.

Je ne peux pas guérir.

Tu le peux.

Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

Avery se leva et sortit de la pièce. Mais ce faisant, par défi ou pour je ne sais quelle raison, elle plongea un pinceau dans un pot de peinture et, d'un geste violent, effaça et le 5 et le 7.

Voilà. Vous êtes contente maintenant ? Laissez-moi tranquille.

Et puis elle disparut, laissant la pièce déserte. Ça semblait mauvais signe, ces deux numéros éliminés ; et chose curieuse, la peinture qu'elle avait utilisée était blanche. Le 5 fut le plus touché : une grosse tache de peinture le masquait.

Mais lorsqu'Avery s'attaqua au 7, la couche de peinture était mince et l'on voyait le 7 au travers. C'était un 7 peint en noir, et l'on aurait vraiment dit qu'il cherchait à s'extirper de la peinture blanche, refusant d'être anéanti aussi facilement.

J'appuyai sur le bouton donnant accès à la pièce principale et je vis qu'il ne s'y passait rien de bien intéressant : Rainsford et les garçons jouant à un jeu incompréhensible, les filles sur le canapé, déconnectées. Cela donnait un peu l'impression que Rainsford faisait du baby-sitting ou bien attendait qu'un événement important se produise, le jeu n'étant qu'un accessoire, un faux prétexte pour rester.

Je commençai à m'interroger : que Davis avait-il raconté à Rainsford ? Et qu'en était-il de Davis et Avery ? Même moi je savais qu'ils s'aimaient bien. Il suffisait d'observer leurs gestes et l'expression de leur visage quand ils étaient ensemble. Peut-être Davis avait-il découvert que le programme était corrompu et on lui avait demandé de partir.

Je fis les cent pas dans l'abri antiatomique et retirai les écouteurs que je jetai sur le lit. Tout en me grattant les tempes, j'arrivai à une conviction sur le chapitre Marisa.

Je ne peux pas la laisser aller jusqu'au bout. Je ne le peux pas.

Je serais volontiers resté malade toute ma vie si, en contrepartie, Marisa guérissait. Mais comment se fier à ce programme ? Les pièces en sous-sol, dans les profondeurs, la bizarrerie des traitements, toute cette folie... Guérison ou pas, il fallait que je trouve Marisa au plus vite. Il fallait que je la persuade de renoncer. Et après, il fallait que nous nous évadions.

J'ignore pendant combien de temps ces pensées m'occupèrent. Trois minutes ? Cinq, dix ? Dans le silence de l'abri le temps semblait parfois rester en suspens. Est-ce que ce n'était pas comme en prison ? Cette notion de temps qui finit par perdre tout son sens ? Cette idée me fit peur. Et si je ne m'échappais jamais de la clairière et de Fort Eden ? Et si tout ce dispositif était destiné à nous retenir prisonniers, comme l'homme aux insectes au fond de la dune ?

Je remis les écouteurs sur mes oreilles et jetai un œil à la pièce principale qui, étonnamment, s'était vidée pendant les quelques minutes où je l'avais quittée des yeux. Les derniers mecs qui restaient entraient dans leur dortoir, Rainsford était introuvable, et Marisa était assise sur le canapé, dans le coin sombre. Elle était recroquevillée. J'aurais pu parier qu'elle pleurait.

Je me dis : *Attends au moins un quart d'heure, Will. Assure-toi qu'ils sont partis pour la nuit.*

À ma montre, il était presque minuit, un peu tôt pour que tout le monde soit couché. Mais d'un autre côté, Connor et Alex étaient les plus bruyants du groupe et ils avaient subi leur traitement plus tôt dans la journée. Ils seraient fatigués. Avery était contrariée et Kate était devenue sa confidente. Elles étaient probablement assises l'une en face de l'autre, sur leurs lits, parlant à voix basse de Davis, des traitements et des maux de tête. Il ne restait donc plus que Marisa, qui était comme moi désormais, toute seule.

Sept minutes plus tard, je n'y tins plus.

Je ne fis même pas le ménage cette fois. Cela m'était égal.

Je jetai mon sac à dos sur l'épaule - la nourriture et l'eau que j'y avais laissées se révéleraient utiles - et je me tournai vers la porte.

Je m'en allais chercher Marisa là-haut. Et tous les deux, nous allions quitter Fort Eden.

* * *

Ouvrir la porte de Fort Eden s'avéra plus effrayant que je l'avais imaginé. En fomentant mon évasion et en projetant d'emmener avec moi un autre participant, j'avais l'impression que Rainsford était mon ennemi. Je ne l'avais pas vu tout à fait sous cet angle avant. Mais à présent, dans l'obscurité, je sentis sur moi son regard furieux, surgi des profondeurs du fort.

Il y avait un truc qui clochait. Qu'est-ce que c'était ? N'ayant, pour guider mes pas, qu'une lumière très faible, je cherchai à comprendre ce qui ne tournait pas rond.

Qu'est-ce qui m'avait échappé ? Que sait-il ?

J'avais mon Enregistreur dans la main, le doigt sur le bouton PLAY. Au premier murmure, j'écouterais la chanson préférée de Marisa avant que quiconque joue avec ma tête. Je pourrais aller jusqu'au canapé, donner une oreillette à Marisa et écouter avec elle le même morceau.

Ce que ce serait romantique ! Cette seule pensée me fit accélérer le pas. Je m'en fichais désormais. Nous allions ouvrir la porte et nous enfuir tous les deux dans la nuit. Nous écouterions *I Wanna Be Adored* tout en frissonnant dans les bois. Et nous n'aurions, pour nous réchauffer, que l'un et l'autre. J'étais plongé dans ce rêve ridicule lorsque j'arrivai devant le canapé et que je découvris mon erreur.

Ce n'était pas Marisa qui était recroquevillée sur le canapé mais Avery Varone. Elle me regarda les larmes aux yeux.

— Will ?

J'appuyai sur le bouton de mon Enregistreur par accident et de la musique m'arriva, douce et lente.

La chanson démarrait calmement, si bien que je n'eus pas de mal à entendre la voix d'Avery.

— Oh, mon Dieu, Will, c'est bien toi.

Le temps que je quitte l'écran des yeux et que je décide de m'échapper avec Marisa, cette dernière était allée se coucher et avait été remplacée par Avery.

— Salut, dis-je, avec l'impression d'avoir une pomme de terre coincée dans la gorge.

— Assieds-toi, t'inquiète, dit-elle en essuyant le mascara qui avait coulé sur ses joues.

C'était une jolie fille ; certes pas Kate Hollander, mais jolie quand même. De près, elle avait une beauté désolée, comme un champ désert et ondoyant.

— Je t'ai pris pour quelqu'un d'autre, dis-je en éteignant la musique et en retirant les écouteurs.

Heureusement que je n'avais pas mis ma capuche : elle m'aurait pris pour un bourreau venu pour l'emporter.

— Pour qui ? demanda-t-elle. Tu m'as prise pour qui ?

— Je t'ai prise pour Marisa, dis-je.

Je me mis à trembler : que se passerait-il si tous les autres sortaient de leurs dortoirs et me trouvaient là ? Ils me blâmeraient ouvertement.

Peut-être même que Connor Bloom me frapperait.

C'était possible.

Et puis il y avait Avery elle-même.

Je ne suis pas sûre qu'on puisse se fier à elle.

Ne dis pas n'importe quoi. Bien sûr qu'on peut lui faire confiance. Elle jouera son rôle. J'y veillerai.

Le Dr Stevens et Rainsford parlaient-ils d'Avery ou de quelqu'un d'autre ?

— Ne t'inquiète pas, dit Avery. Je ne dirai rien. Davis a dit que tu viendrais peut-être. C'est pour ça que j'ai attendu.

C'était une remarque curieuse.

Et la curiosité avait le don de faire taire les ébullitions de mon cerveau. C'est comme s'il n'y avait pas de place dans ma tête pour deux questions en même temps. Car si je me demandais ce qui se passerait si un groupe de mes camarades se rassemblait autour de moi, j'étais aussi extrêmement intéressé par le sens des paroles d'Avery.

La curiosité l'emporta et je m'assis.

— T'étais où ? demanda Avery.

— Dans le sous-sol du bunker, répondis-je. Qu'est-ce qui s'est passé entre Davis et Rainsford ? demandai-je.

— J'en sais rien, dit Avery, en détournant le regard, comme si ces mots lui donnaient envie de hurler tant ils étaient frustrants.

— Il a refusé de me le dire, et puis il a disparu, tout d'un coup.

— Disparu ? demandai-je.

Elle acquiesça à deux reprises d'un brusque signe de tête, essuyant une autre larme.

— Tu as demandé à Rainsford ce qui s'était passé ?

— Non, mais j'ai demandé au Dr Stevens. Elle a dit la même chose : *parle à Rainsford*. Tu crois que je devrais ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— OK.

Cette réponse sonnait faux, comme si elle ne savait pas quoi dire d'autre ou qu'elle était trop épuisée, émotionnellement parlant, pour se soucier de ce genre de choses. Je tournai la tête, jetant un coup d'œil à toutes les portes de la pièce, curieux de savoir quand Marisa reviendrait. Mais ce retour ne se produirait qu'une fois tout le monde endormi, et Avery Varone était toujours là.

— Tu penses que les traitements sont efficaces ? demandai-je.

— Ouais, ils le sont, dit-elle.

— Alors pourquoi tu refuses de le suivre ?

Elle leva les yeux au ciel et fit entendre un rire rempli de regret.

— J'ai beau le dire, personne n'écoute.

— On ne peut pas te guérir, fis-je.

Elle hocha la tête puis pencha la tête en arrière sur le dossier du canapé en cuir, les yeux fixés sur les ombres du plafond.

— Je suis désolé, dis-je. Si ça peut te consoler, on a presque un point commun.

— C'est quoi ? demanda-t-elle, la tête toujours en arrière mais tournée de mon côté désormais.

— On ne peut pas te guérir, et moi, je refuse de guérir. Je pense que tout ce programme est dément.

— C'est possible, dit-elle, pensive. Dans tous les cas, ça n'a pas vraiment d'importance.

— Écoute, Avery. Je crois que je vais partir maintenant. S'il te plaît, ne dis à personne que j'étais ici ni où je me cachais.

— Je ne dirai rien, dit-elle. Hé, Will ?

— Ouais ?

— Elle t'aime bien. Elle me l'a dit.

Avery Varone était une romantique incurable.

Elle en pinçait pour Davis et s'intéressait à ceux qui, autour d'elle, avaient pareils sentiments. Mon cœur battit la chamade : elle m'aimait bien ? L'espace d'un instant, je crus que c'était trop beau pour être vrai. Mais cet instant ne devait pas durer.

— A propos de Marisa, dis-je. D'habitude, c'est la dernière couchée. Elle est où ?

— Je croyais que tu savais, dit Avery.

Et puis elle prononça des mots que je n'oublierai jamais.

— On est en train de la guérir.

* * *

Je ne crus pas Avery quand elle dit qu'elle ne dirait rien. Comment pouvait-elle garder un secret pareil ?

Il me semblait déjà entendre sa conversation avec Rainsford.

Je sais où est Will Besting.

C'est vrai, ça ?

Oui. Je vous le dirai si vous me donnez le numéro de Davis.

C'est un marché honnête. Tu as un stylo ?

Malheureusement, Avery était déjà, selon moi, envoûtée par Fort Eden. La conversation risquait donc plutôt de ressembler à ceci :

Je sais où est Will Besting.

Dis-moi. Maintenant.

Au sous-sol du bunker de Mrs Goring.

Va-t'en.

Oui, monsieur.

Je songeais à ces choses pendant que je descendais en courant le tunnel entre le fort et le Bunker. J'y songeais encore en entrant dans l'abri antiatomique. Je mis alors mes écouteurs énormes sur les oreilles, le plastique fissuré me piquant légèrement la peau.

Je n'étais pas du genre à prier très souvent ; cela venait surtout du fait que je ne comprenais pas ce que je faisais. Mais cette nuit-là, dans le Bunker, je fis une prière, ou quelque chose qui y ressemblait en attendant que l'écran de Marisa s'allume.

Je sais que j'ai dit que je n'écouterai pas. J'ai dit que je ne regarderai pas non plus, mais si je le fais, ce n'est pas parce que j'en ai envie. Je le fais afin que tu ne subisses pas seule cette épreuve. Je suis juste là. Je t'en prie, mon Dieu, si tu as vraiment un cœur, fais-lui savoir qu'elle n'est pas seule. Je suis là. Je suis là. Je suis là.

Je murmurais ces paroles, en espérant que l'écran ne s'allumerait jamais. Si ça se trouve Avery se trompait. Ou peut-être qu'elle avait menti pour que je revienne ici. Comme ça, je serais coincé.

Je suis là. Je suis là. Je suis là.

J'avais écouté tant de fois les fichiers audio des séances de Marisa avec le Dr Stevens que je les savais sur le bout des doigts, comme des chansons apprises par cœur. Et tout en attendant, les paroles me revinrent en mémoire.

Est-ce que ça t'arrive d'y retourner ?

Vous voulez dire à la maison ?

Oui, à la maison. Est-ce que ça t'arrive d'aller au Mexique ?

Non, jamais.

Est-ce que tu en connais les raisons ?

Parce que les gens me jugeront. Ils me prendront pour quelqu'un que je ne suis pas.

Tu parles anglais à la perfection, Marisa. Personne ne va te juger parce que tu pars faire un séjour chez toi.

Hablo espanol mejor que Ingles.

Tu parles espagnol et anglais.

Je parle mieux l'espagnol que l'anglais. Je n'en ai pas envie, c'est tout.

Mais pourquoi, Marisa ? C'est une très belle langue. Et le Mexique... c'est ton héritage.

Est-ce qu'on est obligés de parler de ça ?

Il y a un lien là, Marisa. Pourquoi as-tu abandonné ton histoire ?

J'en sais rien.

Est-ce que cela a le moindre rapport avec ce qui est arrivé à ton père ? Marisa ? Ce n'est pas ta faute, ce qui lui est arrivé.

Dejame en paz.

Non, je ne te laisserai pas tranquille.

Il le faut.

Mais je m'y refuse. De quoi as-tu peur, Marisa ?

Je savais de quoi Marisa avait peur. Elle était convaincue qu'il y avait quelqu'un dans sa maison, qui cherchait à l'enlever. Il s'emparerait d'elle dans le noir pendant que tout le monde dormait. A cette idée, elle restait éveillée la nuit, les yeux fixés sur les portes de sa chambre : celle qui donnait sur la salle de bains, celle de la penderie, celle qui donnait sur la salle de séjour. La nuit, il lui arrivait souvent de s'asseoir sur son lit et de pleurer. Mais elle était trop effrayée pour appeler. Elle était sûre qu'il y avait quelqu'un dans sa chambre, et à chaque fois, il y avait le sac en toile.

Tu es pratiquement une adulte, Marisa. Je ne pense pas qu'on fabrique des sacs en toile aussi grands.

Je pense que si.

Quand tu as vraiment peur - quand la peur te submerge - l'homme tient le sac ?

Oui, il se trouve devant l'une des portes, le sac à la main. Il dit qu'il va me mettre dedans.

Tu es sûre de ça ?

C'est un grand sac, suffisamment grand pour faire rentrer au moins trois personnes comme moi. Il dit qu'il va me mettre à l'intérieur.

Tu es sûre ?

Pourquoi vous arrêtez pas de me demander ça ?

Parce que je voudrais en savoir plus sur le sac.

Je vous ai parlé du sac.

Qui est dans le sac, Marisa ?

Estoy en la bolsa. Je suis dans le sac.

Est-ce que tu en es vraiment convaincue ?

J'attendis, songeant à Kino et à *La Perle*. Pourquoi tenait-il tant à s'insurger ? Ne voyait-il donc pas tout ce que cela lui coûterait ? Et pourquoi Marisa faisait-elle tout son possible pour n'être pas mexicaine ? Toutes les personnes que j'avais rencontrées qui étaient originaires de cette partie du monde étaient amicales, décontractées, pleines de vie, intéressantes. C'était quoi le problème ?

J'attendis, de plus en plus dérangé par le bourdonnement que j'entendais dans mes oreilles.

C'est un coup monté, me dis-je. A tout moment, Mrs Goring sera derrière la porte. Elle va m'assassiner avec une boîte de maïs. Elle s'en servira pour me tabasser à mort. C'est une femme très en colère. Elle pourrait commettre pareil forfait.

Et puis tout à coup, l'attente cessa.

L'écran de Marisa se trouvait sous celui du milieu et à gauche. Après quelques clignotements, il s'alluma comme par magie, émettant une lumière plus tamisée que les autres écrans : il s'agissait d'une pièce blanche avec un bord lumineux comme un halo d'ange.

Si ça se trouve, Dieu m'a entendu, me dis-je, en plaçant les écouteurs sur mes oreilles.

Cette pièce avait quelque chose de très étrange mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. C'est alors que je réalisai : il n'y avait pas de casque équipé de fils et tubes sinistres, simplement une pièce blanche et une porte - blanche également - qui s'ouvrit.

Marisa passa la tête à l'intérieur, et pendant un instant, je crus qu'elle allait faire demi-tour. Je songeai aussi qu'un ami véritable serait descendu là-bas la chercher. J'avais l'impression d'être un petit bon à rien, comme si je l'avais laissé tomber au moment où elle avait le plus besoin de moi.

Elle entra dans la pièce ; et lorsqu'elle ferma la porte, le cauchemar commença.

Au cliquetis du loquet, la pièce, de blanche qu'elle était, devint complètement noire. A l'exception de la chose posée par terre, avec ses fils et ses tubes. Le casque était là, d'un blanc saisissant au milieu de l'obscurité, luisant comme si un néon se trouvait à l'intérieur.

Lorsque Marisa ramassa l'horrible appareil et le tint au-dessus de sa tête, la lumière tomba sur son visage, lui donnant un côté pâle et creusé.

On t'adore, dis-je, en fermant les yeux.

C'était la seule prière qui me vint à l'esprit.

Marisa Sorrento, 15 ans

Peur profonde : être kidnappée

Sur l'écran de l'abri antiatomique s'affichèrent les images issues du casque. Marisa était dans un endroit que je voyais pour la première fois. Il y faisait très sombre. Au bout de rangées de boîtes, une très faible lueur. Un homme basané, souriant et pourvu d'une épaisse moustache brune, tenait une petite fille par la main et l'entraînait avec lui. Quand il parla, ce fut dans un anglais approximatif, agrémenté d'un accent espagnol prononcé.

Marisa, viens, je te montre. Mas grande de setas.

Parle anglais, Papa. Tu sais que ça les met très en colère.

Si, Ingles. *Viens, Marisa. Suis-moi. Nous aller aux gros champignons.*

Dans la pièce, Marisa était agenouillée par terre. Cela m'inquiéta. Était-elle en train de prier ? Je crois que oui. Le trait blanc, à droite de l'écran, se mit à monter et l'image rebascula sur l'intérieur du casque.

Les longues boîtes en bois étaient remplies de champignons. Marisa se trouvait en sous-sol, dans une sorte d'usine où l'on faisait pousser des milliers et des milliers de champignons. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

Toi, là-bas ! Viens ici. Ce type, là, a besoin d'un coup de main pour déplacer des boîtes.

Une voix qui venait du bout de la rangée et qui appelait le père de Marisa. Il se tourna vers cette dernière et lui dit de rester où elle était. Il allait revenir tout de suite.

Pendant un instant, il semble que la petite fille se mit à chercher son père, et s'égarant, l'appela. Quand la pièce s'afficha de nouveau à l'écran, Marisa n'avait pas bougé. À l'inverse du trait blanc : il était presque rendu à mi-parcours.

Hé, bonjour, bonjour, Marisa Sorrento. Qu'est-ce qui t'amène ici, dans le noir ?

Retour à l'intérieur du casque, à présent.

Marisa se retourna promptement dans la direction de la voix. Il s'agissait d'un autre homme, d'un homme méchant, qui tenait une lampe électrique sous son menton comme le font les hommes pour effrayer les enfants quand on dort sous la tente. Il portait un chapeau de cow-boy et son visage pâle luisait de sueur.

Reste tranquille, t'as pas intérêt à t'échapper.

— Cours, Marisa ! Cours ! hurlai-je dans l'abri.

Il faut que ton papa la ferme, compris ?

Le casque fit un mouvement de haut en bas.

Une grève, ça va pas le faire. Pas possible. Dis-moi que tu comprends.

Je comprends.

C'était la voix d'une enfant de cinq ou six ans, apeurée.

Tu vois ce sac, là, Marisa Sorrento ?

Le gigantesque sac en toile retombait sur le côté de la jambe du méchant homme et le casque fit encore une fois un signe d'assentiment.

Tu réussis à faire taire ton papa et je ne le mettrai pas à l'intérieur. Il la ferme, et tous la fermeront. Tout dépend de toi. Tu comprends ce que je dis ?

Sur l'écran la pièce sombre s'afficha à nouveau.

Le trait blanc accéléra, au-delà de la moitié, entrant dans la zone « peur extrême ».

Lorsque reparut l'image de l'intérieur du casque, Marisa était dans une chambre, sa chambre à elle - je le supposais - et il était tard.

L'image avait pris une couleur bleutée de caméras de surveillance nocturne et au milieu de ce bleu, l'encadrement d'une porte. L'image vacilla et dans l'encadrement apparut un homme qui portait un chapeau de cow-boy. A côté de lui, se trouvait un gigantesque sac de toile, plein et lourd.

Il y a ton papa dans ce sac. Tu veux jeter un œil ?

Allez-vous-en !

Allez, regarde dedans.

Laissez-moi tranquille !

Tu aurais dû m'écouter, Marisa Sorrento. C'est ta faute s'il est là-dedans.

L'homme s'avança vers le lit, ouvrit le sac et Marisa regarda dans le trou noir et béant.

L'écran bascula sur la pièce située au fond de Fort Eden : elle était redevenue entièrement blanche. Je ne voyais même plus le trait, tout ce blanc le rendant invisible. Mais je savais que ça s'était produit : Marisa était submergée par la peur et les fils tressautaient.

Elle ne bougea à aucun moment. Elle s'était agenouillée et avait prié dès le début.

Debout dans l'abri, je sentis les larmes couler sur mon visage, on ne peut plus ému par son courage prodigieux.

Quand l'écran s'éteignit, j'éprouvai un sentiment de solitude comme jamais j'en avais éprouvé et je me jurai de quitter le sous-sol de Mrs Goring sur-le-champ. J'allais descendre par l'ascenseur et entrer dans la pièce numéro 5, puis sortir pour toujours de cet endroit terrible. Ils pourraient tenter de m'arrêter, mais je trouverais un moyen.

En m'apprêtant à sortir, je m'aperçus aussitôt qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond, pas rond du tout. La porte de l'abri antiatomique branlait étrangement, comme si un vent violent la faisait trembler sur ses gonds. J'eus soudain l'impression que les écouteurs, énormes sur ma tête, me serraient douloureusement les oreilles. De derrière la porte, Mrs Goring apparut, une expression d'émerveillement sur le visage, comme si quelque chose d'exceptionnel était sur le point de se produire.

Et puis elle parla, sa voix retentissant dans mes oreilles, malgré les écouteurs.

— Il est temps de guérir, Will Besting !

Elle repoussa violemment la porte, la faisant claquer.

J'en tombai sur le lit. L'air de la pièce devint chaud et humide dans l'obscurité, et je cherchai à tâtons le variateur de lumière, que je m'empressai de tourner.

La lumière de la pièce avait changé, dans les tons mauve sang, et bizarrement, je sus.

Ces écouteurs, c'est mon casque, branché au mur grâce à trois larges fils.

Cette pièce, c'est ma pièce, scellée au sous-sol du bunker de Mrs Goring.

J'étais sur le point d'être guéri, que cela me plaise ou non.

WILL

EDEN 6

Avec du recul, ce qui me dérangea le plus quand je découvris ce qui m'arrivait, c'est d'avoir été aussi aveugle. J'avais vu ce que je voulais voir, et c'était très éloigné de la vérité.

Tous les autres avaient été guéris dans une pièce, et l'abri antiatomique était certainement destiné à cette fonction aussi.

Tous les autres avaient mis un truc sur la tête qui était relié à des fils ou des tubes ou les deux. On m'avait donné les écouteurs, des écouteurs gros et lourds, et je les avais mis de bonne grâce. Les fils des casques entraient dans les murs ou les plafonds des pièces ; les miens passaient dans le mur de l'abri antiatomique. Tous les autres s'étaient trouvés en sous-sol, là où personne ne les entendrait crier. C'est exactement là que je me trouvais aussi.

J'avais du mal à accepter le fait que Mrs Goring et Rainsford savaient depuis le début. Ils avaient su où j'étais et ce que je faisais. Ce point était évident au moment même où je commençai mon traitement, qui s'afficherait non pas sur un seul écran mais sur les sept de l'abri antiatomique. Tous les autres avaient enduré le casque équipé de son écran et de ses sons. Moi, j'avais les écouteurs de singe et les écrans.

Le visage de Rainsford - en gros plan et terrifiant - apparut d'abord sur l'écran central. Je n'avais jamais subi son contact, si ce n'est par l'intermédiaire d'une prise de vue lointaine. Et voilà qu'il était là, tout près et en personne. Je n'avais pas imaginé que je le craindrais autant qu'à cet instant.

— Je suis désolé, Will Besting, commença-t-il. Vraiment. Mais chaque traitement est différent. Le tien a nécessité beaucoup de préparation et de coordination. C'est sans précédent. C'est, au bout du compte, l'un de mes nombreux chefs-d'œuvre.

Je n'étais pas encore envoûté, et au fond de moi, j'étais effaré par son arrogance. Je n'étais pas un jeune à problème ; j'étais un insecte épinglé sur un mur, une expérience ou un projet, un truc à accomplir.

— Ne t'inquiète pas, dit-il, avec une lenteur reptilienne (ou bien est-ce que je commençais à perdre la tête ?). Tu n'as pas besoin de vendre ton âme ; je suis déjà en toi.

J'avais envie de prendre les écouteurs de singe et les arracher de ma tête, mais j'avais l'impression d'être sur scène, hypnotisé devant des centaines de spectateurs. C'est en tout cas ce que m'avait raconté ma mère, qui s'était justement livrée à ce numéro quand elle avait une vingtaine d'années.

C'était vraiment bizarre. Je savais ce que je faisais mais je ne pouvais pas arrêter.

Elle avait fait le poulet, gloussant sur la scène avec un tas d'autres crétiens.

Quoi de plus étrange, que de savoir que quelque chose ne tourne pas rond mais de trouver ça normal quand même.

Je me sentais tout drôle, exactement comme ma mère.

Je savais une chose : il fallait que je retire les écouteurs et que je m'échappe de la pièce. Mais à écouter la voix de Rainsford, à voir son visage ridé sur l'écran central, je changeai d'état d'esprit. *Garde les écouteurs. Reste là. Regarde. Prends ton médicament.*

Will Besting, 15 ans

Peur profonde : les jeunes de son âge, les groupes, la foule

— La plupart des gens oublient, mais pas toi, Will. Tu te souviendras. J'y veillerai. Profites-en pendant que ça dure, Will Besting. Bientôt, tout cela sera parti, effacé comme si ça n'avait jamais existé. Et ta peur avec.

Il était assis dans le fauteuil qu'avait occupé Ben Dugan, les yeux fixés vers moi, avec derrière lui, les numéros peints sur le mur. Le 1 avait disparu - le 1 de Ben - ainsi que le 3 et le 4. Tous avaient disparu.

Il ne restait qu'un numéro sur le mur des garçons : le numéro 6.

— Il est temps, Will, dit-il, en prenant un pinceau et en l'arborant pour que je le voie.

Il le plongea dans de la peinture violette, se leva, s'avança vers le mur et recouvrit mon numéro.

Ce qui se passa ensuite est un peu flou dans mon esprit. Tout ce que je vis m'arrivait par flash sur tous les écrans. Mais je m'en souviens comme d'un seul événement, comme écrasé dans un espace infini.

Je suis désolé, Will.

Il y avait beaucoup de voix, mais aucun visage, et j'étais en train de marcher. Tout était en vue subjective et il semblait qu'une marée humaine s'écartait sur mon passage. Toutes ces jambes et ces bras pendants, me touchant presque, tous habillés en noir ou en presque noir.

À mesure que je m'avançais, beaucoup de voix paraissaient parler de moi mais elles ignoraient à quel point mon oreille était affûtée. Elles ignoraient qu'entendre, c'était mon truc, que j'écoutais mieux que la plupart des gens.

Qu'est-ce qu'il va faire ? Il n'y arrivera pas. Il est fragile, il l'a toujours été.

Je vis, sur l'écran central, mon propre trait commencer à monter, puis s'arrêter et s'étaler. Une tache mauve foncé se forma en bas de l'écran.

Comment ça s'est passé ? Est-ce qu'il a joué un rôle dans cette histoire ? Non, non, ce n'est pas ce qui s'est passé. Ce n'était la faute de personne.

Tout à coup, je m'extirpai d'entre ces corps qui m'oppressaient. Mais sur chaque écran, il y avait des visages, en gros plan, tous livides.

Oh, Will.

Je ne sais pas quoi dire.

Ne regarde pas. Ça ne fera que remuer le couteau dans la plaie.

Non, regarde au contraire ; c'est ce qu'il te faut. Ça va t'aider.

La tache mauve, en bas de l'écran, s'étala comme du miel, occupant la moitié de l'espace.

Je me trouvais seul à présent, les yeux baissés vers un personnage en chemise blanche qui était allongé dans une boîte et braqués plus particulièrement sur un bouton qui n'avait pas été rentré dans sa boutonnière. Je me penchai et remis le bouton, puis passai ma main sur la chemise pour en ôter les plis. C'était une chemise repassée qu'il portait et les boutons clairs étaient si beaux que je restai là un instant.

Qu'est-ce qu'il fait ?

Pourquoi ne bouge-t-il pas ?

Que quelqu'un aille le chercher.

Mes yeux remontèrent le long de la chemise impeccable puis s'arrêtèrent sur la poitrine et enfin sur le cou. La couleur, je l'aperçus d'abord du coin de l'œil, telle une lumière aveuglante.

La casquette vert pétant, bien baissée sur son front lisse.

Je trouvais cela bizarre : mon frère allongé dans une boîte, vêtu d'une chemise repassée et portant la casquette verte qu'il ne quittait jamais.

Pourquoi est-il dans la boîte ? demandai-je.

Pourquoi mon petit frère est-il dans la boîte ?

Pendant un très court instant, je sus la vérité et puis tout mon monde s'effondra autour de moi. A l'intérieur, quelque chose se brisa ce que je vis et ce qui allait devenir ma réalité - et je m'éloignai du cercueil en courant. Une foule me pressait de toutes parts et je n'arrivais pas à respirer. Il fallait que je sorte. Il fallait que je m'enfuie et que je ne revienne jamais.

Mais les gens ne voulaient pas me laisser partir. Ils étaient partout. Je tombai, le souffle coupé, encerclé par des visages pâles et en larmes.

Dans l'abri, l'écran central était couvert de mauve. J'éprouvai une douleur fulgurante derrière les oreilles, une piqûre brûlante comme sous la lame de deux couteaux. Après quoi, j'eus une attaque. Étais-je par terre, dans un funérarium, entouré de gens qui ne voulaient pas me laisser partir ou bien dans l'abri antiatomique, une part de moi vampirisée et remplacée par autre chose ?

Il me revint alors en mémoire des souvenirs concernant Keith et que j'avais occultés, des souvenirs sombres que je ne pouvais contenir sans perdre la tête. Le calme ensuite - une dérive à travers le temps - et puis plus rien. Plus aucune sensation, juste le vide.

* * *

À mon réveil, les écouteurs avaient disparu. Je ne m'aperçus pas de ce détail au début, ni du fait que la pièce elle-même avait subi des changements considérables. Les écrans : partis et remplacés par un simple mur blanc. Mon sac à dos : disparu, avec l'Enregistreur qui était dedans. Seul restait le lit de camp sur lequel je vis que j'étais allongé.

Tous ces détails m'échappèrent quand je me réveillai car dans mon petit monde, il n'y avait de place que pour une

pensée. C'était une pensée tellement immense qu'elle n'avait jamais pu s'y glisser par le passé. Mais désormais, après le traitement inhumain de Rainsford, j'étais enfin en mesure de la garder en moi et de vivre avec.

Mon petit frère n'était pas en vie. Mon Keith, avec son absurde casquette verte et son incroyable talent de basketteur. Il y avait un bout de temps qu'il était parti - deux ans ou davantage - et au surgissement soudain de cette information, j'éprouvai un sentiment des plus étranges et des plus inattendus.

J'étais enfin prêt à accepter son décès.

Je pleurai, à chaudes larmes, je crois, submergé par le va-et-vient des souvenirs. Pendant les parties de air hockey, le fameux coup avec le coude qui n'avait jamais marché ; cette façon qu'il avait de se déplacer, devant la maison, en se faufilant devant moi et en dribblant à toute vitesse jusqu'au panier qui était accroché au-dessus de la porte cabossée du garage ; son incapacité à fuir quand venait un robot, ce qui me faisait rire à me tenir les côtes.

Tous ces souvenirs se fondirent en un sentiment doux et profond, une douleur que je pouvais conserver sans craquer.

Tu étais un chouette petit frère, Keith. Le meilleur.

Tu n'étais pas mal non plus.

Après ça, sa voix ne fut jamais la même, ce qui me déchira le cœur, plus ou moins.

Sois en paix, frère. Sois en paix où que tu sois. On se voit dans l'autre monde.

* * *

Alors que j'étais là à m'essuyer les yeux, les changements intervenus dans l'abri antiatomique restaient une préoccupation secondaire. Il y avait à présent deux choses qui m'occupaient l'esprit et elles semblaient d'égale importance. Keith ne fut pas remplacé mais plutôt centré au plus profond de mon cœur, là où j'étais bien certain qu'il resterait toujours.

Je laissai donc Keith de côté et passai à la première préoccupation : Marisa. Il s'était passé, en très peu de temps, énormément de choses, mais à présent mes pensées se tournèrent de nouveau vers elle. Nous avions tous les deux en commun d'avoir perdu un proche. Cela me donnait envie, plus qu'avant encore, d'aller la trouver. Je connaissais sa douleur. Venait alors la question essentielle : avait-elle été guérie ?

Cette idée me rappela aussitôt ma propre situation, ce second point qui me préoccupait : est-ce que moi, j'étais guéri ? A l'instar des autres, qui étaient tellement convaincus de leur propre guérison, j'en fus subitement certain aussi. Peut-être cela venait-il du fait que je savais Keith avec moi, et qu'il ne s'agissait pas d'un imposteur créé pour combler le vide laissé par son absence. À moins que ce ne fût lié, plus vraisemblablement, à ce qui s'était passé à la fin du traitement. Je tâtai l'arrière de mes oreilles. Il y avait là des os, et dessous, de la peau tendre. Ajouté à cela, quelque chose de nouveau : des petites plaies, tendres au toucher.

Ces gros écouteurs avaient eu des effets sur moi. Des effets dont j'étais censé ne rien savoir.

Je me rappelai ce qu'avait dit Rainsford : *La plupart des gens oublient, mais pas toi, Will. Tu te souviendras. J'y veillerai. Profites-en pendant que ça dure, Will Besting. Bientôt, tout cela sera parti, effacé comme si ça n'avait jamais existé. Et ta peur avec.*

Il arriverait un temps, bientôt semblait-il, où tout ce que je savais de Fort Eden serait rayé de ma mémoire. *Comme si ça n'avait jamais existé.*

Il fallait que je trouve un moyen sûr pour que cela n'arrive pas.

* * *

Je finis par reprendre pied avec la réalité. Je me sentais meurtri, comme si j'avais traversé un champ de mines et réussi à survivre à trois violentes explosions.

— Y a un truc qui cloche, dis-je en fixant des yeux le mur de l'abri antiatomique.

En disant ces mots, je sentis la quatrième et ultime explosion dévaster mon esprit. Il régnait dans l'abri un silence si engourdissant, que l'idée ne m'était même pas venue. Tout avait semblé normal, mais à tort. Je prononçai quatre autres mots. Mais aucun son ne parvint à mon oreille.

Je n'entends plus.

Tous présentèrent des symptômes après le traitement mais aucun d'eux n'avait perdu quoi que ce soit. Il avait été question de petites choses - un mal de tête ou un pied endormi - mais jamais de la perte d'un élément constitutif de leur personne. La perspective de ne jamais plus entendre me semblait une supercherie on ne peut plus cruelle.

Je hurlai, non pas un mot, mais un son, et je découvris que je m'étais trompé. Le mot paraissait lointain ; mais il était bien là, tout faible qu'il était. Je hurlai à nouveau, ouvrant et fermant la mâchoire comme si j'avais plongé au fond d'une piscine et qu'il me suffisait de me déboucher les oreilles.

Ce hurlement avait-il amélioré ou non les choses ? Je soulevai le bord du lit rouillé et le laissai retomber sur le sol en béton. Le bruit résonna faiblement dans ma tête.

— Tu m'entends, Will ? me demandai-je.

J'entendis alors ma voix. Elle restait lointaine mais mes oreilles allaient mieux. Bizarrement, on aurait dit que plus j'entendais, mieux j'entendais.

— C'est ce qu'il voulait dire, dis-je, trop bas pour m'entendre mais comprenant parfaitement.

Rainsford savait que j'avais perdu l'ouïe et il savait ce que cette perte supposait : que je ne l'entendrais pas me parler lorsque je rejoindrais les autres.

— C'est sa voix ; voilà ce qui fait qu'ils oublient. C'est grâce à ça qu'ils lui obéissent.

Mais il savait aussi que je retrouverais l'audition, presque intégralement du moins. Et lorsque cela se produirait, sa voix effacerait ma mémoire, la briserait et la disperserait dans les bois où je ne la retrouverais jamais. Je ne pouvais pas en être certain, mais toutes les preuves confirmaient ses pouvoirs de persuasion. Et selon moi, son instrument le plus puissant restait sa voix, une voix qui incitait ceux qui l'entouraient à faire ce qu'il demandait. Même si j'avais tort, je décidai de ne prendre aucun risque. Si entendre Rainsford devait effacer ma mémoire, alors je devais m'assurer de ne jamais entendre sa voix.

Je regardai l'abri antiatomique encore une fois et l'examinai avec attention. Y avait-il jamais eu un mur d'écrans ? Je n'avais plus de montre et le sous-sol ne comportait pas de fenêtres. Pour ce que j'en savais, j'avais dormi profondément pendant des jours et des jours, le temps qu'ils retirent les écrans. Les livres avaient disparu aussi, tout comme les gros écouteurs. A vrai dire, plus j'y regardais de près, plus il me semblait qu'il ne restait plus rien. Mis à part le lit sur lequel j'avais dormi.

Mon ventre commençait à crier famine et je salivai en songeant aux pêches au sirop de Mrs Goring.

De la nourriture, c'est ce qu'il me faut, et après, je réfléchirai à ce que je dois faire.

Que Mrs Goring découvre qu'il lui manque un pot de conserves n'avait plus d'importance. Elle savait que j'étais en bas et devait bien se douter que je mourais de faim. J'ouvris la porte et je sortis. Contrairement à ce que j'avais imaginé, il ne faisait pas noir au sous-sol. Au-dessus de ma tête, il y avait une lumière douce et jaune que je n'avais jamais vue à cet endroit.

À l'extérieur de la pièce, je vis le mur aux champignons torsadés et en tournant, la porte noire avec le numéro 7.

— Je ne suis plus dans l'abri antiatomique, dis-je.

J'avais l'impression que mes paroles m'arrivaient murmurées depuis le bout d'un long couloir.

— Je suis au fond de Fort Eden. J'étais dans la pièce numéro six.

* * *

Il me fallut quelques minutes pour me calmer et me faire à l'idée qu'on m'avait déplacé d'un sous-sol à un autre. L'abri antiatomique était bien réel ; je n'y étais plus, voilà tout. Je me tins devant la porte marquée d'un 7 et regrettai de ne pas avoir le courage de frapper. C'était la dernière pièce, sa pièce à lui. La seule personne qui allait y pénétrer, c'était Avery Varone, la fille qui prétendait ne pouvoir être guérie.

Je m'avançai vers l'ascenseur, qui était ouvert, et entra dedans. Je montai jusqu'au rez-de-chaussée. En regardant le canoë fracassé de Kino, je l'imaginai qui remontait le cours de sa vie et faisait des choix différents.

Lorsque je sortis, je remontai la galerie, Kino devenant de plus en plus grand sur le sol. Écarter le rideau ne me coûta guère ; mais devant la porte qui donnait sur la pièce principale de Fort Eden, je ressentis une vieille sensation que je connaissais bien. J'avais peur. Il ne s'agissait pas de la peur débilitante qui s'emparait jadis de moi, mais d'une peur nouvelle, rationnelle. Je ne craignais pas de me retrouver en compagnie d'un groupe de gens. J'avais peur de ce que Rainsford me ferait si j'entrais.

La porte s'ouvrit avant que je puisse faire demi-tour.

— Entre ; je n'ai pas toute la journée et ça va refroidir, fit Mrs Goring, en hurlant tout près de mon visage pour que j'entende.

J'entrai, acquiesçant d'un signe de tête et je vis que tout le monde était assis à table, les yeux fixés sur moi. Par le passé, cela aurait suffi à me faire fuir, mais mon état d'esprit vis-à-vis des gens avait changé. Ils me souriaient, disant des choses que je n'entendais pas. Même Connor, le poing levé, était content de me voir et, je crois, un peu jaloux que j'aie roulé le système, en tout cas pour un temps.

Joli tee-shirt.

Je n'entendis pas Ben Dugan prononcer ces paroles ; mais il pointait le doigt vers son propre tee-shirt et je réussis à

lire sur ses lèvres. Je baissai les yeux et vis que je portais le même, celui avec le *E* posé sur un magnifique piédestal en pierre.

Je ne m'étais pas éloigné de la porte et Mrs Goring était déjà retournée à son chariot en métal qui se trouvait juste à côté de la table. Elle transportait de grands bols de pâtes et de sauces fumantes ainsi que des petits pains enveloppés dans du papier d'aluminium. Des spaghettis, mon plat préféré. Alex et Kate me faisaient signe de venir, m'appelaient, mais je continuais à rester où j'étais. Quand Marisa se leva et s'avança dans ma direction, j'allai à sa rencontre. Elle tendit la main, arborant un sourire parfait, et nos doigts se touchèrent. Sa main tremblait autant que la mienne ; et en m'entraînant vers la table, elle retourna la tête sans arrêt, muette et radieuse.

— Tu vas bien, dis-je, d'une voix si faible que je n'entendis rien.

Elle fit « oui » de la tête en arrivant à la table et je m'assis. À voir ses yeux, elle semblait fatiguée, comme si elle n'avait pas dormi pendant des jours.

J'en fus inquiet.

Au bout du compte, peut-être n'avait-elle pas été guérie.

— Mange. Maintenant ! hurla Mrs Goring derrière moi. Je reviens dans vingt minutes.

Les questions fusaient de toutes parts.

J'en saisis l'idée générale : t'étais où ? Dis-nous tout. Du doigt, je montrai mes oreilles.

— Le traitement m'a rendu quasiment sourd mais j'entends un peu. Je crois que ça revient. Est-ce que je suis en train de crier, là ?

S'ensuivirent alors des rires chaleureux et de nombreux hochements de tête.

Mec, tu nous cries dessus, quasiment.

Les plats passaient de main en main. Enfin quelque chose qui ressemblait à un vrai dîner ! Et je murmurai à l'oreille de Marisa :

— Est-ce que tu peux te rapprocher et me dire un truc à voix basse ? J'ai envie d'entendre ta voix.

Elle regarda son assiette en souriant, toucha ma main sous la table et plaça sa bouche près de mon oreille. Si lui tenir la main m'avait procuré une sensation incroyable, là, c'était exceptionnel. Je sentis son souffle chaud sur ma peau. Les mots étaient vivants dans mon oreille et je les entendis :

— Ne me quitte plus. Reste.

— Pas de souci, dis-je et tout le monde rit.

J'avais l'impression d'avoir parlé très fort et je me mis à rire aussi. Je remplis mon assiette de pâtes et les recouvris de sauce rouge et épaisse, puis je mordis dans le meilleur pain à l'ail que j'aie jamais goûté. La situation s'améliorait, pas de doute là-dessus.

En promenant mes regards autour de la table, je m'aperçus qu'Avery Varone était absente. Je me penchai vers Marisa et lui demandai où elle était. Elle haussa les épaules, indiquant avec sa fourchette la porte qui donnait sur l'extérieur, et sourit d'un air absent. Elle tentait de faire bonne figure mais il fallait être dupe pour ne pas voir à quel point elle était épuisée.

— Où est Rainsford ? demandai-je, avec l'impression d'avoir enfin trouvé le volume approprié pour ma voix.

Connor était celui qui parlait le plus fort, mais Kate n'arrivait pas loin derrière. C'est donc à eux que je posai la question.

— Il est dans le coin, dit Kate. D'après lui, on rentre chez nous demain.

— A vrai dire, cet endroit va me manquer, dit Alex Chow.

J'entendis sa voix, malgré son faible volume.

Mon audition s'améliorait lentement et je compris la raison de ma venue à ce dîner. Rainsford savait qu'en entendant des voix je retrouverais mon état normal. Plus j'entendais, mieux j'entendais. Quoi de mieux qu'un dîner autour d'une table pour faire parler des gens ?

Je mourais de faim et mon seul souhait, c'était de manger tout ce qui se trouvait devant moi. J'avais toutefois assez de jugeote pour savoir qu'il s'agissait d'une ruse. Plus je resterais longtemps, mieux j'entendrais ; et ça, je savais que c'était dangereux.

— Est-ce qu'on peut aller se promener ? Est-ce qu'on a le droit ? demandai-je à Marisa.

Elle hésita, non pas parce qu'elle ignorait si une promenade était autorisée mais pour une raison qui n'avait rien à voir. Elle était trop fatiguée pour aller se promener.

— Vas-y, dit Ben Dugan. Je te garde des restes en lieu sûr. Elle n'en saura rien.

Cette remarque parut donner juste assez d'énergie à Marisa pour qu'elle se lève et me pousse en direction de la porte. Elle avait retrouvé le sourire. Je tournai la tête, réjoui de voir Ben emporter mon assiette pleine dans le dortoir des garçons.

J'emportai quand même une tranche de pain à l'ail, non pas pour moi, mais pour Marisa. Si la promenade se terminait par un baiser, je voulais qu'elle ait la même haleine que moi. Nous marchâmes main dans la main sur le sentier conduisant à l'étang, en mordant à tour de rôle dans le pain croustillant.

Elle se pencha vers moi, collant son épaule à la mienne.

— Tu es guéri, dit-elle. Je suis heureuse pour toi.

— Moi aussi, je suis heureux pour toi, dis-je.

— Tu es en train de crier.

— Oh, désolé.

Elle sourit et regarda ses chaussures.

— Tu te souviens d'avoir été guérie ? demandai-je, en baissant la voix.

Elle fit signe que non.

— Mais je n'ai plus peur désormais. Et j'ai fait une croix sur certaines choses. Des choses difficiles.

J'eus envie de dire : « je sais », mais je ne pus m'y résoudre. Nous aurions le temps, plus tard, de fouiller plus avant dans nos passés respectifs.

— Pourquoi t'es aussi fatiguée ? Tu t'es couchée tard hier ?

Elle se mit à rire, et elle murmura à nouveau, un murmure intime et chaleureux.

— Plutôt le contraire. J'arrête pas de dormir. Ça doit être mon symptôme, comme les maux de tête de Kate et tes problèmes d'audition. D'après Rainsford, ça va disparaître au bout de quelque temps.

Si ça se trouve, tu ne fais que rattraper ton manque de sommeil, me dis-je, et cela semblait être le cas.

Nous nous tîmes à nouveau et je regrettai de ne pas avoir mon Enregistreur.

J'aurais alors mis un écouteur dans son oreille, l'autre dans la mienne, et nous aurions écouté notre chanson.

C'aurait été un moment inoubliable et grandiose, romantique à souhait. J'étais absorbé par cette idée, songeant aux paroles et à la musique, lorsqu'elle m'arrêta et me regarda dans les yeux.

— T'es en train de chanter notre chanson, dit-elle, d'une voix trop faible pour que je l'entende.

Mais je devinai ce qu'elle avait dit.

Et je m'aperçus que je la chantais en effet.

Elle se pencha à nouveau, se hissant sur la pointe des pieds et nous nous embrassâmes.

AVERY

EDEN 7

Quand nous arrivâmes à l'étang, Avery Varone était assise toute seule sur l'appontement. Elle regardait fixement la station de pompage, la clef à tuyau dans la main.

Marisa me toucha l'épaule, en me faisant signe d'attendre au bord de l'eau. Puis elle alla s'asseoir à côté d'Avery. Je n'entendais pas ce qu'elles disaient, mais quelle que fût la nature de leur conversation, il n'y avait pas grand-chose à entendre. Avery n'était pas d'humeur à bavarder. Elle ne cessait de me jeter des coups d'oeil et je me demandai encore une fois : *es-tu avec nous ou contre nous ?* Au rang de « taupe la plus probable du groupe », elle avait supplanté Kate pour de nombreuses raisons.

Je regardai l'étang, enveloppé par le silence, et songeai à ce que je savais.

Kate Hollander était belle et intelligente, et elle savait gérer les personnes, mais ce n'était pas un mouton. Kate dirigeait. C'était une seconde nature chez elle.

J'avais de plus en plus de mal à l'imaginer suivant le plan d'un autre, surtout s'il s'agissait d'un plan élaboré par des adultes. C'était une contestataire typique. Au lycée, ce serait elle qui ferait des farces et causerait des problèmes, mais ses actes seraient toujours justifiés.

Pendant ces jours à Fort Eden, j'avais fini par croire aux mobiles de Kate, en partie parce que je connaissais son passé tragique mais aussi parce que c'était une rebelle se battant pour nous, non pour eux.

Kate était donc hors de cause.

Quant à Marisa, je ne la suspectais même pas. Il ne restait donc qu'une personne : Avery Varone. Elle avait été placée en famille d'accueil, et je savais, d'après les fichiers audio de ses séances, qu'elle avait changé au moins huit fois de famille au cours des dernières années. Ce genre de scénario n'arrive pas aux enfants sages. Ce que je crois, c'est que les familles d'accueil font ça pour l'argent, et du coup, les enfants à problème, on ne les garde pas. Mais au-delà de ça, restait le problème central d'Avery : elle ne pouvait être guérie. Enfin, c'est en tout cas ce qu'elle racontait. Et, ce soir-là, alors que je me trouvais devant l'étang, je crus deviner pourquoi. Avery Varone ne pouvait être guérie, car à la base, elle n'était pas malade. C'était la seule réponse logique.

J'étais intimement convaincu par cette hypothèse.

C'est alors que Marisa se leva et revint vers moi, et cette conviction rendit d'autant plus troublants les propos qu'elle me tint.

— Comment elle va ? demandai-je, en prenant soin de chuchoter afin que ma voix ne porte pas jusqu'à l'appontement.

Je me rapprochai donc de Marisa pour qu'elle m'entende.

— Davis est revenu et l'a vue. C'est à lui qu'elle en a parlé en premier.

— Parlé de quoi ?

Marisa avait les traits creusés par la fatigue, comme une somnambule. Elle ne parla pas fort mais avec suffisamment de clarté.

— Avery est prête. Elle va le faire. Elle va subir le traitement.

* * *

Lorsque nous regagnâmes la pièce principale de Fort Eden, Marisa se recroquevilla sur l'un des canapés et plongea dans un profond sommeil. Les mecs jouaient aux cartes en se bousculant les uns les autres et cherchèrent à m'enrôler. Mais je déclinai leur offre d'un signe de la main et me dirigeai vers le dortoir des garçons pour au moins trois raisons :

1) J'avais envie du plat que Ben m'avait mis de côté.

2) Je voulais parler au Dr Stevens.

3) Je les entendais.

La troisième raison était la plus importante. Mon audition revenait rapidement. J'avais retrouvé quelque chose comme 50 pour cent, ce qui me suffisait sans doute à entendre la voix de Rainsford ou le son obsédant des murmures confus si jamais ils reparaissaient.

Je savais quel lit était le mien car mon sac à dos était posé dessus. Je fouillai sous le lit et y trouvai l'assiette de nourriture. Je la posai sur mes genoux et fourrai dans ma bouche une énorme portion de spaghettis. J'avais mis mon sac à dos par terre : je fouillai à l'intérieur. Pas d'Enregistreur. Il avait disparu, comme je l'avais soupçonné. Tous les fichiers audio, toutes les photos et vidéos. Tout avait disparu.

— Hé Will.

Derrière moi, Alex Chow venait d'entrer.

— On a besoin d'un quatrième joueur. Viens ; tu peux apporter ton assiette. Si Mrs Goring se pointe, t'auras qu'à la planquer.

— Donne-moi dix minutes, d'accord ? Il faut que je parle vite fait au Dr Stevens.

Derrière la porte, depuis la table, Connor Bloom m'appelait.

— Allez, Will. Ramène ton petit cul ici ! On a un jeu de cartes qui attend.

— J'vais les faire patienter, dit Alex. Mais dépêche-toi, d'accord ?

J'acquiesçai, en reprenant des spaghettis. Trois bouchées et une demi-bouteille d'eau plus tard, j'étais debout et je me dirigeais vers le fond de la pièce. Il y avait là deux portes : une salle de bains, dans laquelle je jetai un œil et qui, comme il fallait s'y attendre, avait été saccagée par trois mecs ; et une pièce où l'on pouvait s'asseoir et parler au Dr Stevens. J'y entrai et aperçus les taches de peinture sur le mur du fond. Il n'y avait plus de 1, de 3, de 4 ou de 6. Tous les numéros, le mien y compris, avaient disparu.

Je m'assis dans le fauteuil, curieux de savoir si Mrs Goring était dans l'abri antiatomique, à m'observer tout en dévorant son assiette de spaghettis.

Il y avait un bouton rouge devant l'écran et j'appuyai dessus. Après dix secondes environ apparut le Dr Stevens, comme si elle était restée assise là, à attendre mon appel, se demandant pourquoi j'avais mis tant de temps à venir. Elle arbora son caractéristique petit sourire en coin et porta à sa bouche une tasse à café blanche sur laquelle était dessiné un smiley. Elle était assise à sa table, dans son bureau. La webcam était braquée sur son visage, ce qui lui donnait l'air d'être légèrement disproportionnée.

— Je suis ravie que tu ailles bien, Will, dit-elle.

— Moi aussi.

— Es-tu en colère ?

— A votre avis ?

— Tu es en colère.

— Dr Stevens, je ne sais pas ce que je ressens.

— Tu es guéri, dit-elle. Ne sous-estime pas la difficulté d'un tel exploit.

— Vous nous avez menti.

— Tu verras les choses différemment demain matin. Fais-moi confiance encore une fois, d'accord ? Tout va bien se passer.

— Pourquoi est-ce que je ne vous crois pas ?

— Je l'ignore, mais tu as tort. Tu devrais me croire.

— Comment est-ce que vous connaissez Rainsford ?

— C'était mon mentor ; je te l'ai déjà dit. Il est brillant.

— Pourquoi est-ce qu'il vit au pied de cet escalier interminable ?

Elle s'interrompit, cherchant un mensonge ou un faux-fuyant.

— Écoute, Will. On a pris des risques avec toi. De nouveaux risques. Il était nécessaire que dans ton isolement tu restes connecté au groupe ; ce dispositif finirait par te faire sortir. Promets-moi seulement que tu ne t'enfuiras plus. Reste tranquille et écoute tout ce que Rainsford te dit. Fais ça, et je te jure que demain matin, tu seras dans de bien meilleures dispositions à l'égard de tout ça.

— Au revoir, Dr Stevens.

Je n'attendis pas qu'elle me dise au revoir. J'avais examiné les pots de peinture posés par terre et les pinceaux tout secs. J'en pris un, le trempai dans chacun des pots. Une fois que j'eus terminé, le pinceau était gorgé d'une matière gluante et grise qui dégoulina sur la table et sur le sol. J'en badigeonnai l'écran d'ordinateur, masquant ainsi le visage du Dr Stevens, et je quittai la pièce.

Je m'arrêtai devant mon sac à dos et fouillai à l'intérieur encore une fois, vidant tout sur le lit. Se trouvaient là : mes vêtements, les barres de céréales et de vieux papiers d'emballage ; six bouteilles d'eau, dont cinq vides. Je fouillai dans les poches latérales, les ouvrant toutes. Arrivé à la plus petite, je sentis quelque chose à l'intérieur.

En l'ouvrant, je découvris le minuscule lecteur MP3 de Keith. C'est moi qui avais mis ce lecteur à l'intérieur et écrit le mot, et non Keith. Et cette névrose me fit rougir d'humiliation.

J'étais tombé très bas avant le traitement, je m'en rendais compte désormais, et de ce point de vue, je n'étais pas fâché des changements que Fort Eden avait opérés chez moi.

Mes oreillettes noires étaient branchées au lecteur.

Cela me parut étrange. Je fouillai alors dans la poche et trouvai un post-it avec un mot dessus. Non pas celui que j'avais écrit, mais un nouveau. Quatre mots en lettres capitales. Quatre mots qui me préoccupèrent jusqu'à la fin de mon séjour à Fort Eden.

NE L'ÉCOUTE PAS

Quiconque avait pris le sac à dos, avait aussi enlevé mon Enregistreur, et par la même occasion, toutes les preuves - si infimes soient-elles - que je détenais sur cet endroit.

Mais on m'avait laissé l'inutile lecteur MP3, avec lequel je ne pouvais ni enregistrer ni prendre des photos ; et quelqu'un m'avait laissé ce mot.

Davis, me dis-je. Cela ne pouvait être que Davis. Il était là et il essayait de m'aider. Il savait ! La seule chose à faire, désormais, c'était de mettre les oreillettes et de laisser la musique allumée.

— *Detroit Rock City*, ne me laisse pas tomber maintenant, pensai-je, en mettant ma capuche et en faisant descendre le fil noir des écouteurs dans le dos, sous mon sweat, puis glissant le lecteur MP3 dans ma poche arrière.

— Hé, Avery se fait traiter, allez !

Je me retournai, persuadé qu'on m'avait vu faire, et j'aperçus Connor Bloom s'avancer vers moi.

— Rainsford arrive ; faut qu'on se grouille. Les cartes vont devoir attendre.

— OK, ça marche, j'arrive ?

Mais Connor ne voulut rien savoir.

Il me poussait vers la porte et il était largement deux fois plus fort que moi.

— C'est pour quoi, la capuche ? demanda-t-il.

— J'ai attrapé froid, je pense que j'ai peut-être chopé un truc dans les bois.

— Ne me tousses pas dessus. La saison de foot reprend dans une semaine.

Nous passâmes la porte et je vis Marisa qui se redressait sur le canapé. Elle se frottait les yeux et aplatissait ses cheveux, ébouriffés d'un côté.

— Eh bah, j'en ai vraiment écrasé, hein ? dit-elle à la cantonade.

Je regardai l'ouverture où débouchait l'escalier du sous-sol et vis des ombres se mouvoir. Lorsque Rainsford apparut, on aurait dit qu'il montait de la terre par une nuit sans étoiles. Il était légèrement essoufflé et j'eus l'impression qu'il avait pris son temps pour sortir de l'obscurité.

— Rassemblement général, finit-il par dire.

Il s'avança vers la table ronde et étendit les bras comme pour nous attirer.

— Il est temps que nous terminions.

Rainsford me regarda, ou regarda derrière moi, lorsque Marisa me rejoignit et s'appuya contre mon épaule. Avec la capuche sur la tête, je ne la voyais pas mais je sentis sa douceur, la chaleur du sommeil encore persistante sur sa peau.

— Joli couvre-chef, dit-elle.

Pour l'entendre prononcer d'autres mots, j'allais devoir attendre le lendemain.

— Comment te sens-tu, Will Besting ? me demanda Rainsford. M'entends-tu ?

— Oui.

Il acquiesça comme s'il trouvait que c'était une excellente nouvelle.

— Je suis content de te rencontrer enfin.

C'est alors que le murmure commença.

* * *

La voix de Rainsford, tout comme les murmures, était hypnotique. Mais mis ensemble, leur pouvoir était entier. Ils créaient une sorte de danse acoustique que je n'avais jamais entendue. Les murmures se firent doux et élastiques, ricochant autour de la voix de Rainsford comme s'ils essayaient d'entrer à l'intérieur. Il y avait aussi quelque chose de tragique dans la langue incompréhensible qu'on entendait sous la voix de Rainsford. Selon moi, cela faisait penser à l'appel lointain des âmes perdues en quête d'un lieu où reposer.

Je m'efforçai de rester concentré sur une tâche simple et impérative : *mettre ma musique avant qu'il soit trop tard*.

A mesure que tout le monde se pressait autour de la table, je réussis à glisser mes écouteurs dans mes oreilles et ma main dans ma poche arrière puis à appuyer sur PLAY.

J'imaginai Keith disant : *Que la fête commence* ; et c'était bien, ça me rappelait qu'il était toujours niché en un lieu où je pourrais toujours le retrouver. Je tournai le bouton du volume à peu près à la moitié, sachant que si je le pouvais trop loin, Rainsford entendrait la basse tonitruante de Gene Simmons.

Avery était en train de parler et j'aurais bien voulu entendre ce qu'elle disait. Elle racontait enfin à tout le monde ce qu'elle n'avait jamais raconté au Dr Stevens pendant toutes ces séances. Elle évoquait sa peur la plus profonde. À ces mots que je n'entendais pas, je suppléai les suivants : *Avery Varone, tu as une peur atroce de la septième pièce parce que c'est là que vit le monstre. Tu n'as pas envie d'y descendre*.

Je découvrirais plus tard ce qui lui faisait réellement peur et je retournerais le problème dans ma tête pendant des semaines, cherchant à trouver ce qui pourrait éventuellement la guérir. Je compris alors pourquoi Avery croyait cette guérison impossible. Croyance que nous finîmes par partager tous. Nous comprîmes. Car sa peur était la plus grande de

toute : celle de la mort.

Avery Varone était terrifiée à l'idée de mourir.

A ce moment-là - comme maintenant - je pensai que Rainsford avait trouvé quelqu'un à sa hauteur. Pour qu'Avery guérisse, il lui faudrait vivre sa peur. Elle ne pouvait trouver du soulagement que dans la tombe car dans le monde de Rainsford, mourir était le seul traitement pour quelqu'un comme Avery. Il serait obligé de la tuer, et on ne pourrait pas du tout parler de traitement mais plutôt de l'aboutissement d'un long cauchemar.

Il n'empêche que la procédure se poursuivit.

Je vis Rainsford embrasser tout le monde du regard, moi y compris. Je le regardai se lever et quitter la table. Il tourna la tête avant de descendre le long escalier à spirale. Je mis alors la main dans ma poche arrière, baissai lentement ma musique et m'aperçus que le silence régnait dans la pièce.

— Tu peux y arriver, Avery. Ça va bien se passer, disait Kate en lui touchant le bras.

— Je sais. Je suis prête. Ça va marcher.

Alex, Connor et Ben se levèrent en même temps et déambulèrent en direction du dortoir des garçons tandis que les filles se réunissaient autour d'Avery.

J'y vis comme le signal de mon départ, alors je me levai aussi, en touchant Marisa dans le bas du dos. J'avais envie de demander à tous s'ils pensaient vraiment que c'était une bonne idée mais je craignais les implications d'une telle requête. Si je désapprouvais ou remettais en question la situation, ils sauraient que quelque chose clochait.

A ce moment-là, j'ignorais de quoi Avery avait peur. Mais même si je l'avais su, je ne suis pas certain que j'aurais eu le courage d'essayer de l'arrêter. Je me déplaçai vers l'un des canapés, sentis la culpabilité m'envahir et fixai des yeux la gueule béante aux dents en pierre qui conduisait à la septième pièce.

Quelques minutes plus tard, Kate et Marisa s'en retournèrent dans leur dortoir et je me retrouvai seul avec Avery. Elle n'avait pas bougé de la table.

— T'es sûre que c'est ce que tu veux ? demandai-je.

Ce fut tout ce que je trouvai à dire, et ce n'était pas grand-chose.

Elle ne me répondit pas.

Elle se leva, s'avança tout droit vers l'escalier tournant et se mit à descendre. Je crus qu'elle allait simplement partir mais au dernier moment, elle se retourna. Elle n'avait pas peur ; rien ne transparaissait sur son visage : elle avait le regard aussi vide qu'une feuille de papier vierge.

— Au revoir, Will.

Elle disparut et je me retrouvai tout seul dans la pièce principale de Fort Eden. Il y avait des réponses en bas, des réponses que je n'étais pas sûr de vouloir trouver. Ce serait agréable, me dis-je, d'être, comme mes amis, guéri et ignorant.

Mais je n'avais pas la même destinée que les autres. J'étais destiné à savoir. Je découvrirais la vérité au bout d'un escalier tournant en pierre, dans la septième pièce, tout au fond de Fort Eden.

* * *

Lorsque la lumière du dessus ne m'apporta plus qu'un éclairage infime, j'eus l'impression de m'avancer vers un cauchemar. J'arrivai à une portion de l'escalier qui était dans le noir complet et je me surpris à trébucher sur des marches qui semblaient de moins en moins fermes. Elles s'effritaient sous mes pas, comme si elles étaient non en pierre, mais en argile durcie que le temps avait fissurée. Quelques-unes de ces pierres étaient complètement déchiquetées au milieu.

Et comme je ne pouvais pas les voir, je glissai sur deux ou trois mètres. Lorsque je m'arrêtai, un rai de lumière apparut dans la poussière qui se déposait autour de moi. La source de cet éclairage se trouvait quelque part en dessous, et je sus que si je voulais faire demi-tour, c'était maintenant ou jamais.

Ça y est, Will, me dis-je. Soit tu en finis soit tu remontes. Tu n'auras jamais assez de courage pour le refaire.

Et il se trouve que je découvris - je ne sais comment - un puits de courage dont j'ignorais l'existence. Je ne me suis jamais considéré comme quelqu'un de courageux. Au cours des deux années précédentes ce n'était certainement pas un muscle que j'avais beaucoup exercé. Mais il n'empêche, j'avais la volonté et le désir de poursuivre.

J'arrivai à un palier. Il y avait là une grande porte très légèrement entrebâillée : c'était de là que venait la lumière qui m'avait attiré. Après la porte, il y avait de nouveau des marches. J'avançai au bord et regardai en bas : l'escalier continuait de descendre en spirale.

Aucun bruit ne s'échappait de la pièce et lorsque je touchai doucement la porte, elle s'ouvrit encore de quelques centimètres. Elle était massive, avec des boulons et un chambranle en fer, et ses charnières étaient silencieuses. Je n'eus pas à entrer à l'intérieur : je sus ce qui s'y trouvait grâce à l'objet que je vis dans l'entrebâillement. Cette tasse. Cette tasse avec le smiley dessiné dessus.

Le Dr Stevens était là. Elle était à Fort Eden. Elle y était depuis le début.

Fais-moi confiance, Will, encore une fois.

Très peu pour moi, si cela ne vous fait rien, pensai-je.

J'ouvris la porte suffisamment pour y entrer mais je restai sur le seuil. Je vis des étagères de livres contre le mur, une table, un ordinateur. Cela ressemblait beaucoup à son bureau en ville. Le Dr Stevens n'était pas dans son fauteuil ni derrière la porte avec une batte de base-ball. Elle n'était pas dans la pièce et j'avais le sentiment de savoir pourquoi. Elle devait être avec Avery. Elle devait être descendue, plus bas encore. Je laissai la porte entrouverte, telle que je l'avais trouvée, la lumière de la pièce inondant l'escalier, et puis je continuai à descendre.

Les dernières marches furent les plus difficiles.

Il y avait à cet endroit des bruits singuliers que j'entendais pour la première fois. Si l'on m'avait demandé, j'aurais dit qu'il y avait des machines en route dans la septième pièce, et un truc qui coulait. C'étaient là les bruits qui avaient accompagné les autres traitements. Mais en l'occurrence, ils étaient amplifiés et pires à écouter. J'avais peut-être récupéré 60 pour cent de mon audition ; pas davantage ; si j'entendais ces bruits, c'est donc qu'ils étaient sonores. Une lumière monta à mes pieds mais l'obscurité l'engloutit. Les escaliers, les murs, le plafond : tout avait été plongé dans les ténèbres sans que je m'en rende compte. Les murs qui m'entouraient semblaient consumer la lumière et l'absorber. Encore une marche et je verrais.

J'entendis des voix lointaines et je sus à qui elles appartenaient.

Le Dr Stevens : *Plus que trente secondes et on y est.*

Puis Mrs Goring, et sa voix rocailleuse, reconnaissable entre mille et qui résonnait entre les murs.

N'en sois pas aussi sûre. Elle ne va peut-être même pas s'en tirer.

Elle va s'en tirer.

Sans même m'en rendre compte, j'avais laissé ma tête dépasser. Ce fut un miracle que je ne laisse pas en plus échapper un petit cri. Une pièce à six côtés s'ouvrait devant moi, chaque mur comportant un écran pris dans la pierre.

Sur le mur de Ben étaient griffonnés des dizaines de chiffres / de couleur bleue, comme si un fou avait trempé sa main dans un pot de peinture et avait disposé les chiffres en la passant sur le mur. Sur l'écran était rediffusé le traitement

de Ben ; mais uniquement le passage où la peur le submergeait. Sans arrêt, le petit garçon saisissait le bras dans le bac à sable, les yeux écarquillés quand l'araignée lui monte sur la main. Les bruits étaient déformés et décomposés comme si quelqu'un cherchait à en extraire quelque chose.

Les six murs étaient tous semblables : un écran incrusté dans la pierre, répétant les moments les plus terrifiants de chaque traitement, entouré de chiffres inscrits avec violence et des couleurs correspondant aux patients.

Ben Dugan : bleu

Kate Hollander : violet

Alex Chow : vert

Connor Bloom : orange

Marisa Sorrento : blanc

Will Besting : mauve

Des fils et des tubes tombaient du plafond, au-dessus de chaque écran. Ils se rejoignaient au milieu, telle une voûte épaisse, attachés ensemble par un gros câble. Ils se prolongeaient dans un couloir étroit qui donnait sur une pièce que je ne voyais pas. C'était de là que venaient les voix. C'était une pièce qui, comme je le savais, était aussi numérotée : la numéro 7, où Avery Varone se faisait traiter ou tuer ou les deux.

Je parvins jusque-là et je sentis mon courage m'abandonner. Et s'ils me voyaient arriver dans le couloir ? Ils sauraient que ma mémoire était encore intacte. Ils me poursuivraient et m'obligeraient à écouter Rainsford.

Les voix résonnèrent dans la salle au moment où je m'avançais.

Mrs Goring : *ça ne va pas marcher. Retire-le !*

Le Dr Stevens : *Non ! Laisse ça tranquille ! Reste où tu es, c'est tout !*

Le couloir était sombre et badigeonné de chiffres 7, mais au bout, il y avait de la lumière et du mouvement. Quelques secondes plus tard, après avoir pris sur moi, je pus voir au fond de Fort Eden. Avery Varone était assise dans un grand fauteuil, le dos tourné. Elle avait le casque sur la tête. Les tubes et les fils montaient jusqu'au plafond. Assis à côté d'elle, le dos tourné également, il y avait Rainsford. Lui aussi portait un casque d'où jaillissaient des fils et des tubes.

Dis-moi que je rêve, pensai-je.

Le Dr Stevens : *Elle est en train de partir, là. Fais-le maintenant !*

Mrs Goring : *Non !*

Le Dr Stevens poussa Mrs Goring et actionna le levier sur le mur. J'observai, impuissant, Rainsford et Avery se raidir tandis que les fils et les tubes tressautaient au-dessus de leur tête.

Dis-moi que je rêve, me répétais-je.

Ils étaient tous les deux reliés. Entre Rainsford et Avery Varone, il y avait quelque chose qui passait. La compréhension de ce phénomène entraîna des questions légitimes que je n'avais pas envie de me poser.

Avais-je été relié à Rainsford pendant mon traitement ? L'étions-nous tous ? Et la question la plus importante de toutes : **POURQUOI ?**

Ce fut terminé promptement, et puis il n'y eut plus aucun bruit. Le calme au fond de l'univers, et puis les mots.

Mrs Goring : *Elle est morte.*

Le Dr Stevens : *Elle n'est pas morte.*

Mrs Goring : *Si.*

Le Dr Stevens : *Laisse-lui une seconde, c'est tout. Elle ira très bien.*

Pour la première fois, depuis que je l'avais rencontrée, Mrs Goring semblait très légèrement triste. Lorsqu'elle reprit la parole, la tension qu'on sentait dans sa voix était revenue, et je me dis que c'était le moment ou jamais de m'enfuir. Pendant qu'elle parlait, je me reculai. J'en avais entendu assez. Assez pour savoir que je n'aurais jamais dû me fier au Dr Stevens.

Mrs Goring : *T'es allée trop loin.*

Le Dr Stevens : *Je suis sa fille. J'ai fait ce que j'avais à faire.*

Mrs Goring : *Tu te trompes. Personne ne t'a forcée.*

Le Dr Stevens : *Tais-toi.*

Mrs Goring : *Tu as son sang sur les mains.*

Le Dr Stevens : *J'ai dit, tais-toi !*

Tandis que je montais les marches deux à deux afin de m'échapper de la septième pièce avant qu'ils ne me voient, des tas de questions me taraudèrent. Avery était-elle toujours vivante ? Que s'était-il réellement passé au cours de nos traitements ? A quoi venais-je d'assister exactement ? Mais je n'avais aucune réponse précise, et pour chacun de nous, cette incertitude m'effraya.

Rainsford avait une fille, et elle s'appelait le Dr Stevens.

* * *

Cette nuit-là, personne ne sortit des dortoirs. Personne n'accueillit Avery car Avery ne revint pas. Je me glissai dans mon lit et restai allongé, les yeux au plafond, pendant un bon bout de temps. La batterie de mon lecteur MP3 n'avait peut-être plus qu'une heure d'autonomie. Je laissai les écouteurs dans mes oreilles tout en gardant ma capuche, au cas où. Vers minuit, je me levai et jetai un œil dans la pièce principale, qui était vide et d'un calme inquiétant. J'allai jusqu'à la porte du dortoir des filles sur la pointe des pieds et entrai à l'intérieur.

Il y avait là deux lits vides et deux occupés. La perspective de réveiller Kate au lieu de Marisa me tracassa beaucoup. Quoi qu'il en soit, les deux filles pionçaient à poings fermés et je ne vis pas trop l'intérêt de réveiller Marisa. Qu'est-ce que je pouvais dire ? Si l'on avait exercé sur elle un contrôle pour qu'elle perde la mémoire, rien de ce que je dirais ne pourrait changer grand-chose. Je passerais pour un fou et je risquerais même de les exposer, elle et les autres, à des dangers inutiles. Je regagnai donc mon lit et me promis de garder le silence jusqu'au lendemain matin.

Quelque temps après, quelqu'un entra dans le dortoir des garçons. J'étais resté dans une sorte de demi-sommeil, le doigt sur le bouton PLAY. La porte s'ouvrit et se referma, puis le murmure confus commença et j'allumai la musique, en me retournant sur le lit afin que la capuche me retombe sur le visage. L'intrus devait être Rainsford. Il allait et venait entre les lits disant je ne sais quoi. Je ne l'entendais pas, contrairement à Connor, Ben et Alex. Leurs rêves étaient remplis des consignes de Rainsford concernant les souvenirs qu'ils devaient garder de cet endroit.

Au bout de quelque temps, il partit et je l'entendis entrer dans le dortoir des filles. J'éteignis ma musique mais le murmure inquisiteur était toujours là. Il restait à mon lecteur peut-être une demi-heure d'autonomie, c'était tout. Je laissai alors se succéder Kiss, The Who, Led Zeppelin et les Rolling Stones.

Quand la musique s'arrêta, j'étais déjà profondément endormi.

* * *

Le matin à Fort Eden arriva de bonne heure. Mrs Goring était dans la pièce principale, entrechoquant deux poêles à frire. Je ne l'avais jamais vue d'aussi mauvaise humeur.

— Levez-vous et sortez ! hurla-t-elle.

Nous n'eûmes droit ni à un bon petit déjeuner, ni à des adieux chaleureux de la part du propriétaire mystérieux. Rien. Nous nous approchâmes à la queue leu leu, elle nous fourra dans une main une barre de céréales et dans l'autre, une bouteille d'eau et répondit à nos questions d'une façon aussi laconique que le permettait le langage humain.

— Est-ce qu'Avery est guérie ? Elle est où ? demanda Marisa.

Elle était plus réveillée que la veille, cela me fit plaisir.

— Elle reste un jour de plus, dit Mrs Goring, enfonçant le maigre repas dans la main de Marisa.

— Ça va pas. Toute seule ? demanda Ben Dugan.

— Ben Dugan, tu es un imbécile. Bien sûr que non, pas toute seule ! Je serai là.

— Avery va vraiment se marrer, marmonna Kate.

— Toi, tu ne vas pas me manquer, répliqua Mrs Goring.

— Où est-ce qu'on va ? demanda Connor Bloom, qui avait l'air à moitié endormi quand il revint mendier une autre barre de céréales que Mrs Goring refusa de lui donner.

— Là d'où vous êtes venus, en remontant le sentier. Votre véhicule vous y attendra.

— Dites merci à Rainsford, fit Alex Chow, et je sentais bien, au ton de sa voix, qu'il était reconnaissant d'avoir été guéri.

« S'il a besoin d'un autre Davis, dites-lui que je serai le premier de la liste. »

— Je lui dirai que dalle ! répondit Mrs Goring.

Lorsque vint mon tour, je refusai la barre de céréales et pris la bouteille d'eau. Tout le monde était sorti et nous n'étions plus que tous les deux.

— Comme tu voudras, dit-elle. Tu peux bien mourir de faim, pour ce que ça me fait.

Je m'apprêtais à franchir la porte et à entrer dans la clairière lorsqu'elle m'empoigna le bras. Elle me regarda dans les yeux.

Elle sait, me dis-je. Elle sait et elle va me pousser dans les escaliers afin que mes souvenirs puissent être effacés, comme ceux des autres.

Mais c'est alors que se produisit quelque chose d'inattendu.

Ses yeux commencèrent à se remplir de larmes. Son menton tremblota de façon curieuse, comme si elle allait pleurer, pleine d'un regret profond qu'elle ne savait comment expliquer.

Elle me lâcha, se pencha sur le chariot branlant que j'avais fini par si bien connaître et saisit une petite boîte marron.

— Tu ne sauras pas ce que ça signifie, dit-elle, mais il faut que j'en parle à quelqu'un et je n'ai que toi.

Pour une fois, je réussis à l'imaginer en jeune fille de mon âge, innocente et heureuse. Cette part d'elle-même était là, verrouillée ; c'était la preuve de ce que j'avais sur le pouvoir du son. Sa voix trahissait ce qu'elle avait été autrefois, avant qu'elle ne soit amèrement déçue par la vie. Elle n'était pas toujours méchante, Mrs Goring. Elle fut jadis une fille innocente avec des peurs et des rêves.

Je pris la boîte et la mis dans mon sac à dos. Puis je lui touchai le bras car à cet instant, elle semblait avoir besoin que quelqu'un la touche avec gentillesse.

— Regagne le sentier, Will Besting. Et ne tente jamais de revenir, dit-elle en retrouvant son mordant.

J'avais envie de lui dire que je réussirais probablement à revenir ici le lendemain si seulement j'avais le permis de conduire, mais je m'abstins.

Au cours de la longue marche sur le sentier, je restai à côté de Marisa et nous bavardâmes, sans plus. J'avais recouvré environ 70 pour cent de mon audition, alors je me penchai encore vers elle quand elle parlait, et cela semblait lui plaire. J'entendais, au loin, les corbeaux nous suivre dans la voûte feuillue, au-dessus de nos têtes, comme ils l'avaient fait à notre arrivée, croassant sans arrêt. Se réjouissaient-ils de nous voir partir ou étaient-ils simplement agacés par notre présence au beau milieu des bois ?

— Est-ce que vous avez tous encore des symptômes ? hurlai-je à l'attention du groupe qui était en tête.

A l'unanimité, la réponse était oui : tout le monde continuait de souffrir d'affections étranges et je commençai à me demander si nous n'avions pas tous laissé à Fort Eden quelque chose que nous ne récupérerions jamais.

Ben Dugan surprit tout le monde quand il hurla le nom d'Avery.

— Avery Varone ! T'es revenue !

Elle courait pour nous rattraper.

— Tant mieux, marmonnai-je, elle va bien.

Au fond de moi, je me réjouissais que Fort Eden ne soit pas le théâtre d'un crime et qu'au bout du compte ma vie ne devienne pas irrémédiablement compliquée. Le fait qu'Avery Varone ne soit pas morte avait beaucoup d'implications. Cela signifiait que, si je le souhaitais, je pouvais oublier tout ce que j'avais vu et que cet oubli n'aurait aucune conséquence. Nous étions tous guéris et personne n'avait à déplorer de graves séquelles. Ces points positifs, je pouvais imaginer que je m'en contenterais, aussi bizarre qu'ait été l'expérience.

— Alors, tu vas mieux ? demanda Kate.

Elle était allée, la première, au-devant d'Avery.

Elle n'attendit pas la réponse de cette dernière, qui reprenait son souffle.

« Ouais, elle est guérie. L'instinct féminin. »

Avery acquiesça en souriant et il semble que nous nous aperçûmes tous en même temps du changement qui s'était opéré en elle.

— T'as un côté très gothique, fit remarquer Kate, en prenant une longue mèche de cheveux d'Avery qui, comme nous le vîmes, avait blanchi.

— N'est-ce pas, hein ? dit Avery. Ils vont retrouver leur couleur naturelle. Pas d'inquiétude.

Nous bavardâmes encore un peu mais la camionnette devait nous attendre et nous avions tous envie de rentrer chez nous.

Tout le monde sortit son téléphone, mais toujours pas de réseau. Et tous découvrirent, pour peu qu'ils aient pris des photos, que ces photos avaient disparu. Ce détail ne les inquiéta pas autant qu'il l'aurait dû et je restai convaincu que cela faisait partie du plan : guérissez, partez, oubliez tout.

Lorsque nous eûmes remonté tout le sentier et laissé derrière nous les arbres, la matinée commençait déjà à être chaude. Les sweats furent noués autour de la taille et les bouteilles d'eau vidées. Le Dr Stevens et sa camionnette blanche n'étaient pas là. Alors nous attendîmes, sans trop savoir ce que nous devions faire.

Quelques minutes s'écoulèrent et puis un bruit nous arriva de la route cabossée. Nous vîmes d'abord le nuage de poussière et ensuite, la moto tout-terrain. Il ne s'agissait pas de la camionnette du Dr Stevens, pas encore.

— C'est lui, dit Avery en souriant.

Elle ramena ses mèches blanches derrière l'oreille.

— Il est revenu, comme il l'avait promis.

— Qui ça ? demanda Ben Dugan.

— Davis, dit Kate, une pointe de jalousie de nouveau perceptible dans sa voix.

— Peut-être qu'il me laissera monter sur sa moto, dit Connor. Si je lui demandais ?

— C'est pas une super idée, mon pote, fit Alex et je dus en convenir.

Connor Bloom ne tenait pas encore très bien sur ses jambes. Il s'était arrêté deux fois sur le chemin pour s'appuyer contre un arbre. Le laisser monter sur une moto tout-terrain semblait une très mauvaise idée.

Un panache de poussière monta de l'arrière de la moto de Davis lorsqu'il s'approcha. Il portait un tee-shirt blanc, un jean, des bottes et roulait sans casque. Il avait subi le traitement, comme chacun de nous, alors peut-être qu'il avait développé une peur pour tout ce qui se plaçait sur la tête. En tout cas, cette tenue lui allait bien, et j'étais content, encore une fois, qu'il ait préféré dès le début Avery à Marisa.

— Alors c'est la quille, hein ? demanda-t-il, en coupant le moteur.

Nous fîmes un cercle autour d'une moto de 500cc qui semblait faite pour rouler à travers bois.

— Jolie bécane, dit Connor en hochant la tête avec admiration.

— Ne le laisse pas s'en approcher, dit Kate. Il va nous écraser.

Cette remarque nous fit tous rire et Davis afficha un large sourire. Il promena le regard sur le groupe sans descendre de sa moto. Le soleil se trouvait derrière moi, si bien que lorsqu'il croisa mon regard, il plissa les yeux pour n'être pas ébloui.

— Content de te voir, Will. Tout roule ?

La question ressemblait à un clin d'œil - Est-ce que t'as écouté la musique que j'avais laissée pour toi ? Est-ce que tu te souviens ? Est-ce que t'as compris certaines choses ? - mais le moment semblait mal choisi pour révéler quoi que ce soit. Il fallait que je m'éloigne de cet endroit et que je me ressaisisse.

Mais c'était sans importance. Avery Varone était en train de monter sur la moto ; je ne fus donc plus le centre d'attention.

— Hé, si tu fais monter les gens, j'en suis, dit Kate et je craignis pour Avery.

Kate Hollander à l'arrière d'une moto, les bras et les jambes serrés autour de Davis... disons que... je connais peu de mecs qu'une telle passagère laisserait indifférents.

Avery prit tout le monde au dépourvu par sa réponse.

— Dites au Dr Stevens que je vous retrouverai en ville, dit-elle. Je me suis tellement dépêchée de vous rattraper que j'en ai oublié mon sac.

— Tu veux que je te ramène ? demanda Davis.

Avery avait déjà les bras autour de sa taille, la joue posée sur son tee-shirt blanc.

— Voilà le Dr Stevens, dis-je en voyant le nuage de poussière sur la colline et la camionnette au loin.

— Vas-y, Davis, dit Avery, les yeux fermés. Allez, vas-y.

Le moteur ronfla et nous nous écartâmes.

Cette escapade avait un côté génial et reçut les acclamations de tous, mais j'étais partagé.

Davis haussa les épaules, sourit et enclencha une vitesse.

— Profitez de votre guérison, dit-il et il commença à descendre le sentier.

Marisa agita la main et sautilla.

— J'arrive pas à croire qu'il soit revenu la chercher, dit-elle en prenant ma main.

— Oh là là, l'amour transpire de partout, ici, dit Kate.

Bizarrement, la fille qui avait le plus la cote se retrouvait seule au bout du compte. Connor et Ben passèrent chacun un bras autour de sa taille alors qu'arrivait la camionnette, et ce témoignage d'affection sembla lui remonter le moral.

Je regardai derrière moi, guettant le bruit de la moto tout-terrain. Mais elle était déjà trop loin pour que je l'entende.

En les voyant en bas, là où les arbres plongent le chemin dans la pénombre, je fus ravi pour Avery Varone et songeai à nouveau à tout ce que je savais. Je me demandai si, plus tard, après avoir eu le temps d'y réfléchir, je regretterais de ne pouvoir oublier, comme c'était le cas pour les autres.

Le Dr Stevens était tout sourires.

Mais quoique ravie de nous voir, c'était surtout moi qui piquais sa curiosité. Elle m'examina avec attention et une fois que le résultat de cet examen parut la satisfaire nous commençâmes à nous entasser dans la camionnette. Elle prit avec sérénité la nouvelle du départ d'Avery.

— Je connais Davis depuis longtemps, dit-elle. Il la ramènera chez elle.

— Et il est où, son chez-elle, cette semaine ? fit Kate en portant un dernier coup bas.

Ensuite, néanmoins, elle se ravisa.

— D'accord, c'était indigne même de moi. Effacez ça de votre mémoire, les amis.

— Tu as raison, c'était indigne de toi, dit le Dr Stevens.

Cette dernière laissa alors échapper une information qui, je le savais, importait plus qu'il n'y paraissait au premier abord.

— Elle est avec moi désormais. Avec la dernière famille, ça n'a pas marché et j'ai décidé que dix maisons différentes, ça suffisait.

Le Dr Stevens était devenue la mère adoptive d'Avery. Comme c'était commode, me dis-je. Si Avery était morte pendant son traitement, le Dr Stevens aurait probablement eu à sa disposition le moyen de la faire disparaître.

Sur la banquette arrière de la camionnette, Marisa s'assit à côté de moi. Dix minutes plus tard, elle dormait, la tête sur mon épaule, et nous étions sur la grand-route, de retour vers la ville. J'ouvris mon sac à dos et fouillai à l'intérieur, y trouvant la petite boîte que m'avait donnée Mrs Goring. Elle était maintenue fermée à l'aide d'un morceau de ficelle que je détachai et mis dans mon sac.

À l'intérieur de la boîte, je trouvai mon Enregistreur et, en faisant défiler le menu, je découvris nombre de fichiers. Il y avait là les fichiers audio que j'avais pris dans le bureau du Dr Stevens ainsi que tous ceux que j'avais enregistrés à Fort Eden. De toutes les photos et toutes les vidéos que j'avais faites, aucune ne manquait. En plus, Mrs Goring avait ajouté, à mon intention, d'autres éléments à écouter et à regarder.

La conversation entre Rainsford et le Dr Stevens me revint en mémoire.

Je ne suis pas sûre qu'on puisse se fier à elle.

Ne dis pas n'importe quoi. Bien sûr qu'on peut s'y fier. Elle jouera son rôle ; j'y veillerai.

Ce n'était ni Avery ni Kate ni Marisa celle dont ils se méfiaient. C'était Mrs Goring.

Je regardai Mrs Stevens qui me fixait dans le rétroviseur, sans savoir ce que j'allais faire.

Tu avais raison sur son compte, pensai-je. Elle t'a trahie.

Mais pour autant, qu'est-ce que cela impliquait ?

Je découvrirais, cette nuit même, toute la vérité sur cette histoire.

Et c'était bien pire que ce que j'avais imaginé.

RAINSFORD

UN MOIS PLUS TARD

Nous t'avons posé une question, Will. Pourquoi te caches-tu là, tout seul, dans cette pièce ?

Parce que je savais. Je savais, et j'avais peur.

Je me souviens quand j'étais tout seul dans l'abri antiatomique, je songeais à ce qui arriverait si quelqu'un me trouvait. Si j'apportais cette réponse, c'est uniquement parce que j'avais peur de me retrouver avec d'autres gens. Cela n'avait rien à voir avec Rainsford ou avec ce qui nous arriva à Fort Eden. J'étais simplement trop effrayé pour aller à l'intérieur et affronter ma peur.

Il se trouve que, dans l'abri antiatomique de Fort Eden, je n'eus jamais à fournir cette réponse ; et au bout du compte, je ne sais pas trop ce que je dois en penser. Si quelqu'un était venu nous chercher et m'avait trouvé caché là, tout, dans ma vie et dans celle des autres, aurait été différent.

Aucun de nous n'aurait été traité. Nous serions encore tous enlisés dans les ténèbres, nous efforçant mais en vain de retrouver notre bien-être.

Mais nous avons tous payé le prix de notre guérison, et certains plus que d'autres. Sans compter que je savais des choses que personne ne devrait être forcé de garder pour soi.

Connor Bloom continue d'être sujet aux vertiges et a dû, par conséquent, dire adieu à sa carrière d'athlète. Tout le monde prétend qu'il a été plaqué une fois de trop sur le terrain mais je n'en crois rien.

Ben Dugan m'a téléphoné ce matin même et je lui ai demandé, comme à chaque fois : comment vont tes mains ? Il dit qu'il s'y fait - la douleur dans ses articulations -, que ça va un peu mieux.

Kate continue d'avoir un mal de tête persistant.

Alex a sans cesse les pieds qui s'endorment, ce qui fait qu'il ne pourra pas prendre de cours de conduite avant qu'on sache ce qu'il a.

Je suis devenu raide dingue de Marisa qui est en train de dormir sur le petit canapé de ma chambre pendant que j'enregistre ces paroles. Elle dort beaucoup. Elle dormira toujours beaucoup.

Une semaine après, je sais que je ne recouvrerai jamais toutes mes capacités auditives. Je me contente de 70 pour cent de mon audition en espérant que cela ne va pas s'aggraver.

Mais c'est pourtant ce qui va se passer. Je suis quasiment certain que je serai complètement sourd avant trente ans mais je garde une petite lueur d'espoir.

Je suis convaincu de la nature durable de ces affections car Mrs Goring m'a expliqué quelques trucs. Elle n'a pas fait que me rendre mon Enregistreur ; elle l'a rempli d'éléments que j'aurais préféré ne pas découvrir. Le tout d'une voix plus posée que d'ordinaire et plus humaine.

Il y a soixante-deux ans que je garde ces secrets mais il est temps pour moi de parler, et c'est ce que je vais faire. Écoute-moi, Will Besting. Écoute-moi et tu sauras.

La première chose que je voudrais dire, c'est qu'il a fait un mauvais choix. Il aurait dû être mieux avisé. J'avais peut-être peur, mais je n'étais pas un pion. Il faut une certaine force pour s'asseoir dans le septième fauteuil. J'en avais la vigueur. J'étais endurante. Mais je n'étais pas la personne qu'il s'imaginait. Et c'est ce qui m'a amenée, à la fin de ma vie, vers toi, Will.

Je m'appelle Cynthia, tout comme ton docteur. Tout le côté « Mrs Goring », ce n'était que de l'esbroufe. Rainsford est mon mari depuis des années, et le Dr Stevens - ou Cynthia, comme je préfère l'appeler - est ma fille. Comme tu le sais sans doute désormais, Cynthia est très attachée à son père. Pour lui, elle a commis beaucoup d'actes odieux, même si la moitié du temps, on a du mal à savoir si elle s'en rend vraiment compte. Tu as vu le pouvoir qu'exerce Rainsford. A mon avis, ce pouvoir est amplifié chez Cynthia. Elle fait ce qu'il dit.

Cynthia réunit les sept. C'était son objectif premier, du moins en ce qui concernait Rainsford. On lui donna cette mission à mon insu ; je veux que ça se sache, alors n'omets pas ce détail. Ton arrivée, et celle de tes amis, fut soudaine. J'ai été très peu impliquée dans cette opération. C'étaient surtout eux deux.

Ce que j'ai de plus difficile à te dire, il est plus simple que je le montre. Il y a d'ailleurs de fortes chances que tu ne me croies pas si je te le dis. Ne perds pas courage, Will Besting. Je t'ai emmené jusqu'ici ; tu dois m'accompagner jusqu'au bout. Tu dois sortir de l'obscurité du couloir où tu te cachais. Cette fois, tu ne peux pas faire demi-tour et remonter en courant cet escalier à spirale. Tu vas rester à présent, entrer dans la pièce et voir. Tu peux maintenant ouvrir les yeux.

Je savais de quoi parlait Mrs Goring - c'est toujours comme ça que je l'appellerai dans ma tête. Il y avait dans mon Enregistreur un fichier avec un nom bizarre ; je sus donc où regarder. Le nom du fichier était en lettres capitales : OUVRE LES YEUX. Le fichier que je venais de transcrire s'intitulait MOI EN PREMIER ! J'obéis à ce commandement et à ceux mis en avant par d'autres noms de fichier. Il y avait là UNE FOIS QUE TU AURAS VU et MOI EN TROISIÈME ! Mrs Goring n'était pas quelqu'un de subtil. Les consignes étaient sans ambiguïtés.

OUVRE LES YEUX était un fichier vidéo sur lequel je cliquai. Et peu désireux de louper quoi que ce soit d'important, je mis mes écouteurs et augmentai le volume. Sur la vidéo on voyait Rainsford, le casque sur la tête. Il était dans la septième pièce où le silence était revenu.

J'étais parti depuis longtemps, ayant probablement déjà regagné le dortoir des garçons, tandis que Mrs Goring faisait un zoom sur Rainsford. Il était vieux, et quel que soit le traitement qui eut lieu, on aurait dit que cela l'avait tué et qu'il se décomposait déjà sous mes yeux. Mais je me trompais sur toute la ligne. Le Dr Stevens et Avery n'étaient plus là, à ce qu'il semblait du moins. Il ne restait que le vieil homme et Mrs Goring, tous les deux seuls sous Fort Eden.

Son visage se mit à remuer bizarrement comme s'il était liquide. Il avait les cheveux ébouriffés et gris sous le

casque.

Le zoom de la caméra augmenta encore : son visage occupait maintenant tout l'objectif ; il avait les yeux fermés et le coin des lèvres baissé.

Les rides de son front commencèrent à se craqueler. Ses pattes d'oie, jadis profondes et marquées, s'adoucirent. La pointe de ses cheveux commença à foncer et j'éprouvai la sensation cuisante de reconnaître cette personne.

Le casque se souleva au-dessus de sa tête, remonté au plafond par une chaîne. Ses yeux, s'ouvrant, étaient d'un bleu brillant mais il ne s'agissait pas des yeux d'un vieil homme.

C'était Davis qui était assis dans le fauteuil. Les deux hommes n'en faisaient qu'un.

Ils étaient une seule et même personne.

* * *

Je dois admettre que cette vidéo a suscité chez moi une fascination morbide. Je la regardai encore quatre fois avant de poursuivre et à chaque fois, je tentai de me prouver que ça ne tenait pas debout. Rainsford et Davis avaient été dans la même pièce au même moment, non ?

Au début, cela semblait plausible mais en examinant bien cette question, j'hésitai. Je croyais que Davis m'aidait, n'était-ce pas vrai ? Mais c'est Mrs Goring qui m'avait redonné le lecteur MP3 et commandé de ne pas écouter.

Une autre pensée m'empêcha de regarder la vidéo pour la sixième fois : *Mrs Goring fut autrefois jeune, comme Avery. Et comme Rainsford.*

MOI EN TROISIÈME ! commençait ainsi :

Tu connais désormais la partie la plus épouvantable. Le reste ne sera pas aussi terrible, même s'il y a le traitement qui, je l'admets, a un côté effrayant.

Si on laissait ça de côté quelques secondes et qu'on parlait de Rainsford pendant que tu reprends des forces.

Il a eu de nombreux noms. Un nouveau nom tous les soixante-dix-sept ans. Mais je préfère me contenter de l'appeler Rainsford et c'est ce que je ferai.

Ne me demande pas de t'expliquer pourquoi la soixante-dix-septième année importe tant, car je n'en sais rien. Et je t'en prie, ne perds pas ton temps à faire de Rainsford un vampire. C'est tout le contraire : sans Rainsford, il n'y a pas de vampires. Si cette légende existe vraiment, il en est à l'origine.

J'ai vieilli mais lui aussi. Et je n'avais aucun souvenir de ce qu'il avait fait. Ma vie avant le traitement a toujours été floue, tel un morceau de verre barbouillé de peinture.

Il aurait pu se permettre de ne jamais m'en parler. Il fallut une bonne dose d'alcool fort pour découvrir la vérité. Ah, ce qu'il aimait parler quand je le faisais picoler.

A en croire Rainsford, je fus sa cinquième femme. Fais le calcul, Will Besting. Il y a longtemps que Rainsford existe.

Le fichier audio MOI EN QUATRIÈME commença :

Comment il est devenu ce qu'il est, c'est difficile à dire. Je ne suis même pas sûre que lui le sache. Je sais qu'il était l'enfant d'une famille prestigieuse et fortunée car il me l'a raconté.

Je suppose que la question serait : quand, exactement, fut-il enfant ? Et en cela, j'entends un véritable nourrisson, non pas une troisième ou quatrième résurrection. Quelle qu'en fût la date, de l'argent et du pouvoir étaient en jeu. Quelqu'un dépensa une fortune pour mettre ça au point ; et autant que je sache, Rainsford fut le seul bénéficiaire.

Immortaliste. Je ne trouve pas de meilleur mot pour décrire Rainsford. Il a conçu un moyen pour vivre éternellement - ou bien quelqu'un l'a conçu pour lui il y a longtemps - et il choisit de continuer sur sa lancée. J'hésite à évoquer ceci, de crainte de m'en mordre les doigts, mais j'ai essayé de le tuer. A deux reprises, à vrai dire. Une fois quand j'avais quarante ans et une autre quand j'en avais soixante-sept. Tous les vingt-cinq ans environ.

La première fois, ce fut quand j'appris la vérité et qu'il était évanoui par terre, dans la pièce principale de notre maison que tu connais sous le nom de Fort Eden.

Je lui tirai dans le cœur avec un pistolet. Pas la moindre trace de sang ; en fait, cela le réveilla. Il se redressa brusquement et me demanda si je voulais bien lui préparer quelque chose pour le dîner, ce que je fis. Vingt-cinq années plus tard, à peu près, je le frappai à la tête avec une tige en fer et il tomba dans l'étang. Pendant plusieurs années, il ne supporta pas d'aller là-bas. Mais ensuite, il sut ce que j'avais fait et les choses se gâtèrent.

J'avais hâte qu'arrive sa soixante-dix-septième année. Et ce fut à ce moment que Cynthia et lui se mirent à comploter derrière mon dos.

La procédure semblait avoir adopté un certain rythme comme si elle avait déjà eu lieu quatre ou cinq fois auparavant.

Elle fit tout ce qu'il lui demanda ; mais jamais il ne lui révéla la vérité et moi non plus. Comment aurais-je pu ? Elle le croyait brillant. Elle croyait ce qu'elle t'a raconté, qu'il était son mentor. Que le processus vous guérirait tous les deux, toi et lui. Et je suppose que d'un point de vue technique, elle avait raison.

Ça me désole d'avoir à lui dire qu'il est mort. Je ne vois pas ce que je pourrais inventer d'autre ; et de toute façon, il n'est plus là. Rainsford ne se montrera plus ici avant qu'elle et moi, nous soyons toutes les deux dans la tombe.

Salopard.

MOI EN CINQUIÈME ! fut le dernier fichier qu'elle ajouta à l'Enregistreur. Il commence ainsi :

Je passe maintenant au traitement. Si tu es debout, je te conseille de t'asseoir. Cela ne va pas être facile.

La confrontation, dans la pièce, avec tes peurs les plus atroces entre pour peu de chose, voire pour rien, dans ta guérison. Il y a des milliers d'années que les gens se livrent à ce genre d'expérience. Pour quelqu'un d'aussi perturbé que toi, la thérapie par immersion est une perte de temps.

Non, l'afflux de sang, c'était pour son bien à lui, par pour le vôtre. C'est son sang qui vous guérit et le vôtre qui lui rend sa jeunesse. Il faut que l'opération se déroule pendant sa soixante-dix-septième année. S'il dépasse cette période, son sang commence à avoir de vrais problèmes.

S'il se livre à l'expérience avant cette période, le sang neuf ne produit aucun effet. La soixante-dix-septième année doit comporter un je-ne-sais-quoi - à l'instar de la fleur qui fleurit à telle saison - qui permet au processus de fonctionner au mieux.

Il lui faut sept transfusions de sept sujets différents sur une période qui ne dépasse pas sept jours. Et il ne peut s'agir de n'importe quelle transfusion. Il faut qu'elles soient abondantes et une peur profonde est le moyen le plus sûr d'y parvenir. Tâte-toi derrière les oreilles, tu y trouveras deux petites croûtes. De ce point de vue, les casques et les écouteurs sont semblables : quand la peur vous submerge, Rainsford puise ce dont il a besoin. Et il vous transfuse un peu de son sang aussi.

C'est son sang qui vous guérit. Oublie toutes les conneries sur le traitement à base de peur. Toi et tes amis, si vous allez bien c'est parce que vous avez eu une transfusion de sang d'immortaliste. Pas suffisamment pour que vous viviez beaucoup plus longtemps que la normale, mais assez pour guérir les maux dont vous souffrez.

Les six premiers sujets lui rendirent sa jeunesse mais pour une courte période seulement - plusieurs heures ou une journée, selon la personne à l'autre bout. Les filles, étrangement, sont plus efficaces. La septième est la plus importante : c'est elle qui assure le maintien de l'ensemble.

Avant que tu commences à te prendre d'affection pour Rainsford parce qu'il t'a donné un peu de son sang, il faut que tu saches une chose : le sang qu'il vous donne, c'est le sang dont il a besoin de se débarrasser. Il lui faut le chasser de son organisme et le remplacer par le sang gorgé de peur que vous lui fournissez. Voilà pourquoi vous êtes tous vieux par certains côtés ; tu saisis ? Sans doute que non.

Ben Dugan a de l'arthrite, et en aura jusqu'à la fin de ses jours.

Kate Hollander a un caillot de sang dans le cerveau. Avec un peu chance, elle ne mourra pas d'une congestion, mais sans doute que si.

Alex Chow a des problèmes de circulation dans les jambes. Un jour elles s'endormiront et ne se réveilleront jamais.

Connor Bloom souffre d'une vilaine démence sénile. Il a l'intelligence d'un lave-vaisselle, donc il y a peu de chances que quelqu'un le remarque ; mais ses vertiges ne vont pas disparaître. Il est bon pour les garder.

Tu aimes bien Marisa et j'espère que ça marchera entre vous. Il faut juste que tu saches dans quoi tu t'embarques. Elle est en général épuisée et ce sera toujours le cas. Elle dormira comme un chat tout au long de sa vie.

Et toi, Will Besting, tu n'as pas non plus été épargné. Profite de ton audition pendant que tu le peux parce que ça ne va durer très longtemps. Je te donne vingt ans, maximum.

Avery Varone a écopé de cheveux blancs, ce qui me la rend on ne peut plus haïssable. Car c'est aussi de ça que j'ai écopé. Dans sa situation à elle, c'était la loterie. Elle sera complètement blanche dans dix ans, mais c'est tout. Pour le reste, elle vieillira tout comme Rainsford. Il avait probablement prévu que ça se passerait ainsi, bien que je ne voie pas comment.

Ce que tu vas faire de ces informations, je n'en sais rien et ça m'est égal. Je me devais seulement de prononcer ces mots. Ce qu'il en adviendra une fois que je serai partie, ce n'est pas mon problème. Je trouve que tu es un jeune homme faible.

Je vais être honnête avec toi. Si j'avais eu le choix, j'aurais tout de suite pris Kate Hollander. Elle, je l'aimais bien. Elle aurait crié la vérité sur tous les toits.

Mais c'est grâce aux circonstances qui entourèrent ton traitement que mon plan fut possible. Sans elles, les secrets de Fort Eden seraient à jamais perdus.

Je sais qu'il finira par effacer mes souvenirs aussi et ce sera l'insulte ultime. Je n'aurai pas, du moins, à me souvenir de sa sale tête.

Fais ce que tu veux, Will Besting. J'ai rempli mon devoir.

Je la vois, et cela m'attriste. Elle est toute seule, assise sur l'appontement, les yeux rivés sur l'étang alors que l'hiver s'installe. Les arbres sont nus et elle est vieille.

L'élue de son cœur l'a trahie, la laissant mourir seule dans la froideur des bois. Elle ne songe pas à Avery, cette fille qui boucla la boucle. Elle ne songe pas à grand-chose car ce qu'elle sait a été effacé. Rainsford a réparé la pompe de l'étang : ce n'est donc pas l'eau qui lui manquera.

Les jours qu'il lui restait ne suffiraient pas à épuiser toutes les réserves de nourriture du Bunker. Son destin est scellé ; elle a fait son temps.

* * *

Marisa s'est réveillée il y a peu de temps et nous avons joué à Berzerk pendant une demi-heure sur mon Atari 2600.

Puis nous avons pris chacun une oreillette et écouté notre chanson *I Wanna Be Adored* puis elle s'est rendormie, la main dans la mienne.

Si nous avons la chance de rester ensemble jusqu'au bout, elle dormira vingt heures par jour et je déambulerai dans la maison en chancelant, incapable d'entendre ce qu'elle me dit. Mais ce sera quand même le paradis.

Nous n'aurons pas peur et le souvenir que j'aurai de ces événements se sera effacé. Un beau jour, nous nous retrouverons dans l'au-delà, guéris et de nouveau intacts.

Keith et le père de Marisa seront là, ainsi que nos amis et tous les membres de nos familles respectives. Mrs Goring nous y attendra, comme aussi Avery Varone.

Aussi longtemps que nous attendions, il y a bien sûr une personne que nous ne retrouverons pas.

Un jour, Avery Varone ira s'asseoir seule, sur l'appontement de l'étang. Son compagnon sera de nouveau jeune mais elle, elle sera vieille ; et elle aussi, on l'obligera à oublier.

Elle exécutera la tâche qui l'attend parce qu'il le lui demandera. Et ensuite, elle se retrouvera toute seule, tandis que Rainsford poursuivra, comme toujours, et ce, éternellement.

Le vieil Eden n'est plus, si tant est qu'il ait jamais existé.

Seul un Eden sombre demeure.

OBSERVATIONS

ENREGISTRÉ QUELQUE TEMPS PLUS TARD, APRÈS DE PLUS AMPLES RÉFLEXIONS PEURS ET AFFLICTIONS

Je ne saurai jamais avec certitude pourquoi le choix se porta sur les sept ou bien si l'objet de nos peurs avait son importance. Nous aurions sans doute pu avoir peur de n'importe quoi, du moment que les peurs étaient irrationnelles. Quelle que soit la réponse, je crois que Rainsford avait une profonde connaissance de nos situations. Et bien que je ne puisse le prouver, je pense qu'il a peut-être même suscité certaines de nos peurs à dessein. Dans certains cas, il nous a peut-être observés pendant longtemps, étudiant, avec l'aide du Dr Stevens, notre personnalité et notre passé. Mais dans d'autres, je crois qu'il nous a insufflé les peurs dès le début.

Est-ce que je crois que Rainsford a joué un rôle dans l'accident de voiture de Kate Hollander ou dans la découverte que fit Ben Dugan dans le bac à sable ? Oui, je le crois. Le vertige auquel Connor était sujet, Alex et les chiens : c'est assez simple d'imaginer Rainsford jouant avec ces peurs pendant plusieurs années. Je ne crois pas qu'il ait quoi que ce soit à voir avec la mort de Keith ou avec celle du père de Marisa ; mais encore une fois, je n'en aurai jamais la certitude. Qu'il ait été impliqué ou non, je le crois tout à fait capable d'avoir orchestré ces événements.

Reste donc Avery qui fait l'objet de nombreuses questions laissées sans réponses. J'ignore pourquoi elle craignait la mort. Je ne sais même pas si elle a jamais été guérie. Fut-elle tuée pendant son traitement puis ressuscitée ? Si ça se trouve, elle avait connu ces instants étranges que connaissent ceux qui sont au seuil de la mort puis avait été *sauvée in extremis*. Je crois qu'elle aime Davis ; et aussi étrange que cela puisse paraître, je crois que Davis l'aime aussi. Je pense même que cela doit faire partie du processus : le pouvoir de l'amour, qui est à son stade le plus dangereux quand on a quinze ou seize ans.

LES COULEURS ET LE MASQUE DE LA MORT ROUGE

BLEU

VIOLET

VERT

ORANGE

BLANC

MAUVE

NOIR

Semaines après semaines, je méditai sur la couleur des pièces. Rainsford ne faisait rien sans raison et j'étais convaincu que ce choix n'était pas innocent. Après avoir consulté plusieurs moteurs de recherche, je finis par obtenir la réponse.

Edgar Allan Poe avait écrit une nouvelle d'environ cinq pages, intitulée *Le Masque de la mort rouge*. Dedans, un prince ou un riche et jeune dirigeant - c'est difficile d'en décider - s'enferme à l'intérieur d'un château avec tous ses amis privilégiés. Dehors, une épidémie ravage la ville, tuant à peu près tout le monde ; mais à l'intérieur, les réjouissances sont continuelles. C'est comme si le prince en question mettait l'épidémie au défi de le trouver. Dans l'histoire, il y a sept pièces, chacune comportant une variété d'amusements diaboliques. Les sept pièces ont les mêmes couleurs qu'avaient les nôtres, et dans le livre, les pièces colorées apparaissent dans le même ordre.

Chose curieuse, à la fin du *Masque de la mort rouge* le prince chasse un convive masqué qui n'a pas été invité. Lorsque le prince finit par attraper l'intrus, ce dernier se retourne et le prince tombe raide mort. Il s'avère que le convive, bien sûr, c'est la mort en personne.

Il semble que le message de la nouvelle signifie qu'aucune fortune ou qu'aucun privilège n'ajournera la main de la mort. Mais je crois que Rainsford se considère non seulement privilégié et riche, mais véritablement intouchable. Utiliser les mêmes couleurs que celles de l'histoire, c'est pour Rainsford le moyen de faire un pied de nez à la mort. Le décor est identique, mais le résultat ? Rainsford ne cesse de l'emporter. Il ne cesse de tromper la mort. Je ne peux pourtant m'empêcher de me demander : est-ce qu'il s'inquiète ? Sûrement. Il doit savoir qu'on ne peut repousser la mort éternellement. Même lui, elle l'attrapera et peut-être que c'est pour cette raison qu'il a choisi la nouvelle *Le Masque de la mort rouge*, afin de garder en mémoire que la fin est proche, que cela lui plaise ou non.

LA PERLE, LA FEMME DES SABLES, ET RAINSFORD

Je me demande quand Rainsford fit ses premiers pas sur Terre, mais quoi qu'il en soit, l'utilisation de *La Perle* m'apprend beaucoup sur sa vision du monde. Elle m'incite aussi à penser que l'existence de Rainsford remonte à très loin, peut-être au Moyen Âge, à une époque où le système des castes était profondément ancré dans les mentalités.

Dans *La Perle*, Kino va sous l'eau pour trouver quelque chose qui va changer sa vie. Mon parcours était pareil aussi. J'allai sous terre pour trouver quelque chose qui triompherait de ma peur. Comme nous tous. Dans le cas de Kino, ce qu'il trouva détruisit sa famille et son mode de vie. Bien qu'elle apparût comme une bénédiction, la perle était au contraire une malédiction. Mes amis et moi, nous découvrîmes un lieu où les peurs sont détruites à jamais ; mais à quel prix ?

D'après moi, Rainsford croit à l'idée selon laquelle les personnes ne devraient pas chercher à sortir du rôle qui leur a été dévolu à la naissance. Kino trouva une perle d'un grand prix et tenta de s'en servir pour s'élever à un rang supérieur. Il voulait seulement une vie meilleure pour sa famille. Mais la vie de Kino ne tarda guère à être anéantie.

Je n'ai pas parlé de ces choses à Marisa. Mais je pense que parmi nous c'est celle qui tient le plus de Kino. Elle cherche à parler un anglais parfait et elle refuse d'évoquer le passé. J'en sais rien, mais peut-être que pour Marisa, la langue est semblable au canoë de Kino : elle symbolise l'abandon de son héritage au profit d'une poursuite qui paraît, allez savoir pourquoi, meilleure ou plus sûre.

* * *

La Femme des sables, que j'ai désormais fini de lire, ne voit pas tout à fait les choses de la même manière. Dedans, un homme tente de trouver un insecte rare mais ce qu'il cherche en réalité, c'est une sorte d'immortalité. S'il trouve l'insecte, on se souviendra de lui, grâce à cette découverte (une immortalité bien mince, mais une immortalité quand même).

Sa quête le conduit à sa perte et à la fin, il doit repenser au sens de la vie et de la mort. Comme c'est curieux que Rainsford ait un problème semblable : il est toujours là et pourtant, personne ne se souvient jamais de lui. Ce qu'il fait, il le fait en secret. Personne ne sait qui il est. En ce sens, il ressemble à un fantôme : toujours présent et ne laissant aucune trace.

Enfin, il y a son nom qui, j'en suis sûr, est une invention relativement récente. J'imagine qu'il a eu beaucoup de noms. Mais, pour parler de façon ironique, Rainsford lui va comme un gant. Dans une autre nouvelle que j'ai découverte, *Le Jeu le plus dangereux*, il y a un personnage du nom de Rainsford. C'est un chasseur de gros gibier qui, devant son compagnon, déplore d'être toujours le chasseur, et jamais le chassé. Son souhait se réalise lorsqu'il arrive en bateau dans une île étrange. Rainsford y devient alors le gibier d'un chasseur fou qui est bien décidé à le poursuivre et à le tuer. Le plus drôle ? A Fort Eden, moi, j'étais Rainsford.

Nous l'étions tous.

L'homme qui infligeait les traitements, c'était le chasseur. En ce qui concerne l'expérience, c'est là l'un des points les plus curieux. Pourquoi Rainsford utilisait-il un nom qui le rangeait parmi les proies ? Je crois qu'il faut revenir aux couleurs. Je crois que Rainsford est poursuivi par le tueur le plus efficace de tous, et il le sait ; un chasseur qui, à la fin, ne manque jamais sa cible.

Il est chassé par la mort. Et la mort, en matière de précision, enregistre un taux de 100 pour cent.

POUR FINIR

Rainsford aurait pu se passer de toutes ces fioritures. Il aurait pu se contenter d'accomplir sa tâche et de passer à autre chose, mais il choisit de bâtir son récit bizarre au fil du temps. Du même coup, je me demande si en plus d'être un méchant, il n'est pas aussi fou, perdant petit à petit la tête au fil des siècles.

Je me projette à présent, dans soixante ans pour être exact, et je me demande comment il se fera appeler quand il reviendra à Fort Eden pour refaire son petit numéro. Kino continuera-t-il à descendre en canoë jusqu'à l'ascenseur ou quelqu'un d'autre sera-t-il peint sur le sol ?

En réalité, il n'y a qu'une chose que je sais avec certitude en ce qui concerne ce jour-là. Il n'y a même rien dont je sois plus certain.

Si je vis encore soixante ans, je l'attendrai dans la septième pièce.

Et si cela ne tient qu'à moi, il n'en ressortira pas vivant.

FIN...